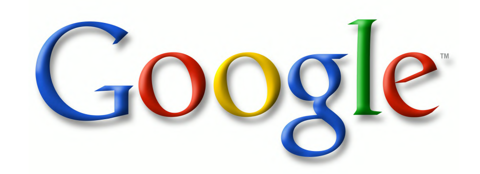
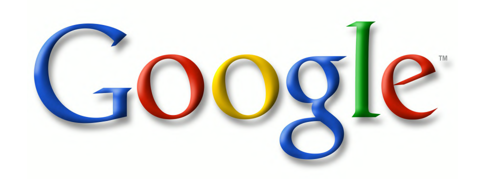
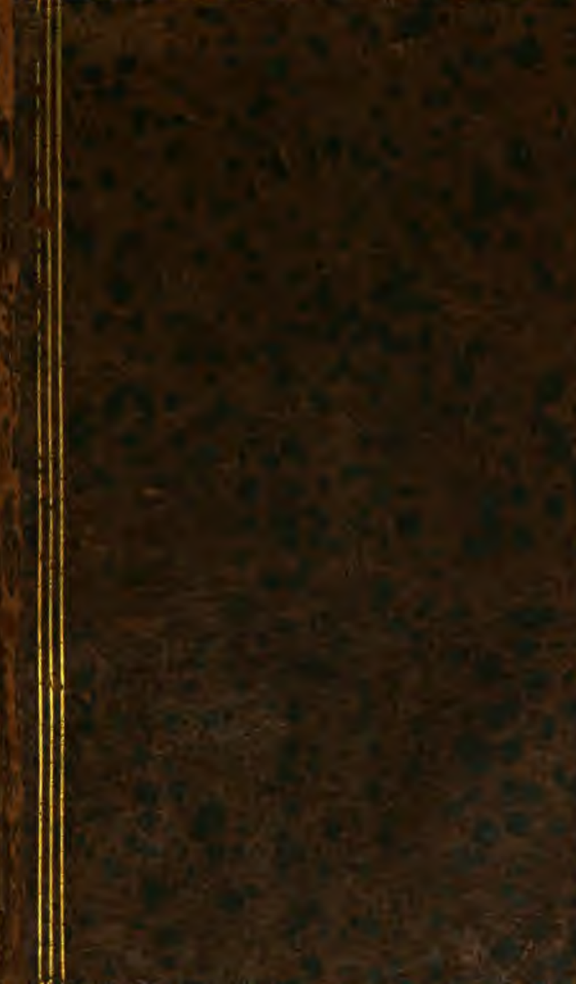
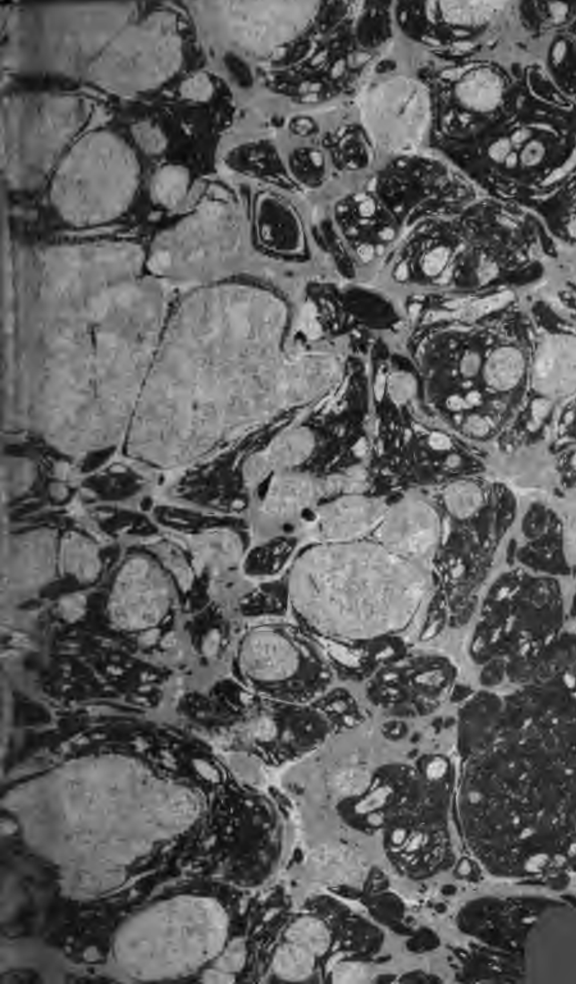

Google






TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA





4 tomes relies
en 1 vol — de :
— Pavie
— arleval
— La Crusse
— ... de Montplaisir.

2

POESIES
DE
SAINT-PAVIN,
ET DE
CHARLEVAL.



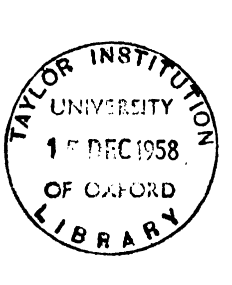
A AMSTERDAM.

Et se trouve à Paris,

Chez P. A. Leprieur, Imprimeur du Roi, rue S. Jacques, à l'Olivier.

M. DCC. LIX.

(1)


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1 DEC 1958
OF OXFORD
LIBRARY



AVERTISSEMENT.

JE n'aurois rien à dire à la tête de ce Volume, qui contient les *Poesies de Saint-Pavin & de Charleval*, si je n'avois à rendre comte pourquoi je n'ai pas joint aux Vers du dernier deux petits Ouvrages de Prose, qu'on lui revendique depuis quelques années,& qui jusqu'alors avoient passé pour être de Saint-Evremond. L'un est la *Conversation du Marêchal d'Hocquincourt & du Père Canaye*; & l'autre la *Retraite de M. de Longueville en Normandie.*

Le Recueil A done la seconde pour être de Charleval, sur la foi d'une Copie manuscrite, qui portoit son nom; mais il ne nous fait pas connoître le degré d'autorité, que doit avoir cette Copie. Ce n'est donc de la part de l'Editeur du Recueil qu'une simple allégation, à laquelle rien n'oblige de déférer.

Pour la première Pièce, M. de Voltaire a voulu prouver en différens endroits, qu'elle êtoit de Charleval. Ses preuves se réduisent à deux. La première est une Copie, écrite par Charleval, de la partie la plus intéressante de ce Morceau. L'autre est le témoignage de quelques Personnes de la *Vieille Cour*.

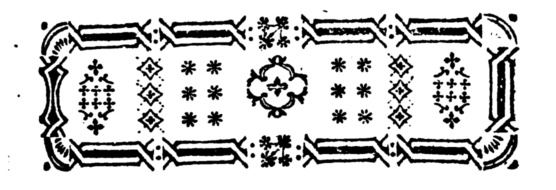
La première preuve seroit de quelque poids,

ſi S. EVREMOND n'avoit pas lui-même adopté la Pièce, ainſi que la CONVERSATION *du Marê-chal* d'HOCQUINCOURT, en ſouffrant que Mrs SILVESTRE & DESMAIZEAUX, qui préparoient ſous ſes ieux l'Edition qu'ils ont donée à Londres de ſes Œuvres, y miſſent ces Morceaux comme étant certainement de lui. Cet Ecrivain étoi aſſés riche de ſon propre fond, ſans ſe parer det Ouvrages d'un autre. s

A l'égard du témoignage des *Gens de la vieille Cour*, S. EVREMOND lui même me fournit de quoi montrer combien peu l'on s'y doit fier. Dans ſon Diſcours *ſur la complaiſance des Femmes pour leur beauté*, ſont cités ces Vers de MALHERBE :

> Et dit aux aſtres innocens
> Tout ce que fait dire la rage
> Quand elle eſt maîtreſſe des ſens ;

& S. EVREMOND les cite comme étant d'une Pièce, qu'il a ſu des *Gens de la vieille Cour* avoir été compoſée par MALHERBE pour la Reine MARIE DE MEDICIS ſur la mort d'HENRI IV. Ces Vers ſont les trois derniers de la première Stance de la CONSOLATION A CARITÉE imprimée pour la première fois, dans un Recueil de 1599, onze ans avant le funeſte évènement, que ces *Gens de la vieille Cour* diſoient en avoir été l'occaſion.



AVERTISSEMENT.

DENIS SANGUIN DE SAINT-PAVIN, Grand-Oncle de LOUIS SANGUIN, Mestre de Camp de Cavalerie & Premier Maître d'Hôtel du Roi, pour lequel la *Seigneurie* DE LIVRI fut érigée en *Marquisat* par Lètres du mois de Fèvrier 1688, eut pour Père CHRISTOPHLE SANGUIN, *Seigneur* DE LIVRI, Président aux Enquêtes du Parlement de *Paris* & Prévôt des Marchands. Sa Mère fut ISABELLE SEGUIER, Fille de JEAN SEGUIER, Maître des Comptes à Paris, dont le Père, aussi Maître des Comptes, ètoit Grand-Oncle du *Chancelier* SEGUIER.

Le nom de SANGUIN devoit nécessairement figurer sur notre Parnasse. Un proche Parent de SAINT-PAVIN, lequel vivoit en même tems que lui, CLAUDE SANGUIN, Maître d'Hôtel du Roi & de *Monsieur* PHILIPPE DE FRANCE *Duc* D'ORLÉANS, est Auteur de *Poësies*, qui sont un témoignage encore plus certain de sa piété que de son esprit. C'est ce qu'on en doit penser à l'ins-

pection de ce titre : *Heures en Vers François, contenant les cent cinquante Pseaumes de David, selon l'ordre de l'Eglise, où sont compris les Offices de la Vierge, les sept Pseaumes Pénitentiaux, l'Office des Morts, les Vespres, Complies, Heures Canoniales & Cantiques, avec plusieurs belles Méditations sur les vingt principales Festes de l'année & Mystères de notre foi, desdiées à la Reine.* C'est un *in*-4°, qui renferme, dit-on, plus de douze mille Vers, & qui parut à *Paris* en 1660, chés Jean de la Caille. Revenons à Saint-Pavin, dont la Muse ne fut pas tout-à-fait aussi religieuse.

Il fut pourvu, dès sa jeunesse, de quelques Bénéfices ; vécut sans autre ambition, que celle d'être Homme de bone compagnie ; & ne pensa jamais à se procurer aucun des postes, que le crédit de sa Famille eût pu lui faire obtenir. Né voluptueux, il fit son occupation de tous les plaisirs, & son amusement des Belles-Lètres. Il composoit pour se divertir, ainsi qu'il le dit lui-même, tantôt en Prose, tantôt en Vers ; &, sur l'idée qu'il avoit de ses talens, il se flatoit d'être quelquefois assés heureux pour réussir dans l'un & dans l'autre genre.

Nous ne sommes pas en état de juger du mérite de sa Prose ; & j'ai fait d'inutiles recherches, pour en recouvrer quelque morceau. Ses Vers sont l'ouvrage, non d'un Poète, mais d'un Homme de condition, aiant infiniment d'esprit,

& l'aiant cultivé par des études agréables. Ce qui les caractérise, c'est un Tour heureux & simple; de la Correction sans aucune gêne; de la Précision & de la Naïveté dans le Stile; une grande Délicatesse dans le choix des Expressions; une Finesse singulière dans les Pensées, qui sont aussi neuves que naturelles; enfin ce ton aimable & vrai du grand monde, qui s'acquiert si difficilement, & qui communément est l'apanage de ces Gens d'esprit, que leur naissance ou quelque heureux hazard y place d'assés bone heure.

On sent, en les lisant, que la conversation de leur Auteur devoit faire les délices des compagnies. Il avoit la repartie vive, aimoit à railler, sans médire; cherchoit, non pas à faire rire, mais simplement à réjouir; parloit sans aucun dessein de se faire écouter; vouloit plaire, sans emploïer les artifices de la flaterie; &, toujours prèt à fronder ce qui lui déplaisoit, ne paroissoit cependant jamais épier l'occasion de mordre. Il se peint lui-même comme n'aiant été ni fâcheux, ni doux, ni fou ni sage, & comme aiant été cela tout ensemble, sans que persone lui ressemblât. A ce caractère original se joignoit un train de vie toujours le même; & cette égalité contribua sans doute beaucoup à lui faire d'illustres Amis. On peut mètre dans ce nombre le *Grand* CONDÉ lui-même, qui l'honoroit d'une estime particulière; & qui, tous

les ans, au retour de ses glorieuses Campagnes, alloit avec lui passer un jour ou deux à *Livri*.

Je n'ai rien dit de cet homme aimable, qui ne soit confirmé par le témoignage de GASPARD DE FIEUBET, aussi Bel-Esprit que Magistrat estimable, qui, dégoûté des affaires & des plaisirs du monde, prit, après la mort de sa Femme arrivée au commencement de 1686, le parti d'aller, dans la solitude des *Camaldules* de *Grosbois*, consacrer le reste de ses jours à ce qui doit le plus intéresser un Chretien. Il y mourut le 10 de Septembre 1694, âgé de 67 ans. On a de lui quelques jolis Vers, que les Gens de goût s'empressent de recueillir en manuscrit; & dont cette EPITAPHE, qu'il fit à notre Poète son Ami, n'est pas ce qu'il y a de moins bon.

SOUS ce tombeau gît SAINT-PAVIN,
Donne des larmes à sa fin.
Tu fus de ses Amis peut-être?
Pleure ton sort avec le sien.
Tu n'en fus pas? Pleurs le tien,
PASSANT, d'avoir manqué d'en être.

Les douleurs de la Goute affligèrent la vieillesse de SAINT-PAVIN : mais il sut les supporter avec une constance philosophique; & les réflexions, que cet état de souffrance occasiona,

le ramenèrent enfin à la Religion. Il se mit pendant les derniers tems de sa vie sous la conduite de CLAUDE JOLI, pour lors Curé de S. *NICOLAS des Champs*, & mort depuis Evêque d'*Agen* en 1678. Ce fut par les conseils de ce pieux & savant Pasteur, qu'en réparation du mauvais usage qu'il avoit fait des Revenus Ecclésiastiques, il emploïa le reste de son bien en legs pieux. Il mourut au commencement du mois d'Avril 1670. Je n'ai trouvé nulle part la date de sa naissance. Après sa mort, l'Abbé *SANGUIN*, son Frère, Ecclésiastique d'une grande piété, fit un examen sévère de toutes ses compositions, & supprima celles qu'une conscience timorée lui fit trouver condamnables.

On fait à SAINT-PAVIN deux reproches, sur lesquels il est difficile de le justifier. Ils roulent sur le libertinage de ses mœurs & sur son irreligion, que l'on a dit avoir été le fruit des leçons du Poète THÉOPHILE, dont on prétend qu'il avoit été disciple, ainsi que DES BARREAUX & BARDOUVILLE. Rien ne me paroît moins certain, que ce fait si souvent répété. Je n'examinerai point s'il est bien vrai, quelque chose que l'on en ait dite dans le tems, que THÉOPHILE ait tenu réellement école d'Athéisme & d'Impiété. Peut-être le goût du plaisir, porté jusqu'au libertinage, & le peu de religion de DES BARREAUX & de BARDOUVILLE,

qui s'êtoient liés avec lui dès leur jeunesse, sont-ils l'unique fondement des mauvaises idées, qui se sont perpétuées sur son comte. Il mourut en 1626, âgé de trente-six ans; &, pour peu que l'on réfléchisse, on ne se persuadera pas aisément que qui n'a vêcu que jusquà cet âge, & ne s'est, en se livrant aux plaisirs, occupé que de Poësie, ait eu le tems de lier dans sa tête un sistême suivi d'Athéisme ou de Déisme, & de se mètte en état d'en faire des leçons. Mais que THÉOPHILE ait formé quelques disciples à la Volupté, j'y consens; & j'ai peine à croire que SAINT-PAVIN ait été de ce nombre. La chose pouroit être vraie de CHARLE SANGUIN, l'un de ses Parens, auquel THÉOPHILE écrivit une *Lètre Latine*, qui se trouve parmi ses *Lètres* publiées par MAYRET en 1642. L'erreur sur ce point vient sans doute de ce qu'on a mal entendu GUI PATIN, lorsqu'il a dit que SAINT-PAVIN étoit *grand Camarade de* DES *BARREAUX*. Qu'est-ce que cela veut dire, sinon qu'ils étoient connus l'un & l'autre pour deux Voluptueux, qui secouoient volontiers le joug de la Morale de l'Evangile? Ils le reprirent à peu près dans le même tems. On le peut inférer avec BAYLE de ces paroles de GUI PATIN (1). « Il est mort ici depuis peu de jours » un grand serviteur de Dieu, nommé M. DE

(1) LETTRE du 11 d'Avril 1670.

» SAINT-PAVIN, grand Camarade de DES » BARREAUX, qui est un autre fort illustre. » ISRAÉLITE, *si credere fas est* »: BAYLE ajoute: *Ce discours insinue assés clairement, ce me semble, que l'un & l'autre de ces deux fameux Libertins voulurent passer pour convertis.* Pourquoi douter s'ils revinrent tous deux sincèrement à Dieu? Le fait est certain pour DES BARREAUX, malgré cette EPIGRAMME, que BAYLE rapporte, & qui vraisemblablement est de LIGNIERE.

DES BARREAUX, ce vieux Débauché,
Affecte une réforme austère.
Il ne s'est pourtant retranché
Que ce qu'il ne sauroit plus faire.

La conversion de SAINT-PAVIN est attestée par ADRIEN VALOIS, quoiqu'il se trompe dans l'époque & dans les circonstances. M. DE SAINT-PAVIN, dit-il (1), *étoit disciple de* THÉOPHILE. *Ce qui fut cause de sa conversion, fut que, la nuit que* THÉOPHILE *mourut,* SAINT-PAVIN, *étant dans son lit, entendit sur son escalier* THÉOPHILE, *qui l'appelloit d'un ton de voix épouvantable.* SAINT-PAVIN, *qui savoit que* THÉOPHILE *étoit à l'extrémité, en fut fort surpris; &, se jetant hors du lit, appella son Valet de Chambre, & lui demanda s'il n'avoit rien en-*

(1) VALESIANA, *Paris*, *in*-12 1695. p. 32.

tendu. Son Valet lui répondit qu'il avoit entendu une voix horrible sur l'escalier. Ah, *dit* SAINT-PAVIN ! C'est THÉOPHILE, qui m'est venu dire adieu ; &, *le lendemain matin, on lui vint dire que* THÉOPHILE *étoit mort la veille à onze heures du soir, qui étoit l'heure même qu'il avoit entendu cette voix.* Ce Conte ridicule s'assortit mieux à l'imbécille crédulité des Auteurs du PÉDAGOGUE CHRETIEN, qu'au jugement d'un homme éclairé, tel qu'ADRIEN VALOIS. Quand même on voudroit admètre la réalité du fait, on ne pouroit en faire l'occasion ou le motif de la conversion de SAINT-PAVIN, qui survécut 44 ans à THÉOPHILE, & qui ne songea qu'il étoit une autre vie, que quand il fut près du terme de la siène. S'il se fût converti dès 1626, DESPRÉAUX se seroit rendu coupable d'une horrible calomnie, lorsqu'en 1666, il fit imprimer pour la première fois ses SATIRES, dans l'une desquels il dit :

> Avant qu'un tel dessein m'entre dans la pensée,
> On poura voir la *Seine* à la *Saint-Jean* glacée,
> ARNAUD à *Charenton* devenir *Huguenot*,
> SAINT-SORLIN *Jansénişte* & SAINT-PAVIN *Bigot*(1).

Il ne me reste plus quà dire un mot de cette

(1) SAT. I.
M. DE VOLTAIRE dans son SIECLE de LOUIS XIV, dit en parlant de SAINT-PAVIN, qu'*il étoit au nombre des Hommes de mérite, que* DESPRÉAUX

Edition. Je ne done rien qui n'ait déja vu le jour à *Paris*, avec Privilége dans le RECUEIL *de* SERCY (1), dans celui *de* BARBIN (2) & dans d'autres Livres. C'est ma première réponse à ceux qui, sur la foi de quelques Ecrivains (3), s'imaginent que les *Poësies* de SAINT-PAVIN, se ressentent des défauts qu'on lui reprochoit avec justice. J'ajoute qu'il faut être *bien aveugle ou bien éclairé*, pour y voir autre chose à

confondit dans ses Satires *avec les mauvais Ecrivains*. Ces paroles feroient croire que DESPRÉAUX a traité SAINT-PAVIN de mauvais Poète. Il n'a jamais censuré que le peu de religion

(1) POESIES CHOISIES *de Messieurs* CORNEILLE, BOISROBERT, &c. *Paris*, *chés de* SERCY, 1655, &c. 5 Vol. *in*-12.

(2) RECUEIL *des plus belles Pièces des* POETES FRANÇOIS, *depuis* VILLON *jusqu'à M.* BENSERADE, *Paris*, *Claude* BARBIN, 1692, 5 Vol. *in*-12.

(3) BRUZEN DE LA MARTINIERE, dans son NOUVEAU RECUEIL *des* EPIGRAMMATISTES FRANÇOIS *Anciens & Modernes*, AMSTERDAM, 1720, 2. Vol. *in*-8°, dit, T. I. p. 133 : *On trouve à la vérité dans ses Ouvrages* (de SAINT-PAVIN) *des marques de cette impiété.*

M. LE FORT DE LA MORINIERE, que je veux croire avoir jugé par lui-même, parle ainsi de notre Poète, p. 379 du I. Tome de l'Edition *in*-4° de sa BILIOTHEQUE POETIQUE : *Ses Vers ont tout à la fois une naïveté charmante, une grande délicatesse & une finesse de goût qui ne se trouve pas dans les Poètes du commun. Heureux s'il eût retranché de ses Ouvrages certains traits libertains, pour ne pas dire impies, qui ont doné lieu de croire que l'Auteur n'avoit pas beaucoup de religion.*

reprendre que quelques-uns de ces traits du langage Païen, que nos Poètes conservent toujours; & quelques maximes voluptueuses, que l'on est dans l'habitude de leur passer, parce-que les principes d'une éducation chretiène doivent prémunir suffisamment contre ce qu'elles pouroient avoir de dangereux.

SAINT-MARC.





POESIES DE SAINT-PAVIN.

I.

EPIGRAMME

Contre un Poete, *qui tiroit vanité de la promtitude avec laquelle il composoit ses Vers.*

Tircis fait cent Vers en une heure;
Je vais moins vîte, & n'ai pas tort.
Les siens mourront, avant qu'il meure;
Les miens vivront après ma mort.



I I.

SONNET

Sur le mauvais état de ses affaires.

LA FORTUNE qui me maltraite,
Ne bornera jamais son cours.
Les Araignées, tous les jours,
Font leur toile dans ma pochète.

MA Garderobe est tantôt nète,
Je n'ai plus d'habits de Velours,
Mes Chevaux ressemblent des Ours,
Mon Carosse devient Charète.

MES Laquais tirent à la fin;
Et ce qui restoit de mon train
A pris congé pour récompense.

ET, n'ètoit ceux à qui je doi,
On ne verroit point d'homme en *France*,
Qui fût moins visité que moi.



III.

SONNET.

C'est un Homme, ruiné par le jeu; qui parle.

SANS ressource à ce coup le malheur me terrasse;
Je vois bien, mais trop tard, que le Jeu m'est fatal.
Je ne puis résister à mon destin brutal;
Chers AMIS, c'en est fait, il faut quiter la place.

AU moins, souvenés-vous que j'ai fraïé la trace;
Par où les Gens d'honeur s'en vont à l'Hôpital.
Celui qui bien dépense & n'emprunte pas mal,
Ne doit point s'affliger de porter la besace.

JE ne suis plus nouri que par mes Créanciers;
Qui tâchent, pour tirer païment de leurs deniers;
De me faire survivre à tous ceux dont j'hérite.

QUE mes jours sont suivis d'une bizare fin!
Les dètes me font vivre; &, quand je serai quite;
Je prévois qu'il faudra que je meure de faim.

* *

SONNET DE BENSERADE,

Mis ici par rapport au ſuivant.

Job, de mille tourmens atteint;
Vous rendra ſa douleur connue;
Et raiſonablement il craint
Que vous n'en ſoïés point émue.

Vous verrés ſa miſère nue;
Il s'eſt lui-même ici dépeint.
Accoûtumés vous à la vue
D'un homme, qui ſouffre & ſe plaint.

Bien qu'il eût d'extrêmes ſouffrances
On voit aller des patiences
Plus loin que la ſiène n'alla.

Il ſouffrit des maux incroïables;
Il s'en plaignit, il en parla.
J'en connois de plus miſérables.

IV.

IV.

SONNET.

Patience supérieure à celle de JOB.

JOB eut des biens en abondance ;
On le vit en tout prospérer.
Le Ciel voulut les retirer,
On admira sa patience.

SI toutefois dans la souffance
On le voit un peu murmurer ;
Celui qui meurt, sans soûpirer,
Témoigne encor plus de constance.

DANS les plus fâcheux accidens,
Il se dona des Confidens ;
Il n'eut point de maux incurables.

SON tourment ne fut point caché ;
On le sut, on en fut touché.
J'en connois de plus misérables.



V.

RONDEAU.

Il se plaint de la cruauté de sa MAITRESSE, & de ce qu'il ne peut cesser de l'aimer.

QUOI! Me voïant le cœur blessé
Des traits que vos ieux m'ont lancé;
PHILIS, vous n'en faites que rire!
Quand pour vous un Amant soûpire,
N'est-il pas mieux recompensé?

Je me croïois, pauvre Insensé!
Dans un poste plus avancé;
Et j'espérois, je n'ose dire
Quoi.

De vous quiter j'ai balancé:
Mais, à dire vrai, j'ai pensé
Que mon mal en deviendroit pire.
Pour empêcher qu'on se retire,
Vous avés trop de je ne sai
Quoi.

VI.

MADRIGAL.

Que l'Amour est de tous les maux que l'on peut souffrir, celui qui cause le plus de tourmens.

Iris ne dort ni nuit ni jour;
Incessamment elle soupire;
Cependant ce n'est point d'amour
Qui de tous les maux est le pire.
Ceux qu'elle a l'ont mise si bas,
Que je la plains & les partage,
De celui seul qu'elle n'a pas,
Hélas! je souffre davantage.



VII.

SONNET.

Déclaration d'amour, & louange détournée du Roi Louis XIV.

AMOUR, vis-tu jamais un si parfait ouvrage!
Que ces beaux ieux sont doux, que leurs traits sont perçans!
Et qu'il est malaisé d'empêcher que mes sens
Ne soûmètent mon ame aux loix de son servage!

JAMAIS une Beauté ne piqua d'avantage.
Elle me plaît en tout; & ses charmes puissans
Sont plus à redouter, plus ils sont innocens;
Et moins elle y consent, & plus elle m'engage.

SA grace & son esprit ensemble également
Partagent le pouvoir d'acquérir un Amant;
Ses rares qualités la rendent sans séconde.

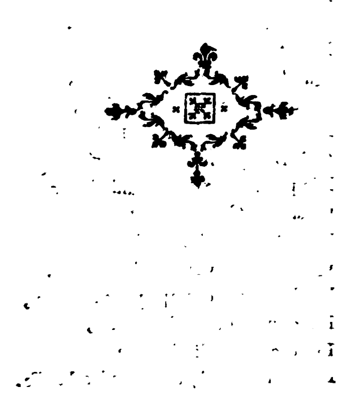
ET pour dire quelle est cette merveille, AMOUR;
Elle porte le nom du plus grand Roi du monde,
Joint à celui qu'au Ciel il aura quelque jour.

VIII.

EPIGRAMME.

Ruse d'une INFIDELE *pour se débarasser de l'*AMANT *qu'elle trompoit.*

CATIN est une fine bête ;
Pour m'empêcher de faire le brutal
Elle se plaint du mal de tête,
Quand je la trouve seule avecque mon Rival.
Sitôt que je les abandone ;
Elle en guérit, & me le done.



IX.

LETRE

A UNE DAME.

Il s'excuse de ce que le mauvais tems l'avoit empêché de l'aller voir à sa Campagne.

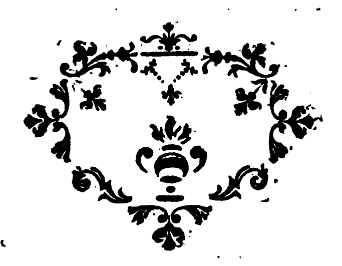
RECEVÉS dans cette Légende
L'humble pardon, que vous demande
Un pauvre Galant morfondu,
A *Livri* longtems attendu.
S'il vous a manqué de parole,
Il faut en accuser EOLE,
Qui dans la plus belle saison,
A contretems & sans raison,
A voulu déchaîner BORÉE,
Qui, ravageant cette contrée,
N'a pu souffrir depuis huit jours
Qu'aucun Galant parût au Cours.
ZÉPHIRE, qui couroit la prée
Que FLORE vous avoit parée,
Voulant aux champs vous attirer,
Est contraint de se retirer,
Et de céder à l'insolence
D'un Brutal qui, toujours l'offense.

Dans ce désordre général
Monter sur mon petit cheval ;
Pour aller en galanterie,
M'eût attiré la raillerie
D'un tas de Courtisans fâcheux,
Qui nous eût fait honte à tous deux.

J'ai donc jugé, belle AMARANTE ;
Tandis qu'il pleut, tandis qu'il vente ;
Qu'il fait sale, qu'il fait vilain,
Que l'air est grossier & malin,
Tandis qu'il tombe pêle-mêle
Et de la nége & de le grêle,
Tems fâcheux pour les Fluxions
Et pour les foibles Passions ;
Qu'il valoit mieux rêver sans peine ;
Envelopé d'une *Indiène*,
Dans une chambre auprès du feu,
Et faire mon mêtier du Jeu ;
Que de courre aux champs où vous êtes,
Pour vous dire quelques fleurètes,
Qu'il m'inporte de vous conter,
Comme à vous de les écouter.

Ce n'est pas que le soin me quite
De respecter votre mérite ;

Je n'aurai ni chaleur ni pouls ;
Quans je cesserai d'être à vous.
Si j'entreprenois, à mon âge,
De vous en dire d'avantage,
Vous me pouriés dire souvent :
Autant en emporte le vent.



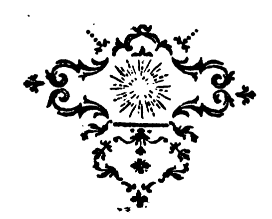
X.

EPITAPHE

POUR UN HOMME,

Qui s'étoit enté ſur une autre Famille que la ſiène.

CI gît qui dupa tout *Paris*,
Et trompa juſques à ſa Mère.
Il ſe fit à trente ans le Fils
D'un, qui ne fut jamais ſon Père.



X I.

SONNET

Sur ce qu'il ne peut cesser d'aimer une INFIDELE.

JE sers une ingrate Maîtresse,
Qui tous les jours change d'humeur.
Elle m'avoit promis son cœur,
Et n'a pas tenu sa promesse.

POUR mon Rival elle s'empresse,
Par tout elle s'en fait honeur;
Elle m'écoute avec froideur,
Et répond mal à ma tendresse.

CE procèdé capricieux
Me fait enfin ouvrir les ieux;
Je vois qu'elle m'est infidèle.

LES mêmes ieux, sans me guérir,
Me disent aussi qu'elle est belle;
Et c'est ce qui me fait mourir.



XII.

SONNET

Sur une belle Personne, qui ne répondoit point aux Billets qu'elle recevoit tous les jours.

CLARINTE, à qui toute la Cour
Rend un respectueux hommage,
Des plus illustres de notre âge
Reçoit des Billets chaque jour.

QU'ILS soient ou d'intrigue ou d'amour,
Jamais la Belle ne s'engage;
Et ne leur done autre avantage,
Que de les lire tour à tour.

QUELQUEFOIS elle prend la plume;
On croiroit, selon la coûtume,
Qu'elle rend Billet pour Billet.

A TOUTE autre chose elle pense.
Veut-on savoir ce qu'elle fait?
Elle n'écrit que sa dépense.



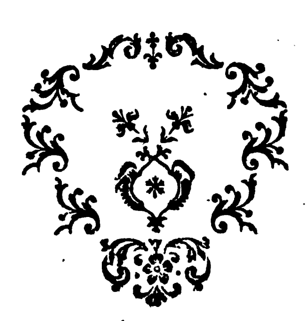
XIII.

AUTRE EPITAPHE,

POUR L'HOMME.

Qui s'étoit enté sur une autre Famille que la siène.

Ci gît un Prodige du tems.
Sa naissance fut un mistère.
Tous les Pères font leurs Enfans;
Cet Enfant avoit fait son Père.



XIV.

SONNET.

Il s'applaudit de son amour, malgré les rigueurs de sa MAITRESSE.

JE ne me plaindrai point, aimable CÉLIMENE,
Que vous m'aïés doné de trop sévères loix.
Je cours aveuglément à ma perte certaine;
Ma passion le veut, je fais ce que je dois.

PUISQUE j'ai consenti que mon ame trop vaine
Se portât hardiment à faire un si beau choix;
Je souffre constamment, trop heureux dans ma peine
Si j'osois devant vous soûpirer quelquefois!

ON done aux Immortels le cœur & la pensée;
De ces mêmes présens vous êtes offensée.
Rien ne peut à mes maux vous faire compâtir.

QUOIQUE vous défendiez la plainte & l'espérance;
Il est si glorieux d'être votre martir,
Que de mourir pour vous tient lieu de récompense.



XV.

SONNET.

LA JALOUSIE punie par elle-même.

D'UNE troupe de jeunes Fous
IRIS se trouvant accablée,
Pour guérir mon esprit jaloux,
Chés elle aux champs s'en est allée.

CE départ, qui les surprit tous,
Rassura mon ame troublée :
Mais, absent d'un objet si doux,
Je sens ma peine redoublée.

SEUL coupable de tous mes maux,
En me vangeant de mes Rivaux,
Je me suis vangé sur moi-même.

MES plus doux plaisirs sont perdus ;
Elle fait bien voir qu'elle m'aime :
Mais, hélas ! je ne la vois plus.



XVI.

MADRIGAL

Sur l'abſence prochaine d'une BELLE, *qui relevoit de maladie.*

QUE mon eſprit eſt agité!
Le retour de votre ſanté
Vous fera partir tout à l'heure.
Hélas! Que dois-je ſouhaiter?
Ne ſauriés-vous vous bien porter,
Sans faire auſſi-tôt que je meure?



XVII.

SONNET.

Il avertit une Belle *de ne pas tirer vanité du mal, que son absence alloit causer à son vieux Amant.*

Tel que votre humeur le souhaite,
Un Bon-homme étoit votre Amant ;
Il vous servoit fidèlement,
Sa flâme étoit pure & discrète.

Vous allés en être défaite ;
Votre cruel éloignement
Va mètre dans le monument
Et son amour & sa lunète.

Amarante, ne tirés pas
Avantage de son trépas ;
Peu de gloire vous en demeure.

Votre départ le fait périr :
Mais, en le différant d'une heure,
De vieillesse il alloit mourir.



XVIII.

SONNET.

Il s'enhardit à faire connoître son amour.

SOUPIR impatient, que prétendés-vous faire?
Vous m'irés décrier, quand vous serés parti.
IRIS poura s'en plaindre ; arrêtés, Téméraire.
Au moins, ne dites pas que je l'ai consenti.

VOUS pensés l'attendrir, vous ferés le contraire ;
Son orgueil jusqu'ici ne s'est point démenti :
Mais non, faites du bruit ; si je vous ai fait taire,
SOUPIR, déja cent fois je m'en suis repenti.

SOUS le nom d'amitié vous osâtes paroître.
Etes-vous moins hardi, quand l'amour vous fait naître?
Il s'explique par vous ; faites-vous écouter.

QUI ne perd le respect qu'à force de tendresse,
Gagne plus qu'il ne perd auprès d'une Maîtresse.
Parlés, hazardés tout ; il est tems d'éclater.



XIX.

EPIGRAMME.

Il s'excuse de ce qu'il ne va pas luimême recevoir les adieux d'une Persone, qui partoit ; & de ce qu'il s'acquite de ce devoir par un Billet.

Si, quand vous partés de ce lieu,
Je ne vais pas vous dire adieu,
Il ne faut pas qu'on s'en étone.
De la façon que je suis fait,
Je m'aquite mieux par Billet
Que je ne puis faire en persone.



X X.

LETRE EN STANCES

A M. DE SAINT-GERMAIN.

Il le félicite sur sa manière de vivre.

HEUREUX, ô mon cher SAINT-GERMAIN,
Dont l'esprit & le corps sain
Se rit des peines qu'on se done,
Vivant, à l'abri des Exploits,
Dans un Païs de qui les Loix
Ne font jamais trembler persone !

LA, ton génie avec raison
A mis tes sens à l'abandon
De tout ce qui leur fait envie;
Et, franc de crainte & de desirs,
On t'y voit goûter les plaisirs,
Où la Nature te convie.

Tu passes tes jours sans regret ;
Ta Maison est ton Cabaret,
Ton Cours & ton Académie.
Tes Pensers sont ton entretien ;
Et les Sots n'y peuvent en rien
Troubler ta bone compagnie.



AINSI j'admire ton bonheur ;
Et te promets, si ma douleur
Me peut laisser quelque bone heure,
Que j'irai la passer chés toi,
Pour y goûter, comme je doi,
Les plaisirs avant que je meure.



XXI.

SONNET.

Il se reproche de survivre à l'infidélité de sa Maitresse.

IRIS, qu'autrefois à vous voir
Je passois de douces journées!
Que dans les heures fortunées
Vos beaux ieux flatoient mon espoir!

MALHEUREUX! Pouvois-je prévoir
Que mes cruelles destinées,
De tant d'espérances donées,
Quelque jour me feroient déchoir.

OU sont les sermens, les promesses,
Qui m'assuroient de vos tendresses?
Hélas! Que sont-ils devenus?

CEPENDANT, aimable INFIDELE,
Vous êtes la moins criminelle;
Je vis, & vous ne m'aimés plus.



XXII.

SONNET

Contre quelqu'un, qui vouloit passer pour Savant & pour Buveur.

CLÉON, faux en tout ce qu'il fait,
Chés les Buveurs à toute outrance
Fait le sobre; & du peu qu'il fait,
Fatigue toute l'assistance,

A TABLE ailleurs, quand on le met
Sur quelque haut point de science,
En homme prudent, il se taît;
Et prend du vin en abondance.

ON juge à peine ce qu'il est;
Chaque jour, selon qu'il lui plaît,
Il prend différente figure.

SON foible ne m'est point caché:
Il est adroit dans l'imposture:
Mais ni Savant, ni Débauché.



XXIII.

MADRIGAL.

Que les maux, qu'on souffre en aimant, n'égalent point le malheur de ne pas aimer.

QU'ON a de peine à se guérir
D'une amoureuse frénésie!
En vain, quand l'Ame en est saisie,
La RAISON vient la secourir.
Elle a beau conter, & nous dire
Qu'un Sage jamais ne soûpire;
Les Amans en font peu de cas.
Ce mal est grand, il est à craindre:
Mais je trouve bien plus à plaindre
Celui qui ne le souffre pas.



XXIV.

SONNET.

Que les rigueurs de sa MAITRESSE n'épuiseront pas sa constance.

Tout le monde sait que je t'aime.
Je te l'ai dit; si tu le crois,
La justice, que tu me dois,
T'engage à me traiter de même.

Mes soûpirs, mon visage blême,
Les tristes accens de ma voix,
Ne te parlent tous à la fois
Que de ma passion extrême.

As-tu besoin d'autres témoins!
Regarde mes respects, mes soins.
N'en est-ce pas assés, CLIMENE?

Veux-tu m'obliger à mourir?
Ne va pas si vîte, Inhumaine;
Je ne suis pas las de souffrir.



XXV.

SONNET

SUR L'INCONSTANCE.

AIMER avec attachement
Est toujours d'une Ame petite.
La défiance du mérite
Fait la constance d'un Amant.

L'AMOUR craint tout engagement;
Il ne peut souffrir de limite.
Qui le veut captiver, l'irrite;
Il ne se plaît qu'au changement.

CE Tiran, sans choix de persone,
Aspire à plus d'une Couronne;
Et veut jouir du bien d'autrui.

CE qu'il posséde l'importune;
Il ne met sa bonne fortune,
Qu'à tout ce qui n'est point à lui.



XXVI.

EPIGRAMME

Sur une visite faite à l'Abbé DE BOISROBERT, *malade de la Goute.*

HIER, j'allai voir notre Ami,
Que je trouvai mort à demi
Des accidens, dont sa goute est suivie.
Le Médecin désespéroit;
Et, pour toute marque de vie,
Le pauvre Malade juroit.



XXVII.

SONNET

A une jeune Persone.

Il s'excuse de ce qu'il n'obéit pas à l'ordre de ne la point aimer.

Quités cette dévote humeur,
Ne faites pas tant la mauvaise ;
Car je prétens, ne vous déplaise,
Une place dans vôtre cœur.

A soixante ans, un Directeur
Prêche les gens bien à son aise.
Vous n'en avés que quinze ou seize;
Trop tôt le Diable vous fait peur.

Me défendre que je vous aime,
C'est vous faire tort à vous-même ;
Malgré vous, je vous aimerai.

Rarement la Jeunesse est sage.
Quand vous serés un peu sur l'âge,
Alors je vous obeïrai.



XXVIII.

SONNET

SUR UNE JEUNE PERSONE VERTUEUSE.

Il la ſoupçone de n'être pas Maîtreſſe de ſon cœur.

IRIS, ainſi que les Novices,
Croit tout avec ſimplicité;
Fuit les Plaiſirs, comme des Vi s
Qui tentent la fragilité.

JAMAIS des amoureux caprices
Son eſprit ne fut agité;
Les ſoins, les reſpects, les ſervices
N'ébranlent point ſa fermeté.

SA vertu par tout eſt connue:
Mais j'en doute, après l'avoir vue
Pleurer aux pieds d'uu Confeſſeur.

DE quoi ſe repent cette Belle?
C'eſt aſſurément que ſon cœur
N'eſt pas bien d'accord avec elle.

XXIX.

MADRIGAL.

L'Innocence criminelle, & les Crimes innocens

CALISTE, ſans deſſein de faire des Amans,
Laiſſe aller ſes regards charmans,
Qui coûtent à nos cœurs des bleſſures mortelles ;
Et, quand on oſe ſoûpirer,
On s'attire mille querèles.
La Belle s'en offenſe & ne peut l'endurer.
Sommes-nous plus coupables qu'elle ?
Si l'on en juge de bon ſens,
Son innocence eſt criminelle,
Et nos crimes ſont innocens.



XXX.

SONNET

SUR UNE ABSENCE.

BELLE IRIS, je suis aux abois,
Hélas ! Qu'êtes-vous devenue ?
Je vous aime autant que je dois ;
Et votre absence continue.

SANS m'avoir écrit une fois,
Depuis que je ne vous ai vue,
Vous avés passé plus d'un mois.
Demandés-vous ce qui me tue ?

PLEIN de langueur, je vous attens.
Pouvés-vous souffrir plus longtems
Qu'en ce triste état je demeure ?

QUE mes Rivaux seront heureux !
Si vous tardés encore une heure,
Vous ne reviendrés que pour eux.



XXXI.

SONNET

Sur LA PUCELLE *de* CHAPELAIN.

JE vous dirai sincèrement
Mon sentiment de LA PUCELLE.
L'Art & la Grace naturelle
S'y recontrent également.

ELLE s'explique fortement ;
Ne dit jamais de bagatelle ;
Et sa conduite paroît telle,
Qu'on la peut louer hautement.

ELLE est superbe & bien parée,
Sa beauté sera de durée,
Son éclat nous peut éblouir.

MAIS enfin, bien qu'elle soit belle,
Rarement on ira chés elle,
Quand on voudra se réjouir.

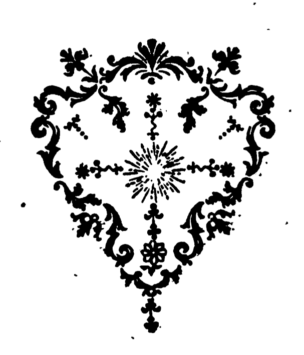


XXXII.

EPITAPHE

D'une Dame Galante.

Ci gît Doralise, qui fut
Une merveille sans seconde.
Comme elle plut à tout le monde ;
Aussi tout le monde lui plut.



XXXIII.

XXXIII.

LETRE EN STANCES

A UNE PRUDE,

Sur ce que le bruit couroit qu'ils étoient bien ensemble.

IRIS, on fait courre le bruit
Que chés vous je fais mon réduit,
Et que nous sommes bien ensemble.
S'il est vrai, vous le savés bien.
Chacun le croit : mais il me semble
Que tous deux nous n'en croïons rien.

CEPENDANT votre honeur est mis
A tout moment en compromis,
Pour avoir manqué de conduite.
Il ne faloit point m'engager
A vous rendre souvent visite,
Sans le dessein de m'obliger.

POUR avoir voulu façoner,
Vous nous avés fait soupçoner
D'une secrète intelligence.
Il ne pouvoit arriver pis,
Que ce qu'a fait la MÉDISANCE ;
Pour complaire à nos ennemis.

VOTRE Jaloux s'en est douté ;
Le mensonge & la vérité
Donent les mêmes défiances.
Pour agir en Femme d'esprit,
Il faut sauver les apparences,
Et se moquer de ce qu'on dit.

TOUT vous plaît indifféremment ;
Et, sans faire choix d'un Amant,
Vous souffrés que chacun vous voie.
Belle IRIS, vous vous méprenés.
Un Heureux done plus de joie,
Que cent Galans infortunés.

PARMI vos bones qualités,
C'est sans raison que vous comtés
Celle d'être fort complaisante.
Ne l'être pas au dernier point,
N'est pas une chose obligeante ;
Il vaudroit mieux ne l'être point.

QUI ne vous verroit qu'une fois
En six semaines ou deux mois,
Vous trouveroit assés commode :
Mais qui vous verroit plus souvent,
Ne sauront vivre à votre mode,
Sans enrager en vous servant.

Vous êtes civile d'abord ;
Chacun vous plaît, vous plaisés fort ;
Vous donés quelques espérances ;
Et de cent petits agrémens ;
Qui sont de trompeuses avances ;
Vous n'êtes pas chiche aux Amans.

✤

Cet air de vivre ne produit
Que le chagrin d'être éconduit,
Si-tôt qu'on presse d'avantage.
Les faveurs, que vous accordés,
Sont celles par où l'on engage ;
Des autres vous vous défendés.

✤

Vous êtes Prude, je le voi :
Mais pour votre bien, croïés-moi ;
Toute autre faites-vous connoître.
Si vous tardés ; vous aurés tort ;
Sans doute vous le pourrés être,
Malgré vous, jusques à la mort.

✤

L'Age coule insensiblement ;
Il nous dérobe l'agrément ;
Dans peu vous serés moins charmante.
Quelquefois malheureusement
On pense à devenir Amante,
Quand on ne trouve plus d'Amans.

✤

Je vous aime, vous le savés ;
Les preuves, que vous en avés,
Devroient assés vous satisfaire.
Je crois pourtant qu'un vieux Perclus
Ne s'acquiert le bonheur de plaire,
Qu'avec quelque chose de plus.

Iris, prenés créance en moi ;
Je ferai tout ce que je doi,
Pour mériter que je vous serve.
Si-tôt qu'on a doné le cœur,
On jète aisément sans réserve
Le reste aux pieds de son Vainqueur.

Souvent la honte & la fierté
Ont fait que l'on a rebuté
Des offres de cette nature.
Ne tombés pas dans cette erreur ;
On est à plaindre, je vous jure,
Quand on n'est riche que d'honeur.

Résolvés-vous, sans m'amuser,
D'accepter ou de refuser
Le parti, que je vous propose.
Il n'est point d'homme sans défaut.
Chacun est bon à quelque chose ;
Je le suis à ce qu'il vous faut.

XXXIV.

SONNET.

Que la COQUETE est préférable à l'INHUMAINE.

AMANS, qui vous plaignés sans cesse
De trouver peu de fureté
Dans les faveurs d'une Maîtresse,
Qui de tout tems a coqueté;

SACHÉS qu'un plus grand mal me presse.
Je sers une injuste Beauté,
De qui mes soins & ma tendresse
Jusqu'ici n'ont rien mérité.

POUR tous également cruelle,
Je ne puis rien espérer d'elle,
Qui flate un peu ma vanité;

TROP heureux si, l'aiant servie,
Je pouvois en toute ma vie
L'accuser d'infidélité!



XXXV.

SONNET.

Qu'il faut choisir entre la GALANTERIE & la DÉVOTION.

N'ÉCOUTÉS qu'une Passion ;
Deux ensemble, c'est raillerie.
Souffrés moins la GALANTERIE,
Ou quités la DÉVOTION.

Par tant de contradiction
Votre conduite se décrie ;
Avec moins de bizarerie
Suivés votre inclination.

TOUT le monde se met en peine
De vous voir toujours incertaine,
Sans savoir à quoi vous borner.

VOUS finirés comme une Sote ;
Vous ne serés jamais Dévote,
Vous ne pourés jamais aimer.



XXXVI.

MADRIGAL.

Ce qu'il faut craindre de la maladie d'IRIS.

QUOIQUE la jeune IRIS, dans un lit retenue,
Languiſſe & ſouffre nuit & jour,
Et que ſa beauté diminue,
Sans nous flater d'un promt retour;
AMANS, qui la plaignés dans cet ètat funeſte,
Ne craignés rien pour ſes apas;
Elle en aura toujours de reſte.
Tremblés pour ſes rigueurs, qui ne finiront pas.



XXXVII.

SONNET.

Il regrète une Passion éteinte.

CALISTE, vos rigueurs ont lassé ma constance ;
J'ai peine à me connoître en l'état où je suis.
Sans beaucoup de chagrin, je souffre votre absence ;
Et, loin de vous chercher, CRUELLE, je vous fuis.

JE ne regarde plus qu'avec indifférence
Ce qui fit autrefois ma joie & mes ennuis.
Au repos de mon cœur incessamment je pense;
Et, pour me l'assurer, je fais ce que je puis.

DES folles Passions mon esprit se dégage.
Les plaisirs, que je prens, ont rapport à mon âge
Et les plus innocens sont pour moi les plus doux.

JE ne soupire plus, du moins pour une Ingrate :
Mais, de quelque douceur dont mon ame se flate,
Je vivois plus heureux quand je vivois pour vous.

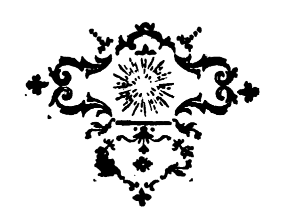


XXXVIII.

EPIGRAMME

Sur une Fille, qui craignoit le Mariage.

Iris tremble qu'au premier jour
L'Himen, plus puissant que l'Amour,
N'enlève ses trésors, sans qu'elle ose s'en plaindre.
Elle a négligé mes avis;
Si la Belle les eût suivis,
Elle n'auroit plus rien à craindre.



XXXIX.

SONNET.

Contre Despreaux.

Despréaux, grimpé sur *Parnasse*
Avant que persone en sût rien,
Trouva Regnier avec Horace
Et rechercha leur entretien.

Sans choix & de mauvaise grace,
Il pilla presque tout leur bien;
Il s'en servit avec audace,
Et s'en para comme du sien.

Jaloux des plus fameux Poètes,
Dans ses *Satires* indiscrètes
Il choque leur gloire aujourd'hui.

En vérité, je lui pardone;
S'il n'eût mal parlé de persone,
On n'eût jamais parlé de lui.



* *

EPIGRAMME

De Despreaux,

Pour rêpondre au Sonnet précèdent.

Saint-Pavin, *aſſis dans ſa chaiſe,*
Médiſant du Ciel à ſon aiſe,
Peut bien médire auſſi de moi,
Je ris de ſes diſcours frivoles;
On ſait fort bien que ſes paroles
Ne ſont pas Articles de Foi.



XL.

SONNET.

Il s'excuse d'avoir rendu son amour public par les plaintes, qu'il a faites des rigueurs de sa MAITRESSE.

IRIS, je vous aime; on le sait.
Votre rigueur continuelle
Me force peu d'être discret;
Je me suis plaint, plaignés-vous d'elle.

NE blâmés point ce que j'ai fait.
D'une amour si pure & si belle
On peut découvrir le secret,
Sans vous faire voir criminelle.

CEPENDANT un Parent jaloux,
Qui voit les soins que j'ai pour vous,
En juge mal & se méconte.

JE sai qu'il n'en parle pas bien:
Mais la MÉDISANCE, à ma honte,
Est plus discrète, & n'en dit rien.

XLI.

SONNET.

Rupture.

Il ne faut point tant de mistère;
Rompons, Iris, j'en suis d'accord.
Je vous aimois, vous m'aimiés fort;
Cela n'est plus, sortons d'affaire.

Un vieil amour ne sauroit plaire;
On voudroit déja qu'il fût mort.
Quand il languit, ou qu'il s'endort,
Il est permis de s'en defaire.

Ce n'est plus que dans les *Romans*,
Qu'on voit de fidèles Amans;
L'inconstance est plus en usage.

Si je vous quite le dernier,
N'en tirés pas grand avantage;
Je fus dégoûté le premier.

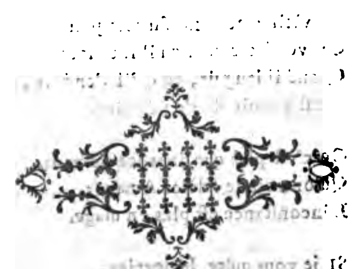


XLII.

MADRIGAL.

Ce qui fait le plus parfait AMANT.

J'AI soupiré cent fois pour l'ingrate SILVIE ;
Sans fléchir son cœur rigoureux.
J'étois le plus parfait de ceux qui l'ont servie,
Car j'étois le plus amoureux.



XLIII.

SONNET

Sur une PERSONE *aimable, & jamais contente d'elle-même.*

IRIS a la taille mignone,
L'air noble & le beau tour d'eſprit ;
On ne voit rien de mieux écrit,
Que ce que ſa plume nous done.

ELLE eſt généreuſe ; elle eſt bonê ;
Modeſte en tout ce qu'elle dit.
La Vertu jamais ne ſe fit
Plus reſpecter qu'en ſa perſone.

PARMI tous ces talens ſi beaux,
Elle ſe cherche des défauts ;
Et ſouvent médit d'elle-même.

ON n'y trouve rien à blâmer.
Chacun l'admire, chacun l'aime ;
Elle ſeule ne peut s'aimer.

XLIV.

SONNET

A UNE JEUNE PERSONE.

Il lui témoigne le chagrin, qu'il a de ce qu'on parle de la marier ; & lui propose pour la suite une sorte d'arrangement.

IRIS, quel subit changement !
Je vous aimois, sans vous déplaire ;
Et, par l'ordre de votre Mère,
Vous écoutés un autre Amant.

DONERÉS-vous votre agrément
En faveur de ce Téméraire ?
Ce que mon amour n'a pu faire,
L'obtiendra-t-il du Sacrement ?

MAIS, quand vous y serés forcée ;
Souffrés que mon ame offensée
Se vange au moins de cet Epoux.

QUE son bonheur lui soit funeste !
J'en ferai peut-être un Jaloux ;
Vous pouriés bien faire le reste.



XLV.

EPIGRAMME

Contre des Billets, écrits avec trop de soin.

TES Billets me rendent confus,
Je n'y trouve pas de quoi rire.
Mon cher DAMON, ne m'écris plus;
On enrage, quand on admire.



XLVI.

SONNET

CONTRE UNE COQUETE.

JE commence à vous méconnoître.
Vous me fuïés, INGRATE ! Eh quoi !
Votre cœur, ſi tendre pour moi,
Pouroit-il bien ne le plus être ?

JE crains bien que ce petit Traître
Ne m'ait déja manqué de foi.
On le croit ſouvent tout à ſoi,
Qu'on n'en eſt pas toujours le maître.

LE changement vous eſt ſi doux,
Que, quand on eſt bien avec vous,
On n'oſe s'en doner la gloire.

CELUI qui peut vous arrêter,
A ſi peu de tems pour le croire,
Qu'il n'en a pas pour s'en vanter.



XLVII.

SONNET.

Ce qui prouve que deux Perſones s'aiment.

QUAND d'un eſprit doux & diſcret,
Toujours l'un à l'autre on défère;
Quand on ſe cherche ſans affaire,
Et qu'enſemble on n'eſt point diſtrait;

QUAND on n'eut jamais de ſecret,
Dont on ſe ſoit fait miſtère;
Quand on ne cherche qu'à ſe plaire;
Quand on ſe quite avec regret;

QUAND, prenant plaiſir à s'écrire,
On dit plus qu'on ne penſe dire,
Et ſouvent moins qu'on ne voudroit:

QU'APPELLÉS-vous cela, la BELLE?
Entre nous deux, cela s'appelle
S'aimer bien plus que l'on ne croit.



XLVIII.

LETRE

A MADAME LA MARQUISE DE SEVIGNÉ.

Il l'invite à revenir de BRETAGNE *passer l'Hiver à* PARIS.

PARIS vous demande justice,
Vous l'avés quité par caprice.
A quoi bon de tant façoner?
MARQUISE, il y faut retourner.
L'Hiver approche; & la Campagne;
Mais surtout celle de *Bretagne*,
N'est pas un aimable séjour
Pour une Dame de la Cour.
Qui vous retient? Est-ce paresse?
Est-ce chagrin? Est-ce finesse;
Ou plustôt quelque Métaïer,
Devenu trop lent à païer?
De vous revoir l'on meurt d'envie;
On languit ici, l'on s'ennuie;
Et les plaisirs déconcertés
Vous y cherchent de tous côtés.
Votre absence les désespère;
Sans vous, ils n'oseroient nous plaire.
Si vous étiés ici demain,
La Cour quiteroit *Saint-Germain*.

Et les JEUX, les RIS & les GRACES,
Qui marchent toujours ſur vos traces,
Y rendroient l'AMOUR déſormais
Plus galant qu'il ne fut jamais.

Ce diſcours, fait à des Coquètes,
Leur paſſeroit pour des fleurètes.
Pour vous, jugés-en autrement,
Je ſuis Ami, ſans être Amant.
Ceux qui me donent plus de gloire,
Ont quelquefois peine à le croire.
Lorſque je pris congé de vous,
Notre adieu me fit des Jaloux.
Il fut ſi touchant & ſi tendre,
Que mes ieux, forcés de ſe rendre,
Vous parlèrent de bone foi.
Vous fûtes moins ſage que moi;
Et c'ètoit gâter notre affaire.
Notre commerce eſt un miſtère,
Qu'il ne faut pas trop expliquer.
Mais à propos, ſans vous choquer,
Peut-on vous demander, MARQUISE,
Si quelque *Breton*, par ſurpriſe,
N'auroit point touché votre cœur?
Auriés-vous bien changé d'humeur,
Juſqu'à vous rendre complaiſante
A leur manière peu galante?
Non, vous aimés les Beaux-Eſprits;
Vous n'aurés eu que du mépris

Pour ces Buveurs à rouge trogne.
Un Perclus vaut bien un Ivrogne.
Laiſſons en repos les *Bretons*,
Et revenons à nos moutons.

Le bruit court que votre Etourdie,
Qui depuis longtems étudie
L'Eſpagnol & *l'Italien*,
Juſques ici n'y comprend rien.
Eſt-elle toujours mal-bâtie !
Sans jugement, ſans modeſtie ?
Conſolés-vous de tout cela;
Quoique tard, l'eſprit lui viendra.
Force gens diſent qu'à ſon âge,
Vous n'en aviés pas d'avantage;
Et toutefois juſques ici
Vous avés aſſés réuſſi.

Il faut quiter ce badinage.
Votre Fille eſt le ſeul ouvrage,
Que la Nature ait achevé.
Dans les autres elle a rêvé.
Auſſi la terre eſt trop petite,
Pour y trouver qui la mérite;
Et la Belle, qui le ſait bien,
Mépriſe tout, & ne veut rien.

C'eſt aſſés pour cet Ordinaire,
Et trop peut-être pour vous plaire.

S'il eſt vrai, gardés le ſecret;
Et donés ma Lètre à LORET,
Je crois qu'en *Bretagne* on ignore
S'il eſt mort, ou s'il vit encore;
Ménagés bien mon intérêt.
Si par hazard elle vous plaît,
Ma veine, encore aſſés féconde,
Vous en promet une ſeconde;
Où, d'un ſtile moins réſervé,
Ni trop bas, ni trop relevé,
J'eſpère vous faire connoître,
Si je ſai faire un coup de maître;
Et le tout, pour vous divertir:
Mais auſſi ſongés à partir.

La réponſe la plus touchante
Ne ſauroit païer mon attente;
Tout le plaiſir eſt à ſe voir,
Les Sens ſe peuvent émouvoir;
Tel eſt vieux & n'oſe paroître,
Qui, vous voïant, ne croit plus l'être.
Travailés donc à revenir,
Pour mieux dire, à me rajeunir.
Ce ſeroit une choſe rare,
Qu'on me montrât . . . .
Reſſuſcité de votre main.
Ma foi, la Foire *Saint-Germain*
Me vaudroit bien quelque Piſtole.
Tout beau, MUSE! Tu deviens folle.

XLIX.

Martial. x. 80,

SONNET

A MADAME LA MARQUISE DE ***

Il la reprend de son excès de complaisance.

CHANGÉS l'air de votre entretien,
Ou permètés que je vous quite.
La fade complaisance irrite ;
Soûrire à tout n'oblige en rien.

EGALEMENT dire du bien
D'une chose bien ou mal dite,
Pour établir votre mérite,
Me paroît un foible moïen.

C'EST toutefois votre méthode.
Il n'est rien de plus incommode,
Qu'une louange à contretems.

J'AIME beaucoup mieux qu'on me fronde.
Qui cherche à plaire à tout le monde,
Ne plaît pas aux Honêtes-Gens.



L.

SONNET

Que l'on peut, quoiqu'il soit âgé, n'être pas insensible à l'amour qu'il témoigne.

QUAND à mon âge je soûpire,
Le cœur percé de mille coups;
L'un me plaint, & l'autre m'admire
D'avoir des sentimens si fous.

S'IL m'étoit permis de leur dire
Que je ne souffre que pour vous;
Loin de condamner mon martire,
Sans doute ils en seroient jaloux.

JE sais bien que les Destinées
Ont mal compassé nos années;
Ne regardés qu'à mon amour.

PEUT-ETRE en serés-vous émue;
Il est jeune; & n'est que du jour,
Belle IRIS, que je vous ai vue.

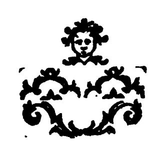


L I.

EPIGRAMME

Contre un mauvais Livre.

LÉANDRE, j'ai bien acheté
Le Livre, que tu m'as prêté;
Et pourtant je te le renvoie.
Je l'ai lu fort exactement;
Il ne m'a doné que la joie
De le renvoïer promtement.



LII.

SONNET

A UN SOT ABBÉ DE QUALITÉ.

ABBÉ, vous avés la naissance;
La bone mine & l'air des Grands;
Ces avantages apparens
Cachent beaucoup d'insuffisance.

MAIS la longue persévérance
A ne rien dire de bon sens,
Fait enfin découvrir les gens;
Vous devés garder le silence.

POUR rendre parfait votre corps;
NATURE fit tous ses efforts;
Et lui dona tant d'avantage,
Que celui qui forma l'esprit,
En fut jaloux, & de dépit
Refusa d'achever l'ouvrage.



LIII.

SONNET.

Qu'on ne doit point s'informer de l'âge d'une belle Perſone.

QUAND on diſpute de l'âge
Des plus aimables du tems ;
Pour CLARINTE on ſe partage,
Si-tôt qu'elle eſt ſur les rangs.

L'UN dit qu'elle a le viſage
D'une Fille de quinze ans ;
L'autre lui croit d'avantage,
A lui voir tant de bon ſens.

SANS décider la querèle,
Rendons juſtice à la Belle ;
Traitons-la comme les Dieux.

ON les ſert, on les adore ;
Et l'on ne ſait pas encore,
S'ils ſont, ou jeunes, ou vieux.

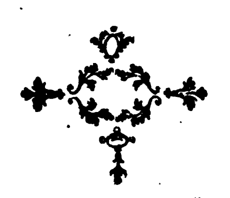


LIV.

EPIGRAMME.

Contre une COQUETE entêtée de sa beauté.

TOUS les matins dans son miroir
CALISTE se trouve si belle,
Qu'elle me met au désespoir;
Elle n'a d'amour que pour elle.
Dans un Commerce tout va mal,
Quand la Maîtresse est le Rival.

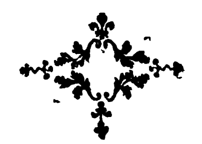


L V.

EPIGRAMME.

L'Amant mauvais Ménager.

MON Médecin chaque jour,
Sachant que je meurs d'amour
Pour la petite SILVIE,
Me dit que si je la vois
En un mois plus d'une fois,
Il m'en coûtera la vie.
Je me suis mal ménagé,
Vivant au jour la journée ;
En quatre jours, j'ai mangé
Les douze mois de l'année.



L V I.

LETRE

A MONSIEUR DE ***,

Dans laquelle il lui fait son PORTRAIT.

MON cher TIRSIS, que t'ai-je fait,
Pour me demander mon Portrait?
Veut-on qu'à mon désavantage
Ma main travaille à cet ouvrage;
Et qu'avec si peu d'agrémens,
On me montre chés les *Flamans*?
Soit à ma honte, ou à ma gloire,
J'ai peine à faire mon Histoire.
Je vais pourtant, sans me flater,
Me peindre pour te contenter.

MA mine est fort peu cavalière,
Mon visage est fait de manière,
Qu'il tient moins du beau que du laid,
Sans être choquant tout-à-fait.

Dans mes ieux deux noires prunelles
Brillent de maintes étincelles.

J'ai le nés pointu, je l'ai long,
Je l'ai mal fait: mais je l'ai bon;

Et je ſens venir toutes choſes
De plus loin qu'on ne ſent les roſes,
Enfin je puis dire, en un mot,
Que je n'ai pas le nés d'un Sot.

Malgré les ans & la fortune,
Ma chevelure eſt encor brune.

Soit par hazard, ou par dépit
La NATURE injuſte me fit
Court, entaſſé, la panſe groſſe,
Au milieu de mon dos ſe hauſſe
Certain amas d'os & de chair,
Fait en pointe comme un Clocher.
Mes bras d'une longueur extrême
Et mes jambes preſque de même,
Me font prendre le plus ſouvent,
Pour un petit Moulin à vent.

Je ſuis compoſé de matière
Fort combuſtible & peu groſſière

Je ne ſuis point homme borné.
Mon eſprit n'eſt pas mal tourné;
Je l'ai vif dans les reparties
Et plus piquant que les orties.
Je ne laiſſe pas en effet
D'être complaiſant & coquet:
Mais ce n'eſt pas pour la Coquête.
D'elle fort peu je m'inquiète;

Et je croirois passer pour fat,
Si je n'êtois plus délicat.

Je suis tantôt gueux, tantôt riche;
Je ne suis libéral, ni chiche;
Je ne suis ni facheux, ni doux;
Sage, ni du nombre des fous;
Et je suis cela tout ensemble,
Sans que persone me ressemble;
Et, sans faire ni bien ni mal,
Je mène un train de vie égal.

La Coûtume, à qui l'on défère
Comme l'Enfant fait à sa Mère,
Ne peut, toute forte qu'elle est,
M'entraîner qu'à ce qui me plaît.

L'ambitieuse Frénésie,
La Vangeance, la Jalousie,
Grands trouble-fêtes de l'esprit,
Ont sur le mien peu de crédit.

J'aime à railler, mais sans médire;
A réjouir, sans faire rire;
Parler, sans me faire écouter;
Et plaire, sans pourtant flater.
Je ne suis pas l'homme du monde
Le plus ennemi de la fronde;
Aussi je ne suis pas de ceux
Qui partout, d'un esprit hargneux,

Cherchent ſans ceſſe ſur qui mordre;
Et ne prêchent que le déſordre.

Le repos & la liberté
Eſt le ſeul bien que j'ai goûté.
Je hais toutes ſortes d'affaires;
Je ne me fais point de chimères,
Et n'ai l'eſprit embaraſſé
De l'avenir, ni du paſſé.

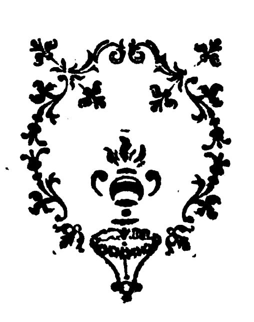
Ce qu'on dit de moi, peu me choque,
De force choſes je me moque;
Et, ſans contraindre mes deſirs,
Je me done entier aux plaiſirs.
Le Jeu, l'Amour, la Bone-Chère
Ont pour moi certain caractère,
Par qui tous mes ſens ſont charmés;
Et je les ai toujours aimés.
Toutefois, ce n'eſt qu'à ma mode,
Dans un air de vivre commode.
C'eſt rarement qu'un vieux Garçon
En uſe d'une autre façon.

Pour me divertir, je compoſe,
Tantôt en Vers, tantôt en Proſe;
Et, quelquefois aſſés heureux,
Je réuſſis en tous les deux.

Mon humeur eſt aſſés facile.
J'aime les Champs, je hais la Ville;

Et je penſe moins à la Cour,
Que je ne fais à ton retour.

Voila ma Peinture parfaite;
Et je ſuis quite de la dète,
A quoi je m'ètois engagé.
Regarde ſi je ſuis changé
D'humeur, d'eſprit ou de viſage,
Depuis le tems de mon jeune âge.
De quelque façon que je ſois,
Aime moi, Tirsis, tu le dois.



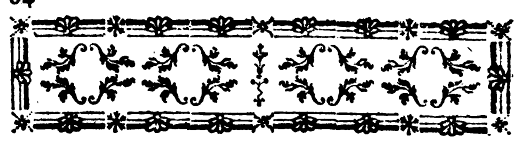


TABLE
DES POESIES
DE SAINT-PAVIN.

GALLET; T. IV, p. 337. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 157.

TERSET I, V. 3.

A pris congé *pour* recompense.

REC. de SER.

A pris congé *sans* recompense.

TERS. II.

Et n'étoit ceux à qui je doi,
Ou ne verroit point d'homme en France;
Qui fût moins visité que moi.

REC. de SER.

Et, hors de ceux à qui je doi,
Il n'est point d'Hermites en France
Qui soient moins visités que moi.

III. SONNET.

C'est un Homme ruiné par le jeu; qui parle.

SANS ressource à ce coup le malheur me terrasse. p. 15.

REC. de SER. T. I, p. 83. *REC. de BAR. Ed.* 1692; T. IV, p. 379. *Ed. de GALL.* T. IV, p. 333. *Ed. Paris*, 1752; T. V, p. 153.

Ce SONNET diffère beaucoup dans les RECUEILS DE SERCY & de BARBIN, & n'est correct ni dans l'un ni dans l'autre. J'ai choisi ce qu'il y avoit de mieux dans tous deux; & je les ai même abandonés, quand il l'a falu.

QUATRAIN I; V. 2.

Je vois bien, mais trop tard, que le *Jeu* m'eſt fatal.

REC. *de* BARB. les trois *Edit.*

Je vois bien, mais trop tard, que le *Ciel* m'eſt fatal ; ce qui ne fait point de ſens.

QUATRAIN II, V. 1.

Au moins ſouvenés-vous que *j'ai fraïé la trace.*

REC. *de* SER.

Au moins ſouvenés-vous que j'ai *rompu la glace* ; ce qui ne fait point de ſens avec ce qui ſuit.

V. 3.

Celui qui bien dépenſe & n'emprunte pas mal.

REC. *de* SER.

Qui dépenſe ſon bien & n'emprunte pas mal.

REC. *de* BARB. 3 Edit.

Celui qui dépend bien & n'emprunte pas mal.

La leçon du REC. *de* SER. eſt néceſſairement fauſſe, parceque l'Auteur a voulu mètre en oppoſition les deux Adverbes *bien* & *mal*. La leçon du REC. *de* BARB. eſt, je crois, la véritable ; & je ne l'ai pas ſuivie, parceque *dépendre*, dans le ſens de *dépenſer*, eſt ſi fort vieilli, qu'il en eſt choquant. Le REC. *de* SER. m'a fourni *dépenſe* ; &, tournant d'une autre manière le premier Hémiſtiche, j'ai conſervé les deux Adverbes,

TERSET I, V. 2.

Qui tâchent, pour tirer paîment de *leurs* deniers.

REC. *de* BARB. *Ed.* 1692. *Ed. de* GALL.

Qui tâchent pour tirer payement de *mes* deniers.

L'*Ed. Paris* 1752, n'en diffère qu'en ce qu'elle écrit *payment.*

TERS. II, V. 1.

Que mes jours sont suivis d'une bizare fin!

REC. de SER.

Que ma misère est grande, & mon sort inhumain!

* *SONNET DE BENSERADE,

Mis ici par rapport au suivant.

JOB, *de mille tourmens atteint.* p. 16.

Je le done tel qu'il est dans l'Edit. des ŒUVRES DE MONSIEUR DE BENSSERADE, *Paris*, SERCY, 1697, T. I, p. 174; & c'est ainsi que BENSERADE l'avoit fait. On y trouve dans quelques Recueils des différences assés considérables: mais ce n'est pas ici le lieu d'en rendre comte.

Au reste, c'est-là ce fameux SONNET, qui partagea la Cour & le Ville avec le SONNET de VOITURE, lequel commence par

IL faut finir mes jours en l'amour d'URANIE;

ce qui forma les deux Partis des URANINS & des JOBELINS. Il est vraisemblable que SAINT-PAVIN se déclara pour VOITURE; & que, pour montrer que BENSERADE n'a-

voit pas bien traité son sujet, il essaïa de le traiter à sa manière.

IV. SONNET.

Patience supérieure à celle de Job.

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV, p. 398. Ce Sonnet manque dans l'*Ed. de Gall.* & dans celle *de Paris* 1752; ce qui me fait appercevoir, que j'ai dit d'une manière trop générale dans la Table des Poesies de Lalane, que cette *Edition de* 1752 étoit une copie de celle de Barbin de 1692. Elle a suivi pour les Poesies de Saint-Pavin, celle de Gallet.

V. RONDEAU.

Il se plaint de la cruauté de sa Maitresse, *& de ce qu'il ne peut cesser de l'aimer.*

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV. p. 411. *Ed. de* Gall. T. IV, p. 354. *Ed. Pari* 1752; T. V, p. 183.

V. 12.

Pour empêcher *qu'on se* retire.

Il faudroit, *qu'on ne se retire*: mais nos Poètes ont été longtems dans l'usage de supprimer cette Négation; ce qui fait que ce n'est pas une faute dans le Stile Marotique.

VI.

VI. MADRIGAL.

Que l'AMOUR est de tous les maux, que l'on peut souffrir, celui qui cause le plus de tourmens.

IRIS ne dort ni nuit ni jour. p. 19.

REC. *de* BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 418. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 357. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 189.

VII. SONNET.

Déclaration d'amour, & louange détournée du Roi LOUIS XIV.

AMOUR, vit-on iamais un si parfait ouvrage? p. 20.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 382; *Ed. de* GALL. T. IV, p. 336; *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 156.

QUAT. II, V. 2 & 3.

& ses charmes puissans
Sont plus à redouter, plus ils sont innocens.

REC. *de* BAR. les 3. *Edit.*

& ses charmes puissans
Sont plus à redouter, qu'ils semblent innocens.

Cette Phrase ne forme point de Sens. L'Auteur doit avoir voulu dire: *Ses charmes puissans sont d'autant plus à redouter, qu'ils semblent innocens.* C'est ce que j'ai tâché de dire, en réformant ce Vers; & peut-être ne l'ai-je pas dit assés bien.

VIII. EPIGRAMME.

Ruse d'une INFIDELE *pour se débarasser de l'*AMANT, *qu'elle trompoit.*

CATIN est une fine bête. p. 21.

REC. *de* BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 418. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 357. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 190.

IX. LETRE A UNE DAME.

Il s'excuse de ce que le mauvais tems l'avoit empêché de l'aller voir à sa Campagne.

RECEVÉS dans cette Légende. p. 22.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 402. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 349. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 176.

P. 22; V. 11.

N'a pu souffrir depuis huit jours.

REC. *de* BAR. les trois *Edit.*

Ne put souffrir depuis huit jours.

Le Sens & la Grammaire demandent *n'a pu* dans cette place.

P. 23; V. 15.

Qu'il *valoit* mieux rêver sans peine.

REC. *de* BAR. les trois *Edit.*

Qu'il *faloit* mieux rêver sans peine.

Ce *faloit* doit être une faute d'impression.

X. EPITAPHE

POUR UN HOMME, qui s'étoit enté sur une autre Famille que la siène.

CI gît qui dupa tout *Paris*. p. 25.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 420. *Ed. de GALL.* T. IV, p. 358. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 591.

XI. SONNET

Sur ce qu'il ne peut cesser d'aimer une INFIDELE.

JE sers une ingrate Maîtresse. p. 26.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 400. *Ed. de GALL.* T. IV, p. 347. *Ed. Paris*, 1752; T. V, p. 174.

XII. SONNET.

Sur une belle Personne, qui ne répondoit point aux Billets qu'elle recevoit tous les jours.

CLARINTE à qui toute la Cour. p. 27.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 390. *Ed. de GALL.* T. IV, p. 341. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 164.

XIII. AUTRE EPITAPHE,

POUR L'HOMME, qui s'étoit enté sur une autre Famille que la siène.

CI gît un prodige du tems. p. 28

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 420.

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV, p. 388. *Ed. de Gall.* T. IV, p. 340. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 162.

XVIII. SONNET.

Il s'enhardit à faire connoître son amour.

Soûpir impatient, que prétendés-vous faire? p. 33.

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV, p. 381. *Ed. de Gall.* T. V, p. 335. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 155.

XIX. EPIGRAMME.

Il s'excuse de ce qu'il ne va pas lui-même recevoir les adieux d'une Persone, qui partoit; & de ce qu'il s'acquite de ce devoir par un Billet.

Si, quand vous partés de ce lieu. p. 34.

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV, p. 417. *Ed. de Gall.* T. IV, p. 357. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 188.

XX. Letre en Stances a M. de Saint-Germain.

Il le félicite sur sa manière de vivre.

Heureux, ò mon chér Saint-Germain! p. 35.

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV, p. 409. *Ed. de Gall.* T. IV, p. 350. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 181.

XXV. SONNET

SUR L'INCONSTANCE.

AIMER avec attachement. p. 41.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 396. Ed. de GALL. T. IV, p. 345. Ed. Paris 1752; T. V, p. 170.

XXVI. EPIGRAMME

Sur une visite faite à l'Abbé DE BOIS-ROBERT, *malade de la Goute.*

HIER, j'allai voir notre Ami. p. 42

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 419. Ed. de GALL. T. IV, p. 358. Ed. Paris 1752; T. V, p. 190.

ANCIEN RECUEIL MANUSCRIT, où la Pièce m'a paru plus correcte, que dans les Imprimés. J'ai suivi ce RECUEIL.

Le Titre, que je done à cette EPIGRAMME, est une pure conjecture, fondée sur son rapport avec un trait, qu'on lit dans le BOLÆANA. DESPRÉAUX aiant envoïé son Valet savoir des nouvelles de l'*Abbé* DE BOIS-ROBERT, à qui la Goute faisoit garder le lit; le Valet lui vint dire que cet *Abbé* souffroit beaucoup. Sur quoi DESPRÉAUX lui dit: *Il jure donc bien;* & le Valet répartit: *Hélas, Monsieur! Il n'a plus que ce plaisir-là.*

V. 1.

HIER, *j'allai voir* notre Ami.

REC. *de* BAR. les trois *Edit.*

HIER, *je visitai* notre Ami.

V. 3.

Des accidens, dont sa *goute* est suivie.

Les mêmes.

Des accidens dont sa *gale* est suivie.

V. 6.

Le pauvre Malade juroit.

Les mêmes.

Son pauvre Malade juroit.

Ed. de GALL. T. IV, p. 342. *Ed.* Paris 1752; T. V, p. 165.

XXIX. MADRIGAL.

L'*Innocence criminelle, & les Crimes innocens.*

CALISTE, sans dessein de faire des Amans, p. 45.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 416. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 356. *Ed.* Paris, 1752; T. V, p. 188.

XXX. SONNET

Sur une ABSENCE.

BELLE IRIS, je suis aux abois. p. 46.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 376. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 331. *Ed.* Paris 1752; T. V, p. 150.

XXXI. SONNET.

Sur LA PUCELLE *de* CHAPELAIN.

JE vous dirai sincèrement p. 47.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 378. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 332. *Ed.* Paris 1752; T. V, p. 152.

QUAT. I, V. 2.

Mon sentiment de LA PUCELLE.

Ed. Paris 1752.

Mon sentiment *sur* LA PUCELLE,

TERS. II, V. 2.

Rarement on ira chez elle. I

Rec. *de* Bar. les trois Ed.

L'on ira rarement chez elle.

Le Vers est si dur de cette manière, qu'il n'est pas croïable que le Poëte l'ait fait ainsi.

XXXII. EPITAPHE

D'une Dame Galante.

Ci gît Doralise, qui fut, p. 48.

Rec. *de* Bar. Ed. 1692; T. IV, p. 420. *Ed. de* Gall. T. IV, p. 358. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 191.

XXXIII. LETRE EN STANCES

a une Prude.

Sur ce que le bruit couroit qu'ils ètoient bien ensemble.

Iris, on fait courre le bruit, p. 49.

Rec. *de* Ser. T. V, p. 204. Avec le Titre: Stances; & sans nom d'Auteur.

Rec. *de* Bar. *Ed.* 1692; T. IV, p. 405. *Ed. de* Gall. T. IV, p. 350. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 178.

Dans le Rec. *de* Ser. la Pièce a quatorze Stances. Elle n'en a que treize dans celui *de* Bar. auquel il manque deux Stances des quatorze; & le premier n'en a que douze des treize. La Pièce a donc été composée de quinze Stances. Je les done ici toutes, en m'asservissant à l'ordre du Rec. *de* Bar.

lequel n'eſt pas le même que dans le Rec. de Ser. Il y a de même des différences dans le Texte ; & j'ai pris de l'un & de l'autre ce qui m'a paru devoir être la véritable leçon de l'Auteur.

P. 49 ; St. I, V. 1.

Iris, on fait *courre* le bruit.

Rec. de Ser.

Iris, on fait courir le bruit.

P. 50 ; St. I, V. 1.

Votre *Jaloux* s'en eſt douté.

Rec. de Bar.

Votre *Mari* s'en eſt douté.

St. II ; V. 3

Vous ſouffrés *que chacun* vous voie.

Rec. de Ser.

Vous ſouffrés *qu'un chacun* vous voie.

St. III ; V. 1 & 2.

Parmi vos bones qualités,
C'eſt ſans raiſon que vous comtés.

Rec. de Ser.

C'eſt ſans raiſon que vous comtés
Parmi vos bones qualités.

V. 4.

Ne l'être pas au dernier point.

Rec. de Ser.

Ne le pas être au dernier point.

P. 50; St. IV.

Elle manque dans le Rec. *de* Ser.

P. 51; St. III & IV.

Elles manquent dans le Rec. *de* Bar.

St. III. V. 1.

Vous êtes Prude, je le *voi.*

Rec. *de* Ser.

Vous êtes Prude, je le *croi.*

Je le croi, ne peut être qu'une faut d'impression. Le Sens demande *je le voi* d'autans plus qu'il y a *croïés-moi* dans le Ver suivant.

St. IV. V. 3.

Dans peu vous sérés moins *charmante.*

Rec. *de* Ser.

Dans peu vous serés moins *galante.*

Le Sens demande *charmante.* Il s'agit i des agrêmens, qui se perdent par l'âge.

P. 52; St. I. V. 3.

Devroient assés vous satisfaire,

Rec. *de* Bar.

Vous devroient assés satisfaire.

J'ai préféré la leçon du Rec. de Se comme rendant le Vers plus doux & p harmonieux.

St. III. V. 3.

Des offres de cette nature.

REC. de BAR.

Les offres de cette nature,

REC. de SER.

Des *effets* de cette nature.

Ce mot *effets* est sans doute une faute de Copiste.

ST. IV, V. 1.

Résolvés-vous sans m'amuser.

REC. de SER.

Résolvés-vous sans *murmurer*.

Faute d'impression. *Murmurer*, outre qu'il rime mal avec *refuser*, ne peut avoir aucun sens dans cet endroit.

V. 6.

Je le suis *à* ce qu'il vous faut.

REC. de SER.

Je le suis *pour* ce qu'il vous faut.

Pour satisfaire ceux qui pouront souhaiter de lire la Pièce telle qu'elle est dans le REC. *de* SER. La voici, mais purgée des fautes d'impression, que j'ai remarquées.

STANCES.

IRIS, on fait courir le bruit
Que chés vous est mon réduit,
Et que nous sommes bien ensemble.
S'il est vrai, vous le savés bien.
Chacun le croit : mais il me semble
Que tous deux nous n'en croïons rien.

CEPENDANT votre honeur est mis
A tout moment en compromis,
Pour avoir manqué de conduite.
Il ne faloit pas m'engager
A vous rendre souvent visite,
Sans le dessein de m'obliger.

POUR avoir voulu façoner,
Vous nous avés fait soupçoner
D'une secrète intelligence
Il ne pouvoit arriver pis,
Que ce qu'a fait la Médisance,
Pour complaire à nos ennemis.

VOTRE Jaloux s'en est douté;
Le Mensonge & la Vérité
Donent les mêmes défiances.
Pour agir en Femme d'esprit,
Il faut sauver les apparences;
Et se moquer de ce qu'on dit.

TOUT vous plaît indifféremment;
Et, sans faire choix d'un Amant,
Vous souffrés qu'un chacun vous voie.
Belle IRIS, vous vous méprenés.
Un Heureux done plus de joie,
Que cent Galans infortunés.

Vous êtes civile d'abord ;
Tout vous plaît, vous plaisés fort ;
Vous donés quelques espérances ;
Et de cent petits agrêmens,
Qui sont de trompeuses avances,
Vous n'êtes pas chiche aux Amans.

C'est sans raison que vous comtés
Parmi vos bones qualités,
Celle d'être fort complaisante.
Ne le pas être au dernier point,
N'est pas une chose obligeante ;
Il vaudroit mieux ne l'être point.

Cet air de vivre ne produit
Que le chagrin d'être éconduit,
Si-tôt qu'on presse d'avantage.
Les faveurs, que vous accordés,
Sont celles par où l'on s'engage ;
Des autres vous vous défendés.

Vous êtes Prude, je le voi :
Mais pour votre bien, croïés-moi,
Tout autre faites-vous connoître.
Si vous tardés, vous avés tort ;
Sans doutes vous le pourés être,
Malgré vous, jusques à la mort.

L'AGE coule insensiblement ;
Il nous dérobe l'agrément ;
Dans peu vous serés moins charmante.
Quelquefois malheureusement
On pense à devenir Amante ;
Quand on ne trouve plus d'Amans.

Je vous aime, vous le savés ;
Les preuves que vous en avés,
Devroient assés vous satisfaire.
Je crois pourtant qu'un vieux Perclus
Ne s'acquiert le bonheur de plaire,
Qu'avec quelque chose de plus.

IRIS, prenés créance en moi ;
Je ferai tout ce que je dois,
Pour mériter que je vous serve.
Si-tôt qu'on a doné le cœur,
On jète aisément sans réserve
Le reste aux pieds de son Vainqueur.

SOUVENT la honte & la fierté
Ont fait que l'on a rebuté
Des offres de cette nature.
Ne tombés pas dans cette erreur;
On est à plaindre, je vous jure,
Quand on n'est riche que d'honeur.

RÉSOLVÉS-vous, sans m'amuser ;
D'accepter ou de refuser
Le parti que je vous propose.
Il n'est point d'homme sans défaut.
Chacun est bon à quelque chose ;
Je le suis pour ce qu'il vous faut.

XXXIV. SONNET.

Que la COQUETE est préférable à l'INHUMAINE.

AMANS, qui vous plaignés sans cesse. p. 53.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692 ; T. IV, p. 397. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 346. *Ed.* Paris 1752 ; T. V, p. 171.

XXXV. SONNET.

Qu'il faut choisir entre la GALANTERIE & la DÉVOTION.

N'ÉCOUTÉS qu'une passion. p. 54.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692 ; T. IV. p. 384. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 338. *Ed.* Paris 1752 ; T. V, p. 158.

XXXVI. MADRIGAL.

Ce qu'il faut craindre de la maladie d'IRIS.

QUOIQUE la jeune IRIS, dans un lit retenue. p. 55.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692 ; T. IV, p. 415. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 356. *Ed.* Paris 1752 ; T. V, p. 187.

XXXVII. SONNET.

Il regrète une Passion éteinte.

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV, p. 394. *Ed. de Gall.* T. IV, p. 344. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 168.

XXXVIII. EPIGRAMME

Sur une Fille, qui craignoit le Mariage.

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV, p. 417. *Ed. de Gall.* T. IV, p. 357. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 189.

XXXIX. SONNET

Contre Despréaux.

Cette Pièce manque dans le Rec *de Bar. Ed.* 1692. Ce fut sans doute par considération pour Despréaux, qu'on ne l'y mit pas. Barbin étoit de ses amis. On la trouve dans l'*Ed. de Gall.* T. IV, p 346; & dans l'*Ed. Paris*, 1752; T. V, p. 172. Elle est aussi dans les *Notes* de Brossette sur Despréaux; & c'est-là que je l'ai prise. J'en ai d'ailleurs une ancième *Copie manuscrite.*

Saint-Pavin fit ce Sonnet pour se vanger d'avoir vu sa conversion mise par Despréaux au rang des impossibilités mo-

rales dans les Vers que j'ai rapportés dans l'AVERTISSEMENT. Quoique ce SONNET ſoit très bien fait & très ingénieux, on eſt fâché d'y voir un homme d'eſprit & de ſens adopter le reproche, que DESMARETS DE SAINT-SORLIN, PRADON & d'autres Cenſeurs, non moins injuſtes, font à DESPRÉAUX, de n'avoir fait que piller HORACE & les autres Poëtes Satiriques qui l'avoient précèdé. Jamais reproche n'eut ſi peu de fondement.

DESPRÉAUX *grimpé* ſur Parnaſſe.

REC. de BAR. Ed. de GALL. & *Paris* 1752.

SILVANDRE *monté* ſur Parnaſſe.

COP. MAN.

BOILEAU *monté* ſur *le* Parnaſſe.

TERSET I, V. 2.

Dans *ſes Satires* indiſcrètes.

COP. MAN.

Dans *des Satires* indiſcrètes.

** EPIGRAMME DE DESPRÉAUX.

Pour répondre au SONNET précèdent.

SAINT-PAVIN, *aſſis dans ſa chaiſe.* p. 59.

Cette EPIGRAMME a pour titre dans les Editions de DESPRÉAUX, *contre un* ATHÉE: mais le Poëte n'y mit jamais le nom de SAINT-PAVIN, au lieu duquel on voit dans toutes ces Editions celui d'ALIDOR; &

l'on n'a ſu contre qui D. SPRÉAUX l'avoit faite que quand BROSSETTE l'a dit.

XL. SONNET.

Il s'excuſe d'avoir rendu ſon amour public par les plaintes, qu'il a faites des rigueurs de ſa MAITRESSE.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 386. *Ed. de GALL.* T. IV, p. 339. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 160.

XLI. SONNET.

RUPTURE.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 373. *Ed. de GALL.* T. IV, p. 329. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 147.

ANCIENE COPIE MANUSCRITE.

TERS. I, V. 3.

L'inconſtance eſt plus *en* uſage.

COP. MAN.

La conſtance n'eſt plus *d'*uſage.

XLII. MADRIGAL.

Ce qui fait le plus parfait AMANT.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 413. *Ed. de GALL.* T. IV, p. 355. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 184.

XLIII. SONNET

Sur une PERSONE *aimable, & jamais contente d'elle-même.*

IRIS a la taille mignone. p. 63.

REC. de BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 389. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 341. *Ed.* Paris 1752; T. V, p. 163.

XLIV. SONNET

A UNE JEUNE PERSONE.

Il lui témoigne le chagrin, qu'il a de ce qu'on parle de la marier; & lui propose pour la suite une sorte d'arrangement.

IRIS, quel subit changement! p. 64.

REC. de BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 375. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 330. *Ed.* Paris 1752; T. V, p. 149.

XLV. EPIGRAMME

Contre des Billets, écrits avec trop de soin.

TES Billets me rendent confus, p. 65.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 414. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 355. *Ed.* Paris 1752; T. V, p. 185.

V. 2.

Je n'y trouve *pas* de quoi rire.

Les trois Editions ont *point*, qui sans doute est de l'Auteur, parcequ'il a plus de force

que *pas*, que j'ai laissé passer par distraction.

XLVI. SONNET

Contre une Coquete.

Rec. *de Bar. Ed.* 1692; T. IV, p. 372. *Ed. de* Gall. T. IV, p. 328. *Ed. Paris* 1752; T. V p. 146.

Quat. II. V. 3 & 4.

On le croit souvent tout à soi,
Qu'on n'en est *pas toujours* le maître,

Je panche à croire que l'Auteur avoit fait ainsi le dernier Vers.

Qu'on n'en est *déja plus* le maître.

La Pensée seroit parlà rendue avec plus de justesse.

XLVII. SONNET.

Ce qui prouve que deux Persones s'aiment.

Rec. *de Bar.* Ed. 1692; T. IV, p. 371. *Ed. de* Gall. T. IV, p. 328. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 145.

XLVIII. LETRE a Madame la Marquise de Sevigné.

Il l'invite à revenir de Bretagne *passer l'Hiver à* Paris.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692 ; T. IV, p. 366. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 325. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 151.

On voit par les *Lètres* de *Madame de* SEVIGNÉ qu'elle alloit souvent en *Bretagne* ; & l'on sait toutes les louanges, qu'elle done à Madame de GRIGNAN sa Fille. C'est ce qui m'a fait imaginer que cette LETRE s'adressoit à Madame de SEVIGNÉ. *Les trois Editions* ne donent pour tout titre à cette Pièce, que LETRE.

P. 69 ; V. 4.

Plus galant qu'il *ne* fut jamais.

Il faut *n'y*, comme il y a dans les *trois Editions*. Le *ne* est ici une faute d'impression, qui m'est échapée.

P. 71 ; V. 2.

Et donés ma Lètre à LORET.

C'est-à-dire, *donés ma Lètre pour être de* LORET. On voit par-là que SAINT-PAVIN faisoit assés peu de cas des Gazètes en Vers de ce Poète. Elles sont toutes écrites en forme de LETRES, en Vers de huit Sillabes. Leur Recueil forme trois petits *in-folio*. LORET n'étoit pas un homme sans talent, mais il rimoit avec une facilité, dont il abusoit. Parmi beaucoup de choses ennuïeuses & platement écrites, on trouve dans ses LETRES des traits ingénieux, &

par-ci par-là des morceaux bien pensés, bien écrits, & bien versifiés. En général son Stile n'est ni Marotique, ni Burlesque, & tient un peu de tous les deux.

P. 71; V, 20.

Qui, vous voïant, *croit* *ne* plus l'être.

Les *trois Edit.* portent *ne croit plus*. Par inattention j'ai déplacé ces deux mots. La faute est peu considérable, le Sens ni l'Harmonie n'y perdent rien.

XLIX. SONNET

A Madame la Marquise de ***

Il la reprend de son excès de complaisance.

Rec. de Bar. *Ed.* 1692; T. IV, p. 380. *Ed. de* Gall. T. IV, p. 334. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 154. Le Titre, A Madame la Marquise de *** manque dans cette *Edition*.

L. SONNET.

Que l'on peut, quoiqu'il soit âgé, n'être pas insensible à l'amour qu'il témoigne.

Rec. de Bar. *Ed.* 1692; T. IV, p. 374. *Ed. de* Gall. T. IV, p. 330. *Ed. de Paris* 1652; T. V, p. 148.

QUAT. I, V. 4.

D'avoir des sentimens si fous.

Ed. de GALL.

D'avoir des sentimens si *doux*.

Ce doit être une faute d'impression.

LI. EPIGRAMME

Contre un mauvais Livre.

LÉANDRE, j'ai bien acheté. p. 74.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 415; *Ed. de* GALL. T. IV, p. 355; *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 186.

LII. SONNET

A UN ABBÉ DE QUALITÉ.

ABBÉ, vous avés la naissance. p. 75.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 392. *Edit. de* GALL. T. IV, p. 343. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 165.

LIII. SONNET.

Qu'on ne doit point s'informer de l'âge d'une belle Persone.

QUAND on dispute de l'âge. p. 76.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 395. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 345; *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 169.

LIV. EPIGRAMME.

Contre une COQUETE *entêtée de sa beauté.*

TOUS les matins dans son miroir. p. 77

Deux Vers déplacés m'ont quelque tems embarassé dans cette Pièce. J'étois étoné d'y voir de suite dans un endroit quatre Vers féminins sur deux Rimes, & dans un autre quatre Vers masculins aussi sur deux Rimes; & ce n'est qu'après plusieurs lectures, que je me suis apperçu du déplacement de deux Vers féminins. La faute est dans les trois Editions.

P. 80 ; V. 17-20.

Je suis composé de matière
Fort combustible & peu grossière.
Je ne suis point homme borné.
Mon esprit n'est pas mal tourné.

Voici comme cet endroit se lit dans les *trois Editions*.

Je suis composé de matière
Fort combustible & peu grossière.
Je hais toutes sortes d'affaires.
Je ne me fais point de chimères.
Je ne suis point homme borné.
Mon esprit n'est pas mal tourné.

Le troisième & le quatrième de ces Vers sont ces deux Vers féminins, que j'ai dit que l'on avoit déplacés.

P. 81 ; V. 7.

Et je suis *cela tout* ensemble.

Je n'ai pas fait difficulté de mètre ainsi, quoiqu'on lise dans les *trois Editions*.

Et je suis *tout cela* ensemble.

P. 82 ; V. 3-8.

Le repos & la liberté
Est le seul bien que j'ai goûté.
Je hais toutes sortes d'affaires ;
Je ne me fais point de chimères,
Et n'ai l'esprit embarassé
De l'avenir ni du passé.

Ed. 1692 ; *Ed. de* GALL.

Le repos & la liberté
Eſt le ſeul bien que j'ai goûté.
Et n'ai l'eſprit embaraſſé
De l'avenir ni du paſſé.

Voilà les quatre Vers maſculins ſur deux Rimes, dont j'ai parlé. L'on voit d'abord que le ſens étant complet au ſecond de ces Vers, l'*Et* qui commence le troiſième annonce que c'eſt une fin de Phraſe, dont le commencement manque. Ce commencement n'eſt autre que ces deux Vers féminins, qu'on avoit déplacés :

Je hais toutes ſortes d'affaires ;
Je ne me fais point de chimères ,
Et n'ai l'eſprit, &c.

Tout ſe ſuit, comme l'on voit.

Dans l'*Ed. Paris* 1752, on a pris l'*Et* du troiſième des quatre Vers maſculins, rapportés cideſſus, pour une faute d'impreſſion, & l'on a mis :

Le repos & la liberté
Eſt le ſeul bien que j'ai goûté.
Je n'ai l'eſprit embaraſſé, &c.

DANS l'EDITION de GALLET, les POESIES de SAINT-PAVIN, ſont terminées par ce qui ſuit.

Mr. le Prince DE CONDÉ *aiant promis mille écus à celui qui feroit des Vers sur ses Victoires pour mètre comme une* INSCRIPTION *sur la porte du Château de* Chantilli; *un* GASCON *fit ce* QUATRAIN *sur ce sujet.*

POUR célèbrer tant de Vertus,
Tant de hauts Faits & tant de Gloire;
Mille écus! Morbiu, mille écus!
Ce n'est pas un sol par Victoire.

FIN.

POESIES
DE
CHARLEVAL.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LIX.



AVERTISSEMENT.

NEVEU, Frère, Oncle de Premiers Présidens du Parlement de *Normandie*, JEAN-LOUIS FAUCON DE RIS, Seigneur de CHARLEVAL, naquit dans cette Province, en 1612 ou 1613. Sa Famille, originaire d'*Italie*, étoit venue s'établir en *France* dès le règne de CHARLE VIII. Elle a doné quatre Premiers Présidens au Parlement de *Normandie*, & l'on en voit un aussi de ce nom au Parlement de *Bretagne*. CHARLEVAL, dont JEAN-LOUIS porta le nom, est un Village considérable, qui s'appelloit auparavant *Noïon-sur-Andelle*. En 1572, CHARLE IX y fit bâtir un Château, parceque l'endroit lui parut commode pour chasser dans la Forêt de *Lions* & dans les environs; & lui dona le nom de CHARLEVAL. Il s'en dégouta dans la suite; & Messieurs DE RIS en firent l'acquisition.

Le Poète CHARLEVAL *étoit d'une complexion si foible*, dit VIGNEUL-MARVILLE, *qu'on ne pensoit pas qu'il dût vivre. Cependant, par son bon régime, il a prolongé ses jours jusqu'à quatre-vingts ans, amusant tout doucement ses héri-*

tiers, qui regardoient, dès ſon enfance, ſa ſucceſſion comme une choſe toute prête. La nature, qui lui avoit doné un corps ſi délicat & ſi bon tout enſemble, lui avoit fait l'eſprit de même. Il aima toute ſa vie les Belles-Lètres *avec tendreſſe, & les poſſèda avec jalouſie, ne ſe communiquant pas facilement à tout le monde. Les gens de ſon tems les plus polis chériſſoient ſa perſone, & recherchoient la douceur de ſon entretien. La pluſpart lui ont doné des louanges.* M. SARASIN, *entre autres l'a immortaliſé dans le fameux* SONNET *d'*ADAM *& d'*EVE, *où il a choiſi de dire une vérité dure aux Femmes, pluſtôt que de les flater mollement. M.* SCARRON, *qui étoit ami particulier de M.* DE CHARLEVAL, *diſoit, parlant de la délicateſſe de ſon eſprit & de ſon goût, que les Muſes ne le nouriſſoient que de* Blanc-manger *& d'*Eau de Poulet. *Déſocupé de toutes choſes, excepté des ſoins d'un grand amour propre, il demeura illuſtre Pareſſeux & ſans emploi. Sur la fin de ſa vie, il ſe repentit d'une ſi grande négligence pour l'avancement de ſa fortune, qu'il auroit pu rendre meilleure, en s'évertuant d'avantage. Il écrivoit poliment & avec beaucoup de fineſſe en Vers & en Proſe. Le recueil de ſes* Lètres *& de ſes* Poëſies; *eſt tombé entre les mains de M. le Premier Préſident* DE RIS, *ſon Neveu: mais ce Magiſtrat, je ne ſais par quel tour de penſée, n'a point voulu enrichir le public de ſi beaux Ouvrages, s'imaginant que le nom d'Auteur, joint à celui de* CHAR-

LEVAL, *seroit une tache dans sa Famille.*

Ce Recueil de *Lètres* & de *Poèsies* n'existe plus, ou du moins on ignore ce qu'il est devenu. Vers la fin de la Guerre, qui précéda la paix d'Utrecht, un Officier de distinction, Parent de M[rs] DE RIS, aiant emprunté, du dernier possesseur, ce Recueil qu'il avoit peut-être intention de faire imprimer, fut obligé de partir précipitamment pour l'Armée. Il fut tué dans une bataille; & le Manuscrit, que l'on croit qu'il avoit emporté, n'a point reparu depuis.

VIGNEUL-MARVILLE vient de nous réprésenter CHARLEVAL comme un *illustre Paresseux*, qui n'étoit occupé que de lui-même. C'est à quoi la foiblesse de sa santé l'obligeoit. Elle le rendoit aussi fort réservé sur l'usage des plaisirs, qu'il aimoit; mais auxquels il craignoit de se livrer. Ce qu'on va voir de ses *Poèsies*, n'a presque que l'amour pour objet: mais on y trouvera plus de Pensées que de Sentimens. CHARLEVAL étoit galant, & n'étoit point tendre. Nous aprenons d'une *Epître* de BOISROBERT, qu'il n'avoit que des *attachemens coquets*, & qu'il aimoit un peu trop le Jeu.

BOISROBERT, SARASIN & SCARRON n'étoient pas ses seuls amis. Il comtoit dans ce rang la Femme de ce dernier, depuis *Marquise* DE MAINTENON, la célèbre NINON DE LENCLOS, la *Comtesse* DE LA SUZE, CHAPELAIN,

Thevenot, Sous-Bibliothécaire du Roi, Conrart & Maynard. Ce dernier le consultoit sur ses Vers. La douceur de son caractère, la solidité de son esprit, & la sureté de son commerce le rendoient extrêmement cher à tous ses amis.

Quoiqu'il fût peu riche, il dona plusieurs fois des marques de sa générosité. C'étoit surtout pour les Gens de Lètres qu'il s'intéressoit ; & sa bourse s'ouvroit volontiers à leurs besoins. On en a la preuve dans ce qu'il fit à l'égard de M. & de M^de^ Dacier. Peu de mois après leur mariage, ne se croïant pas en état de subsister honorablement à Paris, ils eurent dessein de se retirer à *Castres*, patrie de M. Dacier. Charleval, qui sentit vivement le motif de leur résolution, alla sur le champ leur porter dix mille livres en or, & fit toutes les instances possibles pour les forcer de les accepter.

Il n'avoit pas fait beaucoup d'étude des Anciens. Il croïoit que c'étoit les Hommes, qu'il faloit principalement étudier. On ne peut pas dire cependant que l'Antiquité lui fut inconnue. Son *Discours sur* Horace, que M. Dacier a mis à la tête de sa Traduction de ce Poète, prouve du moins qu'il faisoit ses délices d'Horace.

Exact observateur d'un régime sage, il poussa sa carrière jusqu'à quatre-vingts ans, sans avoir eu de maladies considérables. Vers la fin de sa vie, s'appercevant que son estomac s'affoibliss-

ſoit, il le voulut fortifier par un uſage fréquent de la Rhubarbe. Son eſtomac s'en trouva bien; mais au bout de quelque tems ce remède alluma ſon ſang, & lui dona la fièvre. On le ſaigna pluſieurs fois. A la dernière ſaignée, la fièvre ſe trouvant conſidérablement diminuée, les Médecins s'applaudirent de la cure, qu'ils comtoient avoir faite; & dirent en préſence de THEVENOT : *Enfin voilà la fièvre qui s'en va.* THEVENOT, leur laiſſant à peine le tems d'achever, leur répliqua bruſquement : *Et moi, je vous dis que c'eſt le Malade, qui s'en va.* CHARLEVAL mourut une heure ou deux après.

Le RECUEIL *de* BARBIN de 1692, m'a fourni cinquante Pièces de CHARLEVAL, auquel j'en ai joint quelques autres tirées du RECUEIL *de* SERCY, que j'ai fait connoître dans la TABLE des POESIES de LALANE; d'un RECUEIL d'AIRS DE COUR imprimé chés LOYSON en 1666; & d'*Anciens* RECUEILS *manuſcrits de* PIECES DIVERSES, où les Auteurs ſont quelquefois nommés. CHARLEVAL ne l'eſt nulle part dans le RECUEIL *de* SERCY: mais quelques Pièces y ſont marquées CH. J'ai cru qu'il pouvoit être Auteur de celles que je me ſuis aſſuré n'être point de CHAPELLE, de CHEVREAU, ni de CHAPELAIN. Le même RECUEIL en offre un grand nombre d'autres, ſignées ſimplement C. J'en ai pris quelques unes; & pour le choix, je n'ai fait qu'une légère attention au caractère de la Ver-

ſification & du Stile. Ils ont du néceſſairement varier ſous la plume d'un Ecrivain, de qui dans le cours d'une vie de de 80 ans, les Vers ont pu faire l'amuſement pendant plus de 60. Je ne me ſuis preſque arrêté qu'à la manière de penſer. CHARLEVAL à cet égard eſt délicat & fin : mais il tend un peu vers le rafinement ; & ſe laiſſe quelquefois aller au mauvais goût des *Pointes*, durant le règne deſquelles il avoit commencé d'écrire. En conſéquence je lui revendique, ou, ſi l'on veut, je lui prête celles d'entre ces Pièces ſignées C. où j'ai vu quelques nuances de la ſorte d'Eſprit, que je viens de craïoner. Si l'on en trouve quelques-unes de plus foibles que les autres, on doit les conſidérer comme des fruits de la jeuneſſe de leur Auteur.

Au reſte, je puis fort bien m'être fait illuſion à moi-même dans l'application de la règle, que je m'étois preſcrite ; & je ſouſcris d'avance à la cenſure, que l'on poura faire de mon manque, ou d'attention, ou de goût.

SAINT-MARC.





POESIES DE CHARLEVAL.

I.

MADRIGAL, OU STANCES,

Sur l'éloignement prochain de sa Maitresse.

CRUELLE, qui trouvés des charmes
A me faire toujours souffrir;
Ces beaux lieux, non plus que mes larmes,
Ne pouront-ils vous retenir?

✠✠

ALLÈS ſur la terre & ſur l'onde
Porter l'éclat de vos ieux ;
Vous ne trouverés pas au monde
Un autre, qui vous aime mieux.

SI, quand le Soleil ſe retire,
La Terre n'a rien que d'affreux ;
Hélas ! Quel ſera mon martire,
Lorſque j'en aurai perdu deux ?



II.

ELÉGIE

A une DAME, *qui se promenant au* COURS DE LA REINE *avec quelques autres Dames, fut attaquée par des* VOLEURS.

AU milieu de ce Cours, qu'une puissante Reine
Planta pour nos plaisirs sur le bord de la *Seine*;
Dans ce superbe Rond, où l'éclat de vos ieux
A charmé tant de fois les Hommes & les Dieux,
Et rendu, par un sort tout couroné de gloire,
Chaque arbre le témoin de plus d'une victoire;
Au point que le Soleil alloit finir son tour,
AMINTE, vous goûtiés le reste d'un beau jour:
Quand deux Hommes, armés de fer & d'insolence,
Retinrent vos chevaux avecque violence;
Et, d'un ton plein d'audace & plein d'emportement,
S'écrièrent fort haut: LA *Bourse*, *& promtement!*

Alors, les sens troublés & l'ame toute en transe,
Vous pensâtes, dit-on, à votre conscience;
Et, craignant le succès de ce rencontre-ci,
A tout hazard au Ciel vous criâtes merci;
Et vos ieux négligeant le souci de leurs charmes,
De remors ou de peur, versèrent quelques larmes.

Alors le vermillon fit place à la pâleur.
Tout ſe ſentit en vous des traits de ce malheur.
Vous changeâtes d'humeur. Jamais eſprit de Fière
Devant de jeunes gens ne parut moins ſévère ;
Et, vous voïant réduite à cette extrémité,
Il ne vous ſouvint plus d'orgueil, ni de fierté.
Tout changea dans l'inſtant, juſqu'à l'air du viſage ;
Vos attraits n'eurent plus leur glorieux uſage ;
Et vos ieux, devenus plus doux de la moitié,
Tendirent à l'amour bien moins qu'à la pitié.
Mais quoi ! Sur de tels Cœurs l'amour n'a point d'empire.
En vain, pour les gagner, tant de beauté conſpire.
Il ſemble que ces gens bravent tant de beauté,
Pour vanger vos Amans de votre cruauté ;
Et montrer, affectant ſi peu de révérence,
Qu'il eſt tel qui vous voit avec indifférence.

Enfin de ces Marauts le moins conſidérant
Sollicite & menace, il fouille, il pille, il prend ;
Et, ſaiſi d'une Bourſe & de quelque Monoie,
Ne penſe qu'à ſauver ſa perſone & ſa proie.

L'autre, mal ſatisfait de ces amuſemens,
Jure qu'il veut avoir Perles & Diamans ;
Badine quelque tems autour de votre oreille ;
Vous déchire un Mouchoir : mais, ô rare Merveille !
Au lieu de ces Bijous, qu'il cherchoit à tâtons,
Ce trop heureux Voleur rencontra vos Tetons ;
Et, ſans peur que le tems trahît ſon entrepriſe,
Il tint longtems ſes mains ſur cette belle priſe.

Si bien que, le voïant à ce point s'oublier,
On douta s'il cherchoit la Gorge ou le Collier.
Par cet attouchement son ame chatouillée
Est de son arrogance à l'instant dépouillée.
A peine il lui souvient de quel mètier il est,
Tant ce nouveau penser & le charme & lui plaît:

SAUVE, dit-il, COCHER, *mon cœur de cette Belle;*
Emmène-là bien vîte, & ma crainte avec elle.
Contre elle je défens trop mal ma liberté;
Et tout Voleur est mort, lorsqu'il est arrêté.
Songe que mon trépas est joint à cette flame;
Et, si quelque pitié reste encor dans ton ame,
Touche, & garanti-moi, dans ce funeste jour,
De ce petit Archer, que l'on appelle AMOUR.

A ces mots, le Cocher, laissant aller sa bride,
Vous traîne aveuglément où sa fraieur le guide;
Et fait si bien agir & la main & la voix,
Qu'il vous tire de mal & de crainte à la fois.

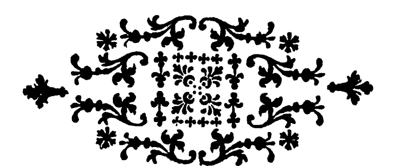
Voilà votre avanture, adorable Merveille,
Et l'effet d'une Gorge, à nulle autre pareille.
Admirés, admirés l'orgueil de ces Tetons,
Qui, parmi des Filoux armés de mousquetons,
Au plus méchant d'entre eux ont fait rendre les armes,
Et conservé par tout l'empire de vos charmes:
Mais ne les cachés plus avecque tant de soin,
Puisque les découvrir vous sert tant au besoin.

III.

MADRIGAL.

Il veut possèder seul le cœur de sa MAITRESSE.

Si vous voulés que toujours je vous aime,
Il faut vous donner tout à moi.
L'AMOUR impose cette loi ;
Car pour vous ma flâme est extrême,
Pour vous seul je fais des vœux ;
Et, quand vous m'aimerés de même,
Vous n'en pourés pas aimer deux.



I V.

STANCES.

M. DE G. se plaint de sa Mère, qui s'opposoit à son amour pour Mad^lle. DE P*.*

C'EST par trop consulter la Raison importune,
Chimériques RESPECTS, Phantômes, éloignés-vous!
SENTIMENS d'une ame commune,
Conseillers fâcheux & jaloux,
Ne vous engagés pas aux soins de ma fortune.

❧

MERE de ma douleur, toi dont l'amour me presse,
De règler aujourd'hui mon amour à ton choix;
Il faut que ton empire cesse.
La NATURE perdit ses droits,
Alors qu'elle forma les ieux de ma Maîtresse.

❧

AH! N'espère done plus d'ébranler ma constance;
N'attaque plus mon ame avecque tant d'effort,
Laisse agir ma persévérance;
Et ne me done point la mort
Par le droit, que sur moi t'a doné ma naissance.

❧

SI tu veux ajouter à l'excès de ma peine,
Viens détruire ce cœur, que j'ai reçu de toi,
A ton propre ſang inhumaine,
Fais voir aujourd'hui ſi je doi
Ma vie à ton amour, & ma mort à ta haine.

C'EST à tort que tu veux changer mon avanture.
Quels droits as-tu ſur moi, ſi tu m'ôtes le jour?
Non, non, dans le mal que j'endure,
Je ne reconnois que l'AMOUR;
Et n'ai plus de reſpect pour rendre à la NATURE.

QUI peut donc faire ombrage à ton humeur altière?
Quoi! Pour être ton Fils, ton ame ſans pitié
Peut-elle m'ôter la lumière;
Et, ſi je t'en dois la moitié,
CRUELLE, voudrois-tu me l'ôter toute entière?



V.

SONNET

Sur le danger de voir les ieux d'Iris.

ALORS que le Soleil commence sa carrière,
Et que de ses clartés on voit rougir les cieux,
On le peut regarder ; & sa foible lumière
De raïons éclatans n'offense point les ieux.

AINSI, divine IRIS, en leur clarté première
Vos regards toutpuissans étoient moins radieux ;
Vos beaux ieux réluisoient d'un éclat glorieux :
Mais l'on souffroit leur feu, sans baisser la paupière.

IMPRUDENT que je suis ! J'ai cru que leur splendeur
N'exciteroit jamais une cruelle ardeur,
Et qu'il ne brûleroient que d'une douce flame.

MAIS leurs traits aujourd'hui ne sont plus innocens.
Leurs raïons lumineux pénètrent jusqu'à l'ame ;
Et troublent plus l'Esprit, qu'ils ne troublent les Sens.



VI.

STANCES

Préſentées par un PHANTHÔME *vêtu en* EGIPTIENE, *à un* CAVALIER *Priſonier à la* BASTILE, *lequel penſoit voir une belle* DAME *à travers une grille.*

CAVALIER, que la *Parque* joue ;
A qui les *Deſtins* font la moue,
N'es-tu pas berné par tes ieux ;
Et ta vaine attente dupée,
Ne rend-elle pas en ces lieux
Ton nés plus long que ton Epée.



Tu penſois que ton ame ardente
Verroit la flame étincellante ;
Dont luit un Aſtre ſans pareil ;
Et, voïant ma face ſi ſombre,
Au lieu de trouver ton Soleil,
Tu n'as rencontré que ſon ombre.

Ne ris pas pourtant de ma mine.
Je suis la fameuse Devine,
A qui PHÉBUS son art apprit.
Je suis laide : mais je suis sage ;
Et le jour est dans mon esprit,
Si la nuit est sur mon visage.

❧

Je sais la Science magique
Bien mieux que cette URGANDE antique ;
Je lis ce qui n'est que pensé.
Les choses, faisables, ou faites
Du présent, futur ou passé,
Sont écrites dans mes tablètes.

❧

Je sais quel Astre en ta naissance
A répandu son influence ;
Je sais quels furent tes destins ;
Je sais que tu viens d'un bon Père,
Et que tu n'as pas tant de mains
Qu'en avoit autrefois ta Mère.

❧

La *Hollande* a vu ton courage,
Croissant à l'égal de ton âge,
Faire nargue à tous les hazards ;
Et ta valeur victorieuse
Te marquer dans le champ de MARS
D'une balafre glorieuse.

❧

L'ESTIME de tes faits de guerre;
Galopoit par toute la terre;
Quand la *France*, à ce bruit nouveau;
Te voïant si brave & fidèle,
Pour bien défendre ce Château
T'y voulut mètre en sentinelle.

DEPUIS j'ai vu ta vigilance
Faire bon guet pour sa défense;
Rien n'a diverti tes travaux;
Mais je vois dans mes Prophéties
Que, n'y soûtenant point d'assauts;
Tu voudrois faire des sorties.

JE sais que ton humeur guerrière
Dans une plus grande carrière
Veut tes prouesses étaler ;
Et que, pour courir aux batailles,
Tu voudrois pouvoir avaler
Les obstacles de ces murailles.

MAIS console tes destinées;
La girouète des années
S'en va tourner à d'autres vents;
Et l'Almanach de ta fortune
Te promet changement de tems;
Au premier quartier de la Lune.

LE Dieu, qui régit cet Empire,
Trouvant ta valeur à redire,
Voit bien qu'il lui reste ce point;
Et qu'un Cavalier d'importance,
Que tu caches sous ton pourpoint,
Manque à la gloire de la *France*.

BIENTÔT te mètant en campagne,
Il fera trembler l'*Allemagne*;
Et, s'il te renferme aujourd'hui,
C'est une marque avantageuse,
Puisqu'il te garde en cet étui,
Comme une Pierre précieuse.

ATTENDANT ta grandeur future,
Jouis de ta bone avanture;
La Cour a rendu ses Arrêts;
Et je jure ma tête noire
Que, si mes discours ne sont vrais,
Je serai plus blanche qu'ivoire.

CEPENDANT, morgue ta tristesse,
Fais voir qu'elle a trop de foiblesse
Pour ton esprit chevaleureux.
Songe à bien chanter ton ramage;
Et tu verras le jour heureux,
Que tu sortiras de ta cage?

VII.

SONNET.

L'Image qu'il ſe forme de la beauté de ſa MAITRESSE, *étant dans l'impoſſibilité de la voir, ne ſert qu'à redoubler ſon tourment.*

GÉMISSANT ſous le faix d'une triſte avanture,
Déſeſpérant de voir celle pour qui je meurs;
Je m'en fais un tableau, pour tromper mes douleurs;
Des plus rares objets que produit la Nature.

JE vois dans le Soleil ſes regards en peinture,
L'éclat de ſon beau teint dedans l'émail des Fleurs.
Sa jeuneſſe paroît dans la belle verdure,
Que produit le Printems par ſes douces chaleurs.

MAIS ce tableau, bien loin d'adoucir mes ennuis,
Ne fait rien qu'augmenter la douleur où je ſuis,
En donant plus d'ardeur au deſir qui me preſſe.

VOUS, qui la faites voir avecque tant d'appas,
FLEURS, PRINTEMS, beau SOLEIL, rendés-moi ma Maitr
Ou, ſi vous ne pouvés, ne me la montrés pas.

VIII.

STANCES.

Il presse sa MAITRESSE de chercher, pour le satisfaire, à tromper la vigilance d'un Mari jaloux.

JE ne mentirai point ; & ma tristesse extrême
Qui croît de jour en jour,
Et mes secrets soûpirs, & cette couleur blême,
Sont des effets d'amour.

Dès que je vis l'objet que ma constance fâche,
Je me vis enflamé.
Depuis ma passion n'a point eu de relâche,
Et j'ai toujours aimé.

On dit qu'AMOUR est doux, & que dans son Empire
Règne la VOLUPTÉ :
Mais, si quelque douceur tempère son martire,
Je n'en ai rien goûté.

On a vu dans les fers ma pauvre Ame asservie,
Sans m'avoir consolé ;
Et je n'ai jamais eu qu'un baiser en ma vie,
Encor l'ai-je volé.

IL eſt vrai que je pris ſur deux vermeilles roſes
Des biens ſi précieux,
Qu'on ne pouroit prétendre à de plus belles choſes;
Si l'on pilloit les Cieux.

MAIS cette volupté, qui ne faiſoit que naître
Incontinent mourut,
Ne donant pas loiſir de ſe faire connoître
Quand elle diſparut.

EH! C'eſt bien aiſément que ces courtes délices
Sont miſes en oubli.
Un moment de plaiſir dans un an de ſupplices
Peut être enſeveli.

A QUOI me ſert le jour que je reſpire encore?
Ne dois-je pas mourir,
Puiſque, malgré ſes vœux, la Beauté, que j'adore,
Ne me peut ſecourir?

QU'EN ſaurois-je eſpérer, penſât-elle ſans ceſſe
A guérir mon ennui?
Elle peut tout ſur ſoi; mais eſt-elle maîtreſſe
Des paſſions d'autrui?

UN

Un Mari défiant veille toujours sur elle,
Il éclaire ses pas;
Et, quelques lieux secrets qu'éclaire cette Belle,
Il ne la quite pas.

ESPOIR faux & trompeur, sors de ma fantaisie;
En vain j'ai combatu,
Puisqu'elle est si peu libre, & que la JALOUSIE
A l'œil sur sa vertu.

PAR les subtilités, dont une Femme abonde,
Les Jaloux sont vaincus;
Et l'on peut bien trouver des pavots dans le monde
Pour les cent ieux d'ARGUS.

HEUREUX est le projet, qui sur l'AMOUR s'appuie!
Son pouvoir souverain
Trouve bien le secret de faire entrer la pluie
Dans une Tour d'airain.

VOUS pouriés plus, INGRATE; & vous auriés la force
De plaire à mon ardeur,
Sans courir aucun blâme, & sans faire divorce
Avec votre pudeur.

C

VOTRE ame hait l'amour, elle se le propose
Comme un sale péché.
Eh! Ne savés-vous pas que c'est si peu de chose,
Quand il est bien caché?

JE sais que, sans rougir, vous ne sauriés comprendre
Le bien que je voudrois:
Mais, plustôt que de voir ma misérable cendre,
Rougissés une fois.

A vos rares beautés mon ame est asservie:
Mais que servent ces fleurs,
Si vous n'en jouissés; & que me sert la vie,
Si je la passe en pleurs?

CROÏÉS-moi, faisons mieux; les soûpirs & les larmes
Sont pour un autre tems.
Nous vieillirons tous deux. Vous aurés moins de charmes,
Et moi, plus de vingt ans.

LORS je sentirai moins la sévère puissance
De ce Dieu mon vainqueur;
Et lors, si mon amour n'a plus de patience,
Aïés plus de rigueur.



I X.

IMITATION

Non achevée de ces Vers de CATULLE:

Soles occidere & redire possunt :
Nobis cum semel occidit brevis lux,
Nox est perpetua una dormienda.

BIENTÔT ma vie achevera son cours;
Le tems pour moi va finir toutes choses.
Le Soleil tombe & remonte toujours;
L'on voit mourir & renaître les roses.
Il n'en est pas ainsi de nos beaux jours.

X.

CHANSON.

LE JALOUX.

JE suis l'exemple des Jaloux,
S'il faut que ce malheur m'aviène,
Lorsque je m'entretiens de vous,
Qu'un autre Amant vous entretiène.



X I.

STANCES

A des Religieuses réfugiées à PARIS.

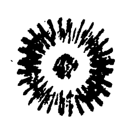
O TRES charmantes Prisonières,
Que vos regards ont de lumières!
Que vos ieux sont pleins de clarté!
Mais quelle entreprise est la vôtre?
Dès qu'on vous rend la liberté,
Vous nous venés ôter la nôtre.

TRIOMPHÉS, divine CLIMENE,
Je ne saurois garder la miène;
Je vous la rens sans disputer.
Vos liens me plaisent plus qu'elle;
Et je ne veux jamais quiter
Une captivité si belle.

J'ABHORRE les Afféteries;
Je dédaigne les Pierreries,
Les Velours & les Passemens.
Tout cela n'a rien que je prise;
Et je hais tous les ornemens,
Auprès de votre Robe grise.

Avec cette ſimple nature,
Qui n'a ni pompe ni dorure;
Il ne vous faut qu'un ſeul regard,
Pour faire avouer aux Coquètes
Qu'elles ſont, avec tout leur fard,
Beaucoup moins belles que vous n'êtes.

Laissés donc vos priſons ouvertes;
Laiſſés-là vos grilles déſertes,
Ne vous cachés plus des Mortels;
Et, ſi votre bel œil s'afflige
De perdre un Temple & des Autels,
Souffrés que je vous en érige.



XII.

SONNET EN BOUTS-RIMÉS

Sur la mort du PERROQUET *de Madame* DU PLESSIS-BELLIERE.

CI gît qui n'eut jamais un esprit de . . *chicane*;
Qui ne dona jamais, ni nê reçut . . . . *capot*;
Qui jamais ne porta salade, casque, . . *pot*;
Et ne vêtit jamais ni robe, ni . . . . *soutane*;

DE qui l'habillement fut d'un verd . . . *diafane*,
Et la langue pourtant noire comme un . . *tripot*;
Qui n'étoit pas muet, ainsi qu'est un . . . *Chabot*;
Dont le discours n'étoit ni sacré, ni . . . *profane*.

IL se tenoit debout, ainsi qu'un. . . . *Coquemard*;
Et, bien plus enjoué que n'est un . . . *Jaquemard*,
Il appelloit, Colin, Nicole, Jeanne . . *Barbe*.

C'ETOIT un PERROQUET, dont le fatal . . *débris*
Fait que de désespoir je m'arrache la . . . *barbe*,
Et tapisse de deuil jusques à mes . . . . *lambris*.



XIII.

EPIGRAMME

*A M.***, qui demandoit une Jupe.*

CLORIS, cherchés ailleurs vos dupes.
Me prenés-vous pour un Lourdaut des champs?
J'aime bien à lever des jupes :
Mais ce ne fut jamais chés les Marchands.

XIV.

MADRIGAL.

Sur une belle GUEUSE.

AMARANTE, riche en beautés,
Mais pauvre des biens de fortune
Demande ses nécessités
D'une grace si peu commune,
Qu'il faut à ses attraits, qui charmeroient les Dieux,
Ou qu'on ouvre la bourse, ou qu'on ferme les ieux.



XV.

CHANSON

A une DAME, *soupçonée d'avoir un engagement.*

IRIS, montrés-moi, de grace,
Le chemin de votre cœur.
Pour y trouver une place,
Aurois-je assés de bonheur?
Non; je sais tout ce qui s'y passe.
Un autre en est le vainqueur.

⁂

CET Amant, que j'appréhende,
Seroit-il si fortuné?
Ah! Que sa victoire est grande,
Si vos mains l'ont couroné!
Ah! Ce Cœur, que je vous demande,
Ne l'avés-vous point doné?



XVI.

CHANSON.

Nécessité d'aimer.

Que fais-tu dans ce beau séjour ?
Tu pers ton tems, SILVIE.
Sans goûter les plaisirs d'AMOUR,
Veux-tu passer ta vie ?
Ne veux-tu pas songer
A choisir un Berger ?

❧

On vivroit toujours en langueur,
Si l'on étoit si sage ;
Et la Beauté sur la Laideur
N'auroit point d'avantage.
Ne veux-tu pas songer
A choisir un Berger.



XVII.

CHANSON.

Que l'amour ne s'entretient que par l'usage, que l'on fait des sentimens, qu'il inspire.

SOUS vos loix l'AMOUR me range ;
Je vous ai doné ma foi :
Mais c'est une chose étrange
Qu'un pauvre Amant sans emploi.
Il faut enfin que je vous change,
Si vous ne changés pour moi.

XVIII.

EPIGRAMME

A un RIVAL, très bon Ecrivain.

ECLAIRÉS - moi d'une seule étincelle
De ce beau feu, qui brille en votre esprit.
Si, comme vous, je couchois par écrit ;
Je coucherois, comme vous, avec elle.



XIX.

VAUDEVILLE

Sur l'Air des Je le crois bien, *&c.*

QUE CÉSAR autrefois ait subjugué la France
Par sa sage conduite & sa rare prudence ;
Je le crois bien :
Mais qu'il eût entrepris d'en faire la conquête,
S'il eût en son chemin trouvé LOUIS en tête ;
Je n'en crois rien.

QUE des plus grands Héros & des plus grands Monarques
On voie en MONSEIGNEUR briller toutes les marques ;
Je le crois bien :
Mais que, quel qu'il puisse être, il n'ait pas fort à faire,
A marcher dignement sur les pas de son Père ;
Je n'en crois rien.



X X.

SONNET

Sur la maladie & la guérison de de M. L. M.

AMANS, qui dans les maux, dont MANON est atteinte,
Perdés le souvenir de ceux que vous sentés ;
Ce n'est plus à présent contre ses cruautés,
Mais c'est contre le Ciel, que se fait votre plainte.

DANS les rigoureux froids, d'où sa chaleur éteinte
Se rallume aux ardeurs de ses sens agités,
Vous souffrés beaucoup plus, qu'alors que ses beautés
Vous brûloient d'espérance & vous geloient de crainte.

JE vous annonce, AMANS, de finir vos douleurs,
De banir vos soûpirs, & de sècher vos pleurs.
Mon charme est enfermé dans trois mots de nouvelle.

EN vos plus grands malheurs ne vous plaignés de rien.
Ne vous écriés plus: *Que* MANON *est cruelle* !
Vous êtes trop heureux ; MANON se porte bien.

XXI.

SONNET

Sur le même sujet.

MANON se porte mieux. Ah ! Quel sujet de joie !
Ainsi qu'avant son mal, son visage est charmant ;
Je vous l'annonce, AMANS. Ah ! Quel étonement,
Qui, sans la foi des ieux, ne permet pas qu'on croie !

SI la Fièvre en son corps toute sa rage emploie,
Les roses & les lis dans tout ce changement
N'ont séché ni flétri, non pas même un moment,
Dans les feux & glaçons dont elle étoit la proie.

LES beautés de MANON ont le destin des Cieux.
Les Vapeurs quelquefois les dérobent aux ieux :
Mais ne touchent jamais à leur grace immortelle.

APRES que le Soleil s'est quelque tems caché
Dans l'horreur d'une nuit qui nous semble éternelle ;
Il se lève aussi beau, comme il s'étoit couché.



XXII.

SONNET IRRÉGULIER

Sur une BELLE PERSONE *affligée de la mort de ſon Frère.*

CALISTE, aimable en toutes choſes,
Embellit même les douleurs.
La triſteſſe éclate en ſes roſes,
Et ſes ieux font rire les pleurs.

IL ſemble à voir ſes nouveaux charmes,
D'un beau jour voiſin de la nuit;
Que l'Aurore verſe des larmes;
Ou qu'il pleut, quand le Soleil luì

CETTE belle Mélancolique
Plaint la perte d'un Frère unique,
Qui n'eut point de comparaiſon:

MAIS, à voir ſa grace adorable,
On peut dire avecque raiſon
Qu'elle porte un deuil agréable.



XXIII.

CHANSON.

Il se plaint de n'obtenir aucune faveur de sa MAITRESSE.

INGRATE rien ne vous touche,
Ni m s pleurs, ni mes soûpirs.
Vous défendés à ma bouche
D'aller où vont mes desirs.
Quités cette humeur farouche,
Qui s'oppose à mes plaisirs.

XXIV.

MADRIGAL.

Il demande qu'aucun autre AMANT de sa MAITRESSE ne soit mieux traité que lui.

C'EN est fait ; il me faut mourir,
Et le seul désespoir s'offre à me secourir :
Mais, puisqu'à vos faveurs je ne dois plus prétendre ;
Accordés du moins à ma foi
Le souhait du Grand ALEXANDRE.
Que jamais Conquérant n'aille plus loin que moi !

XXV.

SONNET

Sur une belle QUETEUSE.

DE quel charme nouveau, mon AME, es-tu bleſſée!
Quelle Divinité, paroiſſant en ces lieux,
T'arrache des regards que tu ne dois qu'aux Dieux,
Et dérobe aux Autels ta vue & ta penſée?

A QUELLE extrémité te vas-tu voir forcée?
PHILIS nous tend les mains: mais ſes ſuperbes ieux
Captivent les Eſprits les plus ambitieux.
Evite, évite-là, ſi tu n'es inſenſée.

CIEL! Qui peut éviter des attraits ſi puiſſans!
Ils ont frapé mon cœur auſſi-tôt que mes ſens.
Je croiois ma franchiſe à l'abri dans un Temple,
Fondé ſur les reſpects, qu'on doit aux Immortels:
Mais cet Ange mortel, qui n'eut jamais d'exemple,
M'en a ravi l'uſage aux pieds de leurs Autels.



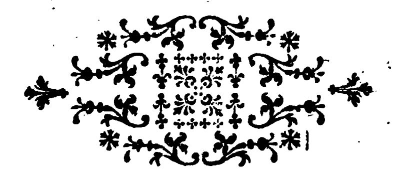
XXVI.

CHANSON.

Qu'il est dangereux de voir une Belle, *& que c'est un danger agréable.*

Je ſens naître en mon cœur
Une douce langueur.
Ah, belle Inhumaine!
Tu me veux enflamer.
Détourne tes ïeux, Climene;
Ils forcent d'aimer.

Pour détourner tes ieux,
Mon cœur n'en eſt pas mieux.
Que c'eſt une peine
Bien douce à ſouffrir!
Encore un regard, Climene,
Duſſai-je en mourir!



XXVII.

ODE

Imitée de celle d'HORACE :

ULLA ſi juris tibi pejerati
Pœna, BARINE, nocuiſſet unquam, &c.

J'AI reconnu, PHILIS, ton humeur infidèle
Et tes déguiſemens.
Si, pour fauſſer ta foi, tu paroiſſois moins belle;
Je croirois tes ſermens.

❧

POUR toi le nom d'Ingrate eſt une foible injure;
Et, pour ne point mentir,
C'eſt dans la trahiſon, que ton ame parjure
Cherche à ſe divertir.

❧

MAIS ton crime te plaît; &, quoi que je te die
De ta légèreté,
Tu crois qu'elle te pare, & que ta perfidie
Relève ta beauté.

❧

La foule des Amans, pour être si changeante,
Ne te presse pas moins.
En secret, en public, la Jeunesse galante
Te done tous ses soins.

Mille Cœurs de vingt ans te rendent leurs hommages;
Et soûpirent pour toi;
Quand les premiers Amans, qui sont entre deux âges,
Te conservent leur foi.

Les Pères ont souvent tes amours décriées;
Ils tremblent pour leur Fils.
Tu tiens en crainte aussi les jeunes Mariées
Pour leurs jeunes Maris



XXVIII.

ODE EN DIALOGUE,

Imitée de celle d'HORACE :

DONEC gratus eram tibi, &c.

TIRCIS.

QUAND tes beaux ieux me trouverent aimable ;
Quand tes faveurs étoient toutes pour moi ;
A mon bonheur rien n'étoit comparable.
J'étois, IRIS, plus heureux que le Roi.

IRIS.

LÉGER TIRCIS, que ta plainte est cruelle !
Ne me dis point que j'ai manqué de foi.
Quand je croïois ta passion fidèle,
J'étois encor plus heureuse que toi.

TIRCIS.

LE luth, la voix, la beauté de SILVIE
Font aujourd'hui ma joie & mes amours ;
Et je voudrois, pour allonger sa vie,
Finir la miène au plus beau de mes jours.

IRIS.

Le beau DAPHNIS m'aime avecque tendresse;
Et pour DAPHNIS mon cœur n'est pas cruel.
Mon cher Amant sait bien que sa Maîtresse
Mourroit cent fois pour le rendre immortel.

TIRCIS.

TREVE d'aigreur! Moi-même, je me blâme
De perdre un tems propre à faire la paix.
Si je pouvois règner seul en ton ame,
Tu me serois plus chere que jamais.

IRIS.

BIEN que tu sois inconstant & colère,
Et que DAPHNIS ait de quoi me charmer;
Ingrat AMANT, prens le soin de me plaire;
Je suis encore toute prête à t'aimer.



XXIX.

CHANSON

A Mademoiselle Daumale.

Vous prêchés dans la Cabale
Contre le Dieu des Amours:
Mais sa bonté sans égale
Vous le pardone toujours;
Car vos attraits, très divine Daumale,
Détruisent tous vos discours.

XXX.

CHANSON

Sur le retour du Printems.

Les fleurs & la verdure
Sont déja de retour;
Et toute la Nature
Se pare pour l'Amour.



XXXI.

STANCES

Pour M. L. C. D. P.

A une DAME ANGLOISE *réfugiée en* FRANCE, *pendant les troubles de son païs.*

SI je vis sous les dures loix
De vos ieux, ces beaux ieux Anglois,
Dont la rigueur me désespère;
Mes sens n'en sont point ébahis.
IRIS, vous êtes étrangère;
Mais l'amour est de tout païs.

LE souvenir est effacé
De tout le désordre passé,
Et de nos batailles sanglantes.
Je ne connois pour mon repos
Que deux Nations différentes,
Les Honnêtes-Gens & les Sots.

Mais, BEAUX IEUX, qui causés ma mort,
Usés de votre passeport
Avec un peu moins de licence;
Et gardés que votre beauté
Ne viole dans notre *France*
Le droit de l'Hospitalité.

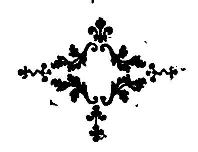
SANS exposer tant de François
A la cruauté de vos loix,
Retournés dans votre Province;
Et faites sentir mon tourment
Aux Ennemis de votre Prince,
Aux Rebelles du Parlement.

XXXII.

EPIGRAMME

Contre un MÉDISANT.

BIEN que PAUL soit dans l'indigence;
Son envie & sa médisance
M'empêchent de le soulager.
Sa fortune est en grand désordre.
Il ne trouve plus à manger:
Mais il trouve toujours à mordre.



XXXIII.

EPIGRAMME.

LA CONQUETE AISÉE.

J'AI trouvé dans mon voisinage
Des ieux doux, un teint délicat,
Une Inhumaine de Village,
Qui, pour un panier de Muscat,
Adoucit son humeur sauvage,
Quand elle est loin d'un Avocat
Qui la recherche en mariage.

* *

EPIGRAMME,

En réponse à la précédente.

DIEUX! *Que je plains cet Avocat,*
Qui veut avoir en mariage
Votre Inhumaine de Village;
Car celle qui, pour du Muscat,
Adoucit son humeur sauvage,
Peut, pour un mets plus délicat;
En accorder bien d'avantage.

XXXIV.

SONNET.

Moïen d'accorder la VERTU & le VICE.

A LA fin votre indifférence
Ne s'oppofe plus à mes vœux ;
Et j'obtiendrai la récompenfe,
Que prétend mon cœur amoureux.

MAIS certain point de confcience
Rend encor mon bonheur douteux.
Hélas! Qu'un peu de violence
Nous feroit grand bien à tous deux!

QUAND l'amour fougueux me tranfporte,
Si je vous prenois à main forte ;
Après avoir bien combattu,
Vous auriés, aimable CLARICE,
Le mérite de la Vertu,
Et le plus doux plaifir du Vice.

XXXV.

SONNET.

Que sa bone santé sera la cause de sa mort.

PHILIS, d'un petit mal voulant borner le cours,
S'en va prendre des Eaux pour devenir plus saine ;
Et moi, dont la douleur est toujours inhumaine,
Je demeure en ces lieux dépourvu de secours.

CE triste éloignement abregera mes jours ;
En se voulant guérir, elle augmente ma peine.
Je n'ai guère à souffrir ; & ma mort est certaine,
Puisque je vois partir l'objet de mes amours.

QUE n'ai-je quelque mal, pour faire ce voïage !
Mes ieux verroient toujours la Beauté, qui m'engage ;
Ce seroit un sujet d'accompagner ses pas.

POUR me porter trop bien, ma douleur est mortelle ;
Et dans ma passion mon avanture est telle,
Qu'à la fin ma santé causera mon trépas.



XXXVI.

EPIGRAMME

Contre une COQUETE.

BIEN qu'IRIS m'ait promis une amitié parfaite ;
A mille autres Amans elle fait les doux ieux.
Ah ! C'est être haï des Dieux,
Que d'être aimé d'une Coquète!

XXXVII.

EPIGRAMME

A la même.

La Promenade à contretems.

JE ne saurois vous pardoner
Le régal, qu'à Saint-Cloud PAUL vient de vous doner ;
C'est le plus dégoutant de tous les Esprits fades.
Vous aimés trop les promenades,
IRIS ; allés vous promener.



XXXVIII.

EPITRE EN STANCES A MONSIEUR SARAZIN,

Pour l'inviter à dîner.

AMI, je te demande au vrai
Si tu ne vis plus en *Europe*.
Pour savoir quand je te verrai,
J'ai fait tirer ton horoscope.

SARAZIN, quand je t'appeçoi,
Mon cœur ressent mille allegresses;
Et, si tu viens manger chez moi,
Je te mangerai de caresses.

NOUS n'aurons ni poisson ni ris:
Mais nous aurons de bone viande;
Et tu repaîtras nos esprits
De nouriture plus friande.

NOUS ne sommes pas de ces Sots,
Que les Jeûnes rendent éthiques.
Nos Estomacs sont Huguenots:
Mais nos Cœurs sont bons Catholiques.

Entre les Vins & les Jambons,
Disputons peu de la colère
Des Autriches & des Bourbons,
Des Barberins & du Saint Père.

❧

Les Sages, qui suivent les loix
Du grand & divin Epicure,
Cherchent moins les secrets des Rois,
Que les secrets de la Nature.

❧

Mon plaisir, le verre à la main
Et la serviète sur la tête,
Te fera connoître soudain
Quel est le Dieu de notre fête.

❧

De moi, je chanterai des mieux,
Bien que ma voix soit pitoïable,
Que l'Amour est entre les Dieux,
Un Dieu qui ne vaut pas le Diable.

❧

Puisqu'on ne voit plus à Paris
Que des Maîtresses infidèles;
Il faut décoiffer ses Cloris,
Et ne se coiffer jamais d'elles.

❧

Apres que nous aurons chanté,
Nous dirons Sonnets & Ballades;
Et boirons tant à ta santé,
Que nous en serons tous malades.

XXXIX.

SONNET,

Que sa MAITRESSE *est pour lui toute chose.*

JE possède, il est vrai, des Maisons à la Ville,
Des Jardins aux Faubourgs, & des Terres aux Champs;
J'ai l'estime du Peuple & la faveur des Grands;
Et, à comtant mes Aïeux, j'en comte plus de mille.

Il est vrai, j'ai l'esprit agréable & fertile;
Oui, ma Prose & mes Vers doivent forcer les ans,
Et des siècles futurs faire mes partisans:
Mais ce comble de biens m'est un faix inutile.

Ces trésors éclatans de la Terre & des Cieux
Ne valent pas, SOPHIE, un regard des beaux ieux,
Dont je sens les effets & respecte les causes.

Vous êtes toute seule, & ma gloire, & mon bien;
Et, comme vous avoir, c'est avoir toutes choses,
Posséder tout, sans vous, c'est ne posséder rien.



XL.

CHANSON A BOIRE.

Qu'on trouve dans l'Amour & dans le Vin le remède à toutes ses peines.

Nous blâmons les Ambitieux,
Contens de l'état où nous sommes.
La Gloire est faite pour les Dieux;
Les Plaisirs sont faits pour les Hommes.
Le moïen de passer un jour,
Sans boire & sans faire l'amour!

Du bon tems prenons notre part;
Chaque Saison nous y convie.
L'on ne peut trop tôt ni trop tard
Goûter les douceurs de la vie.
L'on ne sauroit vivre content
Qu'en buvant, mangeant & chantant.

Déités, de qui les Mortels
Reçoivent des faveurs si grandes,
Si vous voulés que vos Autels
Soient parfumés de nos offrandes;
Donés-nous toujours la Santé,
Chère entière & la Liberté.

TACHONS d'échaper aux malheurs,
Dont notre vie est traversée.
Changeons les épines en fleurs;
Et mètons-nous dans la pensée,
Que le Jeu, l'Amour & le Vin
sont les ennemis du Chagrin.

CHERS AMIS, buvons à longs traits.
Enivrons nos corps & nos ames,
Afin d'oublier nos procès
Et les méchans tours de nos Femmes.
Pour se consoler, il est bon
D'étourdir par fois la Raison.

QUAND on peut règler ses desirs,
Le Bon-Sens fait voir, ce me semble,
Que la Sagesse & les Plaisirs
Ne s'accordent pas mal ensemble;
Et que l'Amour & le bon Vin
Sont les ennemis du Chagrin.



XLI.

CHANSON.

Simptômes d'amour.

Vous n'êtes pas heureuse
Dans ce charmant séjour !
Etes-vous amoureuse ?
Vous rêvés tout le jour !
Ah ! L'on n'est pas si rêveuse,
Quand on n'a point d'amour.

XLII.

EPIGRAMME

A une Dame en réputation de piété, en lui envoïant les Œuvres de Clement Marot, qu'elle lui demandoit.

Les Œuvres de Maître Clément
Ne sont pas gibier à Dévote.
Je vous les prête seulement,
Gardés bien qu'on ne vous les ôte.
Si quelqu'un vous les escamote,
Je le done au Diable Astarot.
D'autres sont fous de leur Marote;
Moi, je le suis de mon Marot.

XLIII.

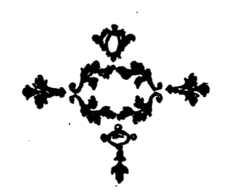
MADRIGAL,

OU

CHANSON.

Danger de voir & d'entendre une BELLE PERSONE, *qui chantoit bien.*

Mes Ieux, vous regardés Cloris !
Mon Cœur, vous songés à ses charmes ;
Vous l'entendés chanter ; hélas ! vous êtes pris.
Rendés, rendés les armes.
Ah, mon Cœur ! Ah, mes Ieux ! c'étoit trop hazarder,
Que de l'entendre & de la regarder,



* *

SONNET

D'UN AUTEUR INCONNU.

Raison de craindre également d'apprendre si l'on est aimé, ou si l'on ne l'est pas.

Il faut donc vous aimer, adorable INHUMAINE,
Et soumettre à vos loix mon esprit & mes sens;
Et, sans rien espérer que mépris & que haine,
Adorer pour jamais vos charmes tout-puissans.

BEAUX IEUX, *doux Enchanteurs, Assassins innocens*
Interprètes divins des pensers de ma Reine,
Doux & cruels Auteurs des tourmens que je sens,
Dites-moi quel sera le succès de ma peine.

M'AIMERA-*t-elle, ou non? Ah! Ne le dites pas;*
Si vous vous déclarés, je trouve le trépas.
BEAUX IEUX, *ne parlés point, encor que je vous presse.*

NE *contentés jamais mon funeste desir;*
Car si vous dites, Non, *je mourrai de tristesse;*
Et si vous dites, Oui, *je mourrai de plaisir.*

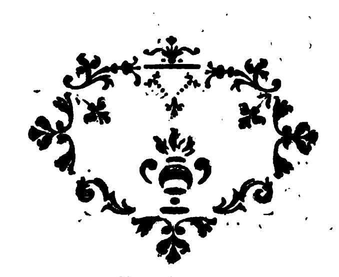


XLIV.

MADRIGAL

Sur le même fond de PENSÉE, *que le* SONNET *précédent.*

JE mourrai de trop de desirs,
Si je la trouve inexorable.
Je mourrai de trop de plaisirs,
Si je la trouve favorable.
Ainsi rien ne me peut guérir
De la douleur qui me possède.
Je suis assuré de périr
Par le mal, ou par le remède.



XLV.

CHANSON.

Que l'Amour lui fait oublier sa mauvaise santé.

AIMÉS, charmante BLONDE
Goûtés le doux plaisir.
De tous les Cœurs du monde,
Vous avés à choisir.



CELUI, je m'imagine,
Qui vivroit sous vos loix,
Cueilleroit plus d'épine,
Qu'il n'en croît dans nos bois.

TOUT le monde est malade,
En voïant vos beaux ieux.
Moi, je me persuade
Que je m'en porte mieux.



XLVI.

MADRIGAL

A une DAME*, en lui renvoïant des Vers de* SARAZIN.

APRES les Vers, que j'ai lus
IRIS, je n'en ferai plus!
Qui méritent votre estime;
Ma MINERVE est en prison.
SARAZIN m'ôte la Rime,
Et vous m'ôtés la Raison.



XLVII.

CHANSON.

Jalousie causée par l'absence.

Olimpe, je n'ai point de paix,
Absent de vos beautés parfaites;
Et je ne sais ce que je fais,
Quand je ne sais ce que vous faites.

XLVIII.

EPIGRAMME

Contre une Dame, qui l'avoit offensé.

Lise a beau faire la mignarde;
Chaque jour elle s'enlaidit.
Ce n'est pas que je la regarde:
Mais tout le monde me le dit.



XLIX.

CHANSON.

Inquiétude d'une AMANTE, *ſujet de* JALOUSIE.

TIRCIS voïoit un jour ſa Bergère inquiète ;
Et lui diſoit ; « Ingrate ANNETE,
» C'eſt un autre Berger qui cauſe votre ennui.
» Vous n'aimés plus que ſa Muſète.
» Si vous portés cette Houlête,
» Peut-être qu'elle vient de lui.
» Quand vous allés dans cette plaine,
» Quand vous cherchés ces troupeaux avec ſoin ;
» Ah ! vous n'êtes que trop certaine,
» Que le Berger n'en eſt plus loin ».

L.

EPIGRAMME

Contre un AMI IMPRUDENT.

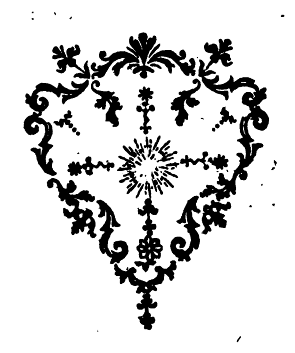
J'AI de ton amitié des preuves malheureuſes.
Ton zèle, cher AMI, me perd abſolument.
Que les Vertus ſont dangereuſes,
Dans un Homme ſans jugement !

L I.

CHANSON.

Que l'on ne doit pas ſe plaindre de l'Amour.

C'est bien à tort que l'on ſe plaint d'Amour.
Quoique je brûle nuit & jour,
Philis, mon bonheur eſt extrême.
Rien ne fâche les vrais Amans.
Je ne reſſens point de tourmens;
Ou, ſi j'en reſſens, je les aime.



LII.

SONNET.

Puissance des PLEURS *d'une* FEMME.

PHILIS, que des Oiseaux charme le doux ramage,
A nourir un Linot mètoit tous ses plaisirs :
Mais un jour, par malheur, lorsqu'elle ouvrit sa cage,
Sa fuite fut pour elle un sujet de soûpirs.

ON le vit s'éloigner jusqu'au prochain bocage,
Porté, ce diroit-on, sur l'aîle des Zéphirs.
Que devint lors PHILIS; & quel fut son courage,
Voïant qu'elle perdoit l'objet de ses desirs?

L'ŒIL en pleurs, *Où cours-tu, beau* FUGITIF, dit-elle?
Peut-être en des gluaux embarasser ton aîle ?
Ces mots pour le Linot furent si pleins d'apas,
Qu'en sa prison, chantant, il retourna sur l'heure.
Que cette nouveauté ne vous surprène pas!
C'est le moindre pouvoir d'une Femme qui pleure.



LIII.

SONNET.

Qu'un Homme peut être aimable sans être beau.

COMTESSE, dont l'indifférence
Me perfécute au dernier point,
Sans cesse je pense & repense
D'où vient que vous ne m'aimés point.

EST-ce à cause de ce Visage,
Que Nature n'a pas fait beau?
En récompense, je suis sage;
Et de plus, doux comme un Agneau.

JE sai railler, je sais médire;
Et, pour peu que vous vouliés rire,
Aussi-tôt j'y fais tous mes efforts.

FAUT-il, pour demi-pied de face,
Faire enrager cinq pieds de corps,
Qui vaut bien qu'on le satisfasse?



L I V.

MADRIGAL

A Monsieur CONRART, *Secrétaire de l'*ACADÉMIE FRANÇOISE.

QUE sert l'Esprit, que sert la Probité,
Quand la Douleur nous met à la torture ?
Illustre AMI, permets que je murmure.
Ton mal te traite avec indignité ;
Et la Vertu reproche à la Nature
Le peu de soin qu'elle a de ta santé.

* *

RÉPONSE

De Monsieur CONRART aux Vers précédens.

DANS les douleurs, dont je suis tourmenté,
Je ne fais plus ni plainte, ni murmure;
Car tes beaux Vers, par leur douce imposture,
Mètent l'Esprit en telle liberté,
Que, bien qu'on ait le Corps à la torture,
On croit le Mal plus doux que la Santé.

LV.

STANCES

A une Dame.

Il lui rend comte de sa maladie, qui n'affoiblit point sa passion.

Votre bonté me persuade
Que vous plaindrés un Malheureux ;
Qui, dans un Corps foible & malade,
Conserve un Esprit amoureux.

LA Joie est un bien, que j'ignore ;
Je me sens tout prêt d'expirer ;
Cependant il me reste encore
La force de vous desirer.

QUELQUE douleur qui me tourmente,
J'aimerai jusques au trépas ;
Et, si ma vie est languissante,
Mon affection ne l'est pas.

Pour adoucir mes destinées,
J'oppose l'amoureuse ardeur
A ces Vapeurs empoisonées,
Qui sans cesse attaquent le cœur.

Sans vous, dans ce triste martire
J'aurois déja perdu le jour.
Si je parle, si je respire,
Je dois ma vie à mon amour.

Cependant, s'il faut que je meure
Dans ces pitoïables langueurs,
Voudrés-vous, à ma dernière heure,
Mouiller mon chevet de vos pleurs?

Ne prendrés-vous point l'épouvante,
Quand je vous tendrai foiblement
Une main glacée & mourante,
Prêt à tomber au monument?

Pour un secours si nécessaire,
Où la feinte est hors de saison,
La plus sage ne garde guère
De mesure avec la Raison.

MÉPRISÉS la peur & la honte
Des reproches de vos Censeurs;
Vous retrouverés votre comte
Dans l'innocence de vos mœurs.

MA mort ne sera pas sans joie,
Si vous contentés mon desir;
Heureux, pourvu que je vous voie,
En rendant le dernier soûpir!

L V I.

QUATRAIN.

Préferer ceux qui conseillent à ceux qui flatent.

OUVRE librement ton cœur
A l'Ami qui te conseille;
Et songe que le Flateur
Tend un piége à ton oreille.

LVII.

INSCRIPTION

Pour la première face du Pied-d'Estal d'une Statue d'APOLLON, placée dans un Jardin.

Le Dieu parle.

PARMI ces arbres & ces fleurs
Je cherche une Beauté cruellement armée,
DAPHNÉ, que j'ai pour ses rigueurs
En Laurier transformée.
Le souvenir de mon amour
Me cause une douleur profonde.
Je ne puis lui rendre le jour,
Moi ! qui le done à tout le monde.

LVIII.

INSCRIPTION

Pour la seconde face.

CE Dieu visible, auteur de la lumière,
Se montre à nous du matin jusqu'au soir :
Mais JUPITER est la cause première,
Que nul ne peut ni comprendre ni voir.

LIX.

INSCRIPTION

Pour la troisième face.

APOLLON amoureux de LEUCOTHOÉ.

LA Nimphe a mis APOLLON dans ses fers.
Ce Dieu, capable de foiblesse,
Ne done plus qu'à sa Maîtresse
Les soins, qu'il doit à l'Univers.

LX.

INSCRIPTION

Pour la quatrième face.

FRAGMENT.

OMBRE du Créateur & lumière du monde.
* * * * * * * *
* * * * * * * *
* * * * * * * *



L X I.

INSCRIPTION

Pour une Statue de DIANE *au milieu d'un bois.*

L'AMOUR, en chaſſant même, occupe ſa penſée;
Et, malgré toute ſa pudeur,
Cette chaſte Déeſſe eſt encore bleſſée
Du trait, qu'ENDIMION a laiſſé dans ſon cœur.

L X I I.

CHANSON.

*L'*INDIFFÉRENCE *préférable à la* HAINE.

QUOI! Sans vous ſouvenir de moi ni de ma peine,
Vous pouvés paſſer tout un jour!
Haïſſés-moi pluſtôt, CLIMENE.
L'Indifférence eſt en amour
Moins dangereuſe, que la haine.



LXIII.

SONNET

Contre la Cour.

Une troupe servile, inconstante, folâtre,
Au service d'autrui passe ses plus beaux jours ;
Et croit avoir grand'part à la splendeur des Cours,
Où l'on voit que le Luxe a doré jusqu'au plâtre.

Mais, si la Vertu n'est là que Vertu de théâtre.
Le Vice y tient l'empire & porte le velours ;
Les Fourbes sont adroits ; les Bons, des Esprits *lourds.*
Enfin, pour s'avancer, il faut être Idolâtre.

Pour moi, je m'en retire, instruit à mes dépens
Que de vivre en Esclave est un malheur extrême.
Qu'accompagnent toujours mille soucis flotans.

Aux autres j'ai vécu ; je veux vivre à moi-même,
Sans avoir de mes faits l'Univers pour témoin.
Si j'ai moins de plaisir, je n'ai pas tant de soin.



LXIV.

EPIGRAMME.

A une DAME, qu'une foule d'Amans grossiers assiégeoit à la Campagne.

ALLÉS, mes VERS, entretenir ce soir
La jeune IRIS, qui fait ma destinée;
Et dites-lui quel est mon désespoir
De la trouver toujours environée
De cent Fâcheux, qui toute la journée
M'ont dérobé le plaisir de la voir.
Tant de trésors, si précieux, si rares,
Ne sont pas faits pour d'indignes Amans;
Mais c'est ainsi que, parmi les Barbares,
L'on va chercher l'or & les diamans.



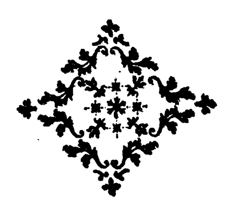
LXV.

CHANSON.

BIEN que mes eſpérances vaines
Faſſent naître en mon cœur d'inutiles deſirs ;
Bien que tes loix ſoient inhumaines ;
AMOUR, tous les autres plaiſirs
Ne valent pas tes peines.

❧❧❧

BIEN que ſous l'amoureux empire
Je pouſſe nuit & jour mille & mille ſoûpirs,
Et que mon mal je n'oſe dire ;
Je crois tous les autres plaiſirs
Moins doux que mon martire.



LXVI.

SONNET.

INCONSTANCE DES IEUX.

QUAND j'apperçus DAPHNÉ si pompeuse & si belle,
Dont le brillant éclat eût pu charmer les Dieux,
Ma fidèle CLORIS, il est vrai que mes Ieux
Parlèrent à mon Cœur de vous être infidèle.

IL combatoit pourtant cette flame nouvelle,
Et déja du combat sortoit victorieux;
Lorsque votre beauté, qui parut en ces lieux,
Vint punir mes regards d'un dessein si rebelle.

LE Cœur vous fut constant: mais les Ieux trop légers,
Pour avoir admiré des apas étrangers,
M'exposent au danger de perdre votre estime.

ADORABLE CLORIS, seul objet mon vainqueur,
Si jamais la Vertu peut effacer un crime,
Pardonés à mes Ieux pour l'amour de mon Cœur.



LXVIII.

STANCES

A la même Dame.

Belle ingrate, puisque mes soins
Ne touchent point votre tendresse;
Ma constance marqueroit moins
De fermeté, que de foiblesse.

❧

Je sais le prix de vos apas:
Mais n'en faites point tant la vaine.
Mes cheveux ne blanchiront pas
Au service d'une Inhumaine.

❧

Si votre empire n'est plus doux,
Je méditerai ma retraite.
Oui, je me déferai de vous,
Qui triomphés de ma défaite.

❧

C'est pousser trop loin votre orgueil.
Prétendés-vous avec vos charmes,
Voir tarir les sources d'*Arcueil*,
Plustôt que celles de mes larmes?

❧

JAMAIS je n'irai vous cherchant
Dessus les bords de ses Fontaines;
Jamais les Echos de *Cachan*
Ne vous raconteront mes peines.

QUELQUES sensibles déplaisirs.
Que vous m'aïés causés, SILVIE,
Je n'ai perdu que des soûpirs,
Où mille autres perdent la vie.

L X I X.

QUATRAIN,

Sur le SOUVERAIN BIEN.

CELUI-LA goûte en paix le souverain bonheur,
Qui peut, sans embaras ni d'Enfans ni de Femme,
Joindre des lumières de l'Ame
Avec l'innocence du Cœur.



LXX.

MADRIGAL.

A une jeune & belle PERSONE.

CELUI qu'Amour n'a jamais su charmer,
Pour son repos doit craindre ta présence;
Et si quelqu'un, IRIS, cesse d'aimer,
En te voïant, il faut qu'il recommence.

LXXI.

EPIGRAMME.

Contre les COQUETES.

AU dedans ce n'est qu'Artifice;
Et ce n'est que Fard au dehors.
Otés-leur le Fard & le Vice;
Vous leur ôtés l'Ame & le Corps.



LXXII.

STANCES

Pour une jeune FEMME *très coquète.*

QUAND je jure, PHILIS, que vous ètes un Ange,
Je le jure avec vérité :
Mais c'est avec regret, puisque cette louange
Ajoute, s'il se peut, à votre vanité.

JE ne m'étone pas de vous voir insensible
Au triste récit de mes maux,
Puisques vous vous aimés autant qu'il est possible ;
Et que vous me traités comme un de vos Rivaux.

MON Cœur, que vous brûlés, en son ardeur surmonte
Tous les Cœurs les plus enflamés.
Il vous cède pourtant ; & confesse, sans honte,
Qu'il vous aime bien moins, que vous ne vous aimés.

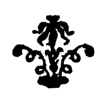
MAIS prenés garde enfin qu'en faisant vos délices
De vous aimer & de vous voir,
Cet amour ne vous mète au nombre des NARCISSES ;
Et que vous n'expiriés devant votre miroir.

QUELQU'UN a dit pourtant qu'il vous rend amoureuse,
Et que vous le rendés heureux ;
Et, s'il nous a dit vrai, vous êtes malheureuse ;
Car il n'est point aimable, & n'est point amoureux.

VOUS pouviés mieux choisir: mais vous êtes d'un âge,
Où l'on se méconte aisément.
Pour avoir un Mari, l'on n'en est pas plus sage ;
Et, tant qu'on est Enfant, on est sans jugement.

A VOTRE âge, PHILIS, le mieux en Point de *Gène*
Est reçu comme un ADONIS ;
Et le plus accompli vous rencontre inhumaine,
Si son Habit est simple, & ses Canons unis.

LA *Foire* & *Luxembourg*, où l'on vous galantise,
Tiènent vôtre cœur attaché.
Pour vous; manquer au Cours, c'est manquer à l'Eglise;
Et perdre une Assemblée, est commètre un péché.



LXXIII.

EPIGRAMME.

Accueil hors de ſaiſon.

VOIÉS à quoi le Sort m'engage
Par un accident tout nouveau!
CLARICE me fait bon viſge,
Quand ſon viſage n'eſt plus beau.
Il faut pourtant que je lui die,
Comme rôle de Comédie,
Quelque petit mot d'amitié.
Je crains l'abord de ſa ruelle;
Et les Dieux ſeront ſans pitié,
Si CLARICE ne m'eſt cruelle.



LXXIV.

SONNET

A une Amie, *pour l'avertir de ne se point lier avec une* Folle.

Quoi que Livotine vous die,
Ne faites point de fondement
Sur l'amitié d'une Etourdie,
Sans honeur & sans jugement.

Sa langue a cette maladie,
Qu'elle est toujours en mouvement;
Et son cœur de la perfidie
Fait tout son divertissement.

Un Méchant, s'il n'est sans prudence,
Jamais ne vous fera d'offense,
Qu'il n'ait son profit pour objet.

Mais un Esprit, qui n'est pas sage,
Vous offensera sans sujet.
Et contre son propre avantage



LXXV.

CHANSON.

Nécessité d'aimer.

AMOUR, je me suis plaint cent fois
Des rigueurs de tes loix.
Ton feu m'étoit insupportable:
Mais, hélas! je me trompois bien.
Un Cœur est misérable,
Dès le moment qu'il n'aime rien.

LXXVI.

MADRIGAL,

A Madame SCARRON, *depuis Marquise* DE MAINTENON.

BIEN souvent l'Amitié s'enflame;
Et je sens qu'il est mal-aisé
Que l'Ami d'une belle Dame
Ne soit un Amant déguisé.

LXXVII.

STANCES

A une PRUDE *galante.*

DEPUIS que je porte vos fers,
Tous mes soins ne vont qu'à vous plaire.
On dit que vous aimés les Vers ;
Eh bien, IRIS! il en faut faire.

Si je possède le talent
D'une Muse assés délicate,
Et si je puis d'un air galant
Dire une vérité qui flate ;

JE vai tracer & mètre au jour
Dans ce tableau, que je vous done ;
Le mérite de mon amour
Et celui de votre persone.

AVEC des talens précieux
La Nature vous a formée ;
Et vous paroissés à mes ieux
Toute faite pour être aimée.

Vos ieux brûlent toute la Cour,
Malgré vos rigueurs & vos glaces.
Bien que vous soïés sans amour,
Vous enlevés toutes les graces.

Vous modérés votre fierté
Par une douceur, qui m'enchante;
Jamais je n'ai vu de Beauté
Si sévère, ni si galante.

LXXVIII.

CHANSON.

La Sécurité est le tombeau de l'Amour.

Je suis content de vous, Climene;
J'aurois tort d'en être jaloux.
Vous m'ôtés tout sujet de peine;
Cependant je suis las de vous.

Quand l'Amour est tranquille & sage,
Il ne sauroit durer longtems;
Et, pour nous aimer d'avantage,
Vous & moi sommes trop contens.



LXXIX.

STANCES

A MADAME L. M.

L'heureux REFUS.

AVEC tant de beauté vous rejetés mes larmes
Et résistés à mes desirs ;
Que je n'espère pas de trouver plus de charmes
Dans vos faveurs & mes plaisirs.

***

VOUS avés des rigueurs d'une si belle espèce,
Que mes desirs en sont confus ;
Et vous me refusés, avecque tant d'adresse,
Que j'en adore ce refus.

***

Au gré de tous mes sens, votre rigueur augmente
Votre grace & votre beauté.
De mille autres objets l'humeur la plus charmante
Ne vaut pas votre cruauté.

***

Vos refus ont l'effet des plus sensibles graces.
Ils ont du mérite & du prix ;
Et peuvent embraser, au milieu de vos glaces,
Les plus indiférens Esprits.

Si bien qu'en vous faisant faire ainsi la sévère,
Votre couroux s'est abusé.
Car, malgré vos rigueurs, PHILIS, au moins j'espère
Le plaisir d'être refusé.

AINSI je suis heureux dedans mon malheur même.
Vos cruautés me font un bien ;
Et donent quelque chose à mon malheur extrême,
Encor qu'elles ne donent rien.



LXXX.

MADRIGAL.

A une DAME, qui lui reprochoit d'être trop longtems à la Campagne.

AU doux bruit des Ruisseaux, dans les Bois je respire.
C'est là que sur les Fleurs je me viens reposer.
Je ne quiterois pas ces lieux pour un Empire :
Mais je les quiterois, IRIS, pour un Baiser.

LXXXI.

MADRIGAL.

A MADAME M. L. M.

CHACUN parle déja de mon amour extrême?
Mes soûpirs & mes pleurs le font connoître à tous.
PHILIS, dispensés-moi de le dire moi-même ;
Et croïés que ce bruit ne regarde que vous.

LXXXII.

STANCES

A Madame la COMTESSE DE LA SUZE.

COMTESSE, à qui l'AMOUR apprit
L'art d'écrire aveeque tendresse,
Et qui seule avés tout l'esprit
Des neuf doctes Sœurs de la Grèce;

Vous consacrés votre loisir
Par des Vers dignes de mémoire.
Le *Louvre* en fait tout son plaisir;
Et le *Parnasse* en fait sa gloire.

SAPHO, par son esprit charmant,
S'acquit une gloire immortelle;
Mais rien que le tems seulement
Ne vous fait aller après elle.

VOTRE Ame a de riches trésors;
Toute la *France* le publie:
Mais, pour songer à ceux du Corps;
Assés souvent je les oublie.

VOS Vers, qui ravissent la Cour;
Touchent les Cœurs les plus sauvages.
J'aime pourtant mieux voir l'AMOUR
Dans vos Ieux que dans vos Ouvrages.

L'ESPRIT est un rare talent;
Mais il faut que l'objet nous rie.
Si le Visage n'est galant,
Malheur à la Galanterie!

VOUS avés de quoi nous charmer
Sans que la *Muse* vous seconde.
Qui sait l'art de se faire aimer,
Est la plus charmante du monde.

TOUT me charme en vous, tout me plait;
Votre rare beauté m'enflame.
Pour y prendre trop d'intérêt;
Je n'ai plus de repos dans l'ame.

SOULAGÉS

SOULAGÉS mes desirs pressans ;
Gardés vos rigueurs pour un autre.
Je fus l'esclave de mes sens,
Aussi-tôt que je fus le vôtre.

J'AI beau me vouloir ménager,
En vous racontant mon martire ;
Je mêle au respect d'un Berger
L'impatience d'un Satire.

HÂTÉS-vous donc de recevoir,
Ma flame ardemment témoignée.
Rien ne me met au désespoir
Comme une espérance éloignée.



LXXXIII.

STANCES

A une DAME, *qui ſoûpiroit de l'inconſtance d'un* AMANT *& de la mort d'un* AMI.

AU plus fort de votre douleur,
Qui pourtant n'êtoit pas ſans charmes,
Vous m'avés confié vos larmes
Et le ſecret de votre cœur.

Vos beaux ieux pleuroient tendrement,
Avec une douleur mortelle,
L'infidélité d'un Amant
Et la mort d'un Ami fidèle.

Vos penſers, ennemis du jour,
Confondoient durant les ténèbres,
Le déſeſpoir de votre amour
Avec des ſouvenirs funébres.

DE votre esprit tout attristé
J'ai vu les lumières ternies ;
Esprit qui', dans les Compagnies,
Brilloit comme un Soleil d'été.

❧

Nos desirs changent à toute heure :
Mais je plains un Cœur désolé,
Qui sent que son amour demeure,
Quand son Amant s'en est allé.

❧

CEPENDANT j'ai beau raisoner;
Je ne sais pas sur quoi se fonde
L'Ingrat, qui peut abandonner
Le Cœur le plus noble du monde.

❧

AVEC ce trésor précieux,
Lui seul, en ce siècle où nous sommes,
Possedoit la gloire des Dieux,
Et les souhaits de tous les Hommes.

❧

IL est vrai qu'il est des erreurs,
Dont il ne faut point qu'il s'étone.
Combien a-t-on vu d'Empereurs
Se démètre de leur Courone ?

❧

TRISTE IRIS, ne soûpirés plus
Les malheurs d'une ingrate flâme;
Et des passions de votre ame,
Tâchés d'en faire des vertus.

SANS m'insinuer en Flateur,
Je prens la figure d'un sage
Et scrupuleux Observateur
Des bienséances de son âge.

JE n'en veux qu'à votre amitié;
C'est une faveur singulière.
Ne m'obligés pas à moitié;
Accordés-là moi toute entière



LXXXIV.

STANCES

Sur ce qu'il n'est plus d'âge à s'engager dans une grande passion.

CHARMAMTE IRIS, que vos ieux ont d'attraits!
Je ne vois rien de si beau sur la terre :
Mais, ô BEAUX IEUX ! laissés-moi vivre en paix,
Ou tout au moins faites-moi bonne guerre.

NE troublés point, par un regard flateur,
Le doux repos, qui règne dans mon ame.
Gardés-vous bien d'y verser la langueur,
Et d'y porter le désordre & la flame,

IL faut quiter ces illustres amours.
Mon implacable & triste destinée
Vers le déclin précipite mes jours,
Et va fermer ma cinquantième année.

A CINQUANTE ans un Galant est défait;
Cet âge veut une apparence grave.
Une Maîtresse enfin n'est plus mon fait;
Il ne me faut désormais qu'une Esclave.

J'AI consommé le tems des voluptés
Et je rendrois mes amours indiscrètes,
Si je croïois que de jeunes Beautés
Prîssent plaisir à de vieilles fleurètes.

Les doux souris, les regards obligeans
Font grand plaisir à quiconque en profite :
Mais ces faveurs sont pour les Jeunes-Gens.
C'est la Jeunesse aussi qui les mérite.

L'INTÉRÊT seul, qui pouvoit m'animer,
M'a fait souvent négliger mes entrées
Chés ces Beautés, qui, sans vouloir aimer,
Prènent plaisir pourtant d'être adorées.

PERMETÉS-moi ce petit trait d'orgueil;
Chés l'Enjouée & chés la Sérieuse
Mon entretien a trouvé de l'accueil,
Et n'a jamais lassé de Précieuse.

JE n'oserois dire qu'on m'ait aimé;
Je dirois trop: mais, sans que je me flate,
J'étois charmant, lorsque j'étois charmé;
Et pour l'amour j'ai l'ame délicate.

MAIS, quand les ans éteignent nos desirs,
Nous languissons, rien ne nous sauroit plaire;
Et nous trouvons, au bout de nos plaisirs
Une vieillesse oisive & solitaire.

L'ON voit mourir ses Amis confidens,
L'Amant vieillit avecque sa Maîtresse;
Et le plus sage à tous ces accidens
N'oppose rien qu'un masque de sagesse.

CHARMANTE IRIS, toute chose prend fin:
Mais ce penser ne doit point nous abatre.
Il faut par art échaper au Chagrin,
Quand par la force on ne peut le combatre.

VOTRE beauté, les délices des Jeux,
Fait bien valoir l'avantage des Brunes.
Règnés, règnés; gardés-vous pour les Dieux,
Et méprisés les conquêtes communes.

MAIS, si l'AMOUR vous met sous son pouvoir,
De la pudeur sauvés les apparences.
C'est satisfaire aux loix de son devoir,
Que d'en garder toutes les bienséances.



LXXXV.

SONNET

Au Roi Louis XIV,

Se préparant à faire la conquête de la HOLLANDE *en* 1672.

C'EST trop peu des lauriers qui couronent ta tête,
Et d'avoir mis l'*Escaut* & le *Rhin* sous tes loix.
LOUIS, le Ciel t'appelle à de nouveaux exploits,
Et va guider tes pas de conquête en conquête.

TOUT l'Univers s'émeut, quand ta foudre s'apprête ;
Ou la crainte, ou l'amour, partage tous les Rois;
Et le *Batave*, ingrat & si fier autrefois,
N'observe qu'en tremblant où fondra la tempête.

DE son frivole orgueil, de sa témérité,
Tu dois un grand exemple à la Postérité;
Et son abaissement importe pour ta gloire.

TU le veux; il suffit. Son sort est dans ta main.
De ces Républicains tu vas finir l'Histoire;
Trop heureux mille fois, s'ils t'ont pour Souverain!



LXXXVI.

STANCES

Sur ce que c'est que la véritable HABILETÉ.

LIRE & repasser souvent
Sur *Athènes* & sur *Rome* ;
C'est de quoi faire un Savant :
Mais non pas un Habile-Homme.

✥

MÉDITÉS incessamment,
Dévorés Livre après Livre ;
C'est en vivant seulement,
Que vous apprendrés à vivre.

✥

AVANT qu'en savoir les loix,
La clarté nous est ravie.
Il faudroit vivre deux fois,
Pour bien conduire sa vie.



LXXXVII.

STANCES

Sur l'Amour & l'Amitié.

AMOUR, Démon ſans égal,
Ton pouvoir domte le nôtre.
Je ne te dis bien ni mal,
Tu m'as fait & l'un & l'autre.

EH! Pourquoi t'égares-tu?
L'AMITIÉ, qui te reſſemble,
Joint les beaux noms de Vertu
Et de Paſſion enſemble.

AMITIÉ, tout eſt charmant
Sous ton équitable empire.
On te trouve rarement;
C'eſt ce que j'y trouve à dire.



LXXXVIII.

STANCES

Sur les avantages de l'Amitié.

Grands Rois, le Destin a mis
Cent biens en votre partage :
Mais, nous donnant les Amis,
Il vous en ôte l'usage.

Que c'est un bien précieux!
Quand je pèse l'un & l'autre ;
Je doute quel vaut le mieux,
Votre partage, ou le nôtre.

LXXXIX.

DISTIQUE.

Sur le bon usage de la Santé.

Non le plus fort, mais le plus sage
En Santé prolonge son âge.

XC.

STANCES

Sur le SOUVERAIN BIEN.

QUI cherche tant la Beauté,
N'eſt jamais ſans maladie.
Le nom de Félicité
Fait le malheur de la vie.

MODÉRONS nos propres vœux;
Tâchons à nous mieux connoître.
Deſires-tu d'être heureux?
Deſire un peu moins de l'être.

LE fameux SOUVERAIN BIEN,
En un ſéjour de miſére,
N'eſt qu'un pompeux entretien
Et qu'une noble chimère.

VOICI comment j'ai comté
Dès ma plus tendre jeuneſſe;
La Vertu, puis la Santé,
Puis la Gloire, puis la Richeſſe.

X C I.

STANCES CHRETIENES.

LES ombres de la Mort me vont couvrir les ieux ;
Il faut quitter la Terre & m'élever aux Cieux ;
Il faut des Libertins déteſter les maximes,
Et que mon repentir ſoit égal à mes crimes.



PARDON, SEIGNEUR, pardon à ce Pécheur chretien,
Qui fut Homme-d'honneur ſans être Homme-de-bien ;
Et qui, d'une foi morte, ou pluſtôt endormie,
Ne cherchoit ſon ſalut que dans la prudhommie.

PAR ta bonté, SEIGNEUR, mon eſprit éclairé,
Reconnoît qu'autrement tu dois être adoré ;
Et qu'une Ame, au plaiſir par le monde emportée,
N'eſt pas digne du ſang dont tu l'as rachetée.

Fin des Poëſies de Charleval.



TABLE DES POESIES DE *CHALREVAL.*

I. MADRIGAL, ou STANCES,

Sur l'éloignement prochain de sa MAITRESSE.

REC. *de* SERCY, T. I. p. 47. Avec le Titre: *Adieu*, sans nom d'Auteur dans le Volume: mais marqué C dans la Table.

P. 10. ST. I. V. 2.

Portés l'eclat *de vos ieux.*

Lisés: *de vos beaux ieux.*

ST. II.

La chûte est dans le goût du tems. Ce n'est qu'une froide Allusion du Phisique au Moral.

II. ELÉGIE

A une Dame, qui se promenant au Cours de la Reine avec quelques autres Dames, fut attaquée par des Voleurs.

Au milieu de ce Cours, qu'une puissante Reine p. 11.

Rec. *de* Ser. T. IV, p. 198. Titre : *Pour des Dames, qui étant au Cours, furent attaquées par des Voleurs.* Signé Ch.

III. MADRIGAL.

Il veut posséder seul le cœur de sa Maitresse.

Si vous voulés que toujours je vous aime, p. 14.

Rec. *de* Ser. T. II, p. 207. Titre *A. M. L. M. Madrigal.* Signé C.

V. 5.

Pour vous seul je fais des vœux.

Lisés : *Pour vous seule.*

IV. STANCES.

M. de G *. *Se plaint de sa Mère, qui s'oppofoit à son amour pour Mad*[lle]. de P *.

C'est par trop consulter la Raison importune, p. 15.

Rec. *de* Ser. T. II, p. 191. Titre : *Sur l'Amour de M.* de G * *& de Mad.* de P *. Stances. Signé C.

P. 15 ; St. II, V. 1.

Mere de ma douleur, toi dont l'*amour* me presse.

Rec. de Ser.

Mere de ma douleur, toi dont l'*ame* me presse;

ce qui ne fait point de sens.

V. SONNET

Sur le danger de voir les ieux d'Iris.

Rec. de Ser. T. I I, p. 193. Titre unique : Sonnet. Signé C. dans la Table seulement.

Je trouve la Pensée, qui fait le fond de ce *Sonnet*, emploïée dans cette autre petite Pièce qui le suit à la même page du *Recueil*, & dont l'Auteur n'est point indiqué.

MADRIGAL.

Jeune & rare Beauté, dont les merveilleux charmes
Augmentent de l'Amour l'empire & le pouvoir;
J'éprouve à cette fois la force de vos armes,
Et je me vois puni d'avoir osé vous voir.
Tandis que vos beaux ieux furent dans l'innocence,
Je les considérois sans craindre leur puissance :
Mais je sens aujourd'hui leurs coups victorieux.
J'admirois du Soleil la lumière naissante;
Et je ne songeois pas que sa clarté s'augmente,
Et qu'enfin ses raïons éblouissent les ieux.

VI. STANCES

Présentées par un PHANTHÔME *vêtu en* EGIPTIENE, *à un* CAVALIER *Prisonier à la* BASTILLE, *lequel pensoit voir une belle* DAME *à travers une grille.*

CAVALIER, que la *Parque* joue, p. 18.

REC. *de* SER. T. I, p. 240. Titre : *Un* CAVALIER, *Prisonier à la* BASTILLE, *pensant voir une belle* DAME *au travers d'une grille, n'y trouva qu'un* PHANTÔME *vêtu en* EGYPTIENE, *qui tenoit un papier, où étoient ces Vers.* STANCES. Signé C.

P. 19; ST. I, V. 2.

Bien mieux que cette URGANDE *antique.*

J'ai mis ce Vers à la place de celui-ci:

Plus que cette URGANDE *autentique.*

Je n'ai pas trop deviné ce qu'*autentique* pouvoit signifier là.

P. 20; ST. III. V. 5.

Tu voudrois pouvoir *avaler.*

Il n'est peut-être pas fort nécessaire d'avertir que dans notre vieux Langage *Avaler* signifie quelquefois *Abatre*, *Renverser.*

P. 21; ST. III. V. 1.

Attendant ta grandeur future.

J'ai mis de cette manière au lieu de

Attens donc ta grandeur future;

ce qui m'a paru se lier mal avec ce qui suit,

VII. SONNET.

L'Image qu'il se forme de la beauté de sa MAITRESSE, *étant dans l'impossibilité de la voir, ne sert qu'à redoubler son tourment.*

REC. de SER. T. II. p. 28. Titre unique: SONNET. Signé C. Dans cette page & la suivante sont quatre SONNETS signés C. Je n'en revendique que trois à CHARLEVAL. Le premier est celui dont il s'agit ici. Les deux autres, qu'on trouvera dans la suite commencent, l'un par ce Vers:

CALISTE aimable en toutes choses;

& l'autre par celui-ci:

COMTESSE dont l'indifférence.

Voici le quatrième, dont je n'ai pu me persuader que CHARLEVAL fût l'Auteur.

SONNET.

JE suis depuis deux jours cloué sur un SONNET;
Et je pers tout ensemble & mon tems & ma peine.
Je lui cherche une fin; je veux le mètre au net;
Et tout cela ne sert qu'à m'épuiser la veine.

LA Rime en est douteuse, & la Pointe incertaine.
De rage, à coups de pied, j'enfonce un Cabinet;
Et je crois, si les Vers coulent d'une Fontaine,
Que le Diable m'en a fermé le Robinet.

D'ABANDONER pourtant, & SONNET, & courage,
Ce feroit, en un mot, chier deffus l'ouvrage.
Il vaut mieux requérir d'une Pointe APOLLON.

CE Dieu la donera, s'il faut qu'on l'en fupplie,
En dût-il arracher celle de l'Aiguillon,
Dont il piquoit les Bœufs dedans la *Theffalie.*

Ce SONNET fut fait pour remplir des *Bouts-rimés.*

VIII. STANCES.

Il preffe fa MAITRESSE de chercher, pour le fatisfaire, à tromper la vigilance d'un Mari jaloux.

JE n'en mentirai point ; & ma trifteffe extrême. p. 23.

REC. *de* SER. T. IV, p. 254. Titre unique: STANCES. Signé C.

P. 23 ; ST. III, V. 3.

Mais, fi quelque douceur tempère *mon* martire.

J'ai mis *mon* au lieu de *fon*, qui ne fait point de fens dans cette place.

IX. *IMITATION*

Non achevée de ces Vers de CATULLE:

Soles occidere & redire poffunt:
Nobis cum femel occidit brevis lux,
Nox eft perpetua una dormienda.

BIENTÔT ma vie achevera fon cours. p. 27.

REÇUEIL *de* BARBIN, *Edition de* 1692,

T. IV, p. 346. *Edit de* GALLET ; T. IV, p. 310. *Edit. de Paris*, 1752 ; T. V. p. 120.

Dans l'*Edition de Barbin de* 1692, les POESIES *de* CHARLEVAL commencent à la page 305, & finissent à la page 360. L'Auteur n'est point nommé : mais seulement indiqué de cette manière à la page 305, en tête de la première Pièce, D* C*** Ce n'est, qu'après coup que l'on a mis entre la p. 304 & la p. 305 un ABREGÉ DE VIE de l'Auteur avec ce titre : DE CHARLEVAL. L'*EDITION de* GALLET copie celle de BARBIN : mais l'*Abregé de la Vie* n'y est point. CHARLEVAL est nommé dans l'*Edition de Paris* 1752.

Les trois Vers de CATULLE, imités par CHARLEVAL sont les 4, 5 & 6 du CARMEN V de ce Poète Latin. Ils sont précèdés de ces trois autres :

> VIVAMUS, *mea* LESBIA, *atque amemus,*
> *Rumoresque senum severiorum,*
> *Omnes unius æstimemus assis.*

Dans un ancien RECUEIL MANUSCRIT, où sont quelques Pièces de CHARLEVAL, j'ai trouvé cette IMITATION paraphrasée, assés bien faite, des six Vers de CATULLE. L'Auteur n'est point nommé : mais la Pièce m'est connue d'ailleurs. J'ai fait cependant d'inutiles efforts pour me rappeller d'où je la co noissois.

STANCES.

AIMONS-nous, mon aimable SILVIE,
Et laissons murmurer l'ENVIE
Contre notre innocent amour.
Les momens de vie & de joie,
Qu'on les perde ou qu'on les emploie,
Passent sans espoir de retour.

CES Bois qui parent nos Montagnes,
Ces Prés, ces Jardins, ces Campagnes,
Se renouvellent tous les ans.
Nous n'avons pas même avantage;
Et jamais le cours de notre âge
N'a qu'un Hiver & qu'un Printems.

Le Soleil se couche & se lève;
Sa première course s'achève,
Et bientôt une autre la suit:
Mais quand la fière Destinée
Finit notre courte journée,
Ce n'est plus qu'une longue nuit.

X. CHANSON.

LE JALOUX.

JE suis l'exemple des Jaloux, p. 27.

Pag. 387 du Tome II du NOUVEAU RECUEIL *des plus beaux* AIRS DE COUR, *contenant plusieurs* GAVOTES, GIGUES, VILANELLES, COURANTES, SARABANDES, ME-

NUETS, ENTRÉES DE BALLET, & *autres* CHANSONS *nouvelles du tems, de différens* AUTEURS. *Paris*, *Estienne* LOYSON 1666. 2. Vol. in-12.

— Ce COUPLET est précédé d'un autre. Le Titre est AIR. Au bas on lit : M. DE CHARLEVAL. J'ai séparé les deux COUPLETS, parce qu'ils ne m'ont pas semblé faire une suite : mais, pour satisfaire ceux qui pouroient blâmer la liberté, que j'ai prise, voici ces deux COUPLETS ensemble.

OLIMPE, je n'ai point de paix,
Absent de vos beautés parfaites ;
Et je ne sais ce que je fais,
Quand je ne sais ce que vous faites.

JE suis l'exemple des Jaloux.
S'il faut que ce malheur m'aviène,
Lorsque je m'entretiens de vous,
Qu'un autre Amant vous entretiène.

XI. STANCES

A des RELIGIEUSES *réfugiées à* PARIS.

RÉC. *de* SER. T. I, p. 398. Titre *Les* RELIGIEUSES *réfugiées à* PARIS. Signé C.

XII. SONNET EN BOUTS-RIMÉS

Sur la mort du PERROQUET *de Madame* DU PLESSIS-BELLIERE.

Ci gît qui n'eut jamais un esprit de . . *chicane*; p. 30.

Rec. de Ser. T. III, p. 405, dans le Recueil de SONNETS EN BOUTS-RIMÉS sur le même sujet. Signé DE C.

XIII. EPIGRAMME

A M. ***, *qui demandoit une Jupe.*

CLORIS, cherchés ailleurs vos dupes. p. 31.

Rec. de Ser. T. I. p. 302. Avec le même Titre. Signé C.

A la page 308 du même Volume est cette autre petite Pièce: Elle est sans nom d'Auteur : mais elle pouroit bien être de la même main.

EPIGRAMME.

IL est une trop grande Dupe,
Pour s'assujètir rien de beau;
Et n'a jamais levé de jupe,
Que chés SANSON ou BASTONEAU.

XIV. MADRIGAL

Sur une belle GUEUSE.

AMARANTE, riche en beautés, p. 31.

Rec. de Ser. T. I, p. 275. Titre unique: MADRIGAL. Signé C.

J'ai vu dans divers Recueils plusieurs

Pièces de différens Auteurs sur le même sujet. Celle-ci, sans contredit, est la seule un peu bone.

XV. CHANSON

A une DAME, soupçonée d'avoir un engagement

REC. de BARB. Ed. 1692, T, IV, p. 325. *Ed. de GALL.* T. IV, p. 295. Titre: STANCES. *Pour une DAME soupçonée d'avoir un engagement.* PAROLES *sur un AIR. Ed. Paris* 1752, T. IV, p. 108. Titre: PAROLES *sur un AIR. Pour une DAME soupçonée d'avoir un engagement.*

Les deux Couplets de cette Piéce sont suivis de deux autres, que j'en ai détachés, parce qu'ils ne sont pas une suite du même sujet; &, comme ils n'ont point de liaison entre eux, j'ai fait une Pièce de chacun. L'un commence par ce Vers:

SOUS vos loix l'AMOUR me range;

& l'autre par cet autre Vers:

INGRATE, rien ne vous touche.

XVI. CHANSON.

NÉCESSITÉ D'AIMER.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 351. *Ed. de GALL.* T. IV, p. 314. *Edit. de Paris* 1752; T. V: p. 127.

XVII. CHANSON.

Que l'amour ne s'entretient que par l'usage, que l'on fait des sentimens, qu'il inspire.

SOUS vos loix l'AMOUR me range; p. 34.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 325, Ed. de GALL. T. IV, p. 295. Ed. Paris 1752; T. V, p. 108.

XVIII. EPIGRAMME

A un RIVAL, très bon Ecrivain.

ECLAIRÉS-moi d'une seule étincelle p. 35.

REC. de SER. T. I, p. 307. Titre unique: EPIGRAMME. Signé CH.

XIX. VAUDEVILLE

Sur l'AIR des Je le crois bien, &c.

QUE CÉSAR autrefois ait subjugué la France p. 35.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 328. Ed. de GALL. T. IV. p. 297. Ed. Paris 1752; T. V, p. 110.

Coupl. I. V. 5.

S'il eût *en son chemin* trouvé LOUIS en tête.

Les trois *Editions*:

S'il eût trouvé LOUIS en tête.

C'est une faute d'impression. L'Air veut que ce Vers soit de douze Sillabes. Je l'ai restitué sur une anciène *Copie manuscrite*, qui m'est connue dès mon enfance, & dans

laquelle ces deux COUPLETS sont suiv de plusieurs autres, que je m'étois propose de mètre ici : mais depuis plus de huit ans, que j'ai doné ce petit Recueil pour être imprimé, cette *Copie* s'est égarée, & l'on n'a pas pu la retrouver.

XX. SONNET

Sur la maladie & la guérison de M. L. M.

REC. *de* SER. T. II, p. 305. Titre : *Pour M. L. M*, sans nom d'Auteur : mais marqué C. dans la Table.

XXI. SONNET

Sur le même sujet.

REC. *de* SER. T. II, p. 306. Titre : *Pour M. L. M.* sans nom d'Auteur ; mais marqué C. dans la Table.

XXII. SONNET IRRÉGULIER

Sur une BELLE PERSONE *affligée de la mort de son Frère.*

REC. *de* SER. T. II, p. 28. Titre unique : SONNET. Signé C.

XXIII. CHANSON.

Il se plaint de n'obtenir aucune faveur de sa MAITRESSE.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 326. Ed. de GALL. T. IV, p. 296. Ed. Paris, 1752; T. V, p. 109.

XXIV. MADRIGAL.

Il demande qu'aucun autre AMANT de sa MAITRESSE ne soit mieux traité que lui.

C'EN est fait; il me faut mourir, p. 39.

REC. de SER. T. II, p. 218. Titre unique: MADRIGAL. Signé C.

XXV. SONNET

Sur une belle QUETEUSE.

DE quel charme nouveau, mon AME, es-tu blessée p. 40.

REC. de SER. T. III, p. 248. Titre: *Sur une Quête*, SONNET. Signé CH.

Dans le même Volume, p. 309, est cette autre Pièce sur le même sujet, sans nom d'Auteur.

Pour Mademoiselle D. L. sur sa QUETE.

SONNET.

TROP aimable PHILIS? vous nous fites paroître,
Quêtant pour un Convent beaucoup de charité:
Mais, prenant notre argent & notre liberté,
Vous étiés charitable, & vous cessiés de l'être.

VOUS avés en cela quelque chose de traître.
Votre main demandoit avec humilité;
Et vos charmes voloient avec impunité,
Car on ne pouvoit pas, sans aimer, les connoître.

Ceux-là qui refusoient de doner de l'argent,
Vous les forciés de faire un don plus obligeant,
Les Hommes par le cœur, les Femmes par l'estime.

Mais, hélas! tous ces Cœurs, que vous avés ravis,
Sembloient dire tout bas, accusant votre crime;
Elle n'en rendra qu'un pour tous ceux qu'elle a pris.

Dans le RECUEIL *de* JEAN CONART, que j'ai cité dans les *TABLES de* LALANE & de MONTPLAISIR, sous le nom de RECUEIL DE LOYSON, je trouve, T. II, p. 56. cette autre Pièce sur le même sujet.

A. M. N. L. sur ce qu'elle quêtoit.

SONNET.

Quoi! Demander tout haut! User d'une requête!
Philis, c'est offenser vos plus charmans attraits;
Car vous méconnoissés la force de leurs traits,
Ou vous les outragés en allant à la quête.

Donés trève à vos soins; ne faites plus d'enquête.
Des astres les plus beaux ces aimables portraits,
Vos apas agiront; &, sans être distraits,
Feront en peu de tems toute votre conquête.

Mais voiés, à quel point leurs efforts sont puissans,
Ils m'ont déja soûmis, ils ont charmé mes sens;

Leur empire s'étend jusques dessus mon ame.

Je n'ai plus rien à moi; tout est à mon Vainqueur.
Vous ne pouvés donc pas me demander sans blâme,
Puisqu'il m'a tout ôté, m'aiant ôté le cœur.

XXVI. CHANSON.

Qu'il est dangereux de voir une Belle, & que c'est un danger agréable.

Je sens naître en mon cœur. p. 41.

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV, p. 359. *Ed. de Gall.* T. IV, 319. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 133.

XXVII. ODE,

Imitée de celle d'Horace:

Ulla si juris tibi pejerati

Pœna, Barine nocuisset unquam, &c.

J'ai reconnu, Philis, ton humeur infidèle. p. 42.

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV, p. 329. *Ed. de Gall.* T. IV, p. 298. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 111 Titre: Stances.

Dans le T. V. du *Rec. de Ser.* p. 307; est cette autre Traduction de la même Piéce Latine. Elle est sans nom d'Auteur.

Imitation de la septième Ode du deuxième Livre d'Horace qui commence, Ulla pejerati, *&c.*

TU me jures en vain que ton cœur ne veut vivre
Que pour m'aimer toujours,
Qu'il me sera fidèle, & qu'il ne pourra suivre
De nouvelles amours.

SI les Dieux avoient soin de doner aux parjures
De justes châtimens;
Je pourrois oublier mes premières injures,
Et croire à tes sermens.

MAIS je crois qu'ils sont sourds à la plainte éternelle,
Dont je frape les Cieux;
Et que, pour toute peine, une clarté plus belle
Reluit dedans tes ieux.

C'EST inutilement qu'on demande vangeance;
On ne l'obtient jamais.
Les autres sont punis; toi seule, as récompense
Des crimes que tu fais.

L'AMOUR a su trouver ce cruel artifice,
Pour redoubler nos pleurs.
Ce Tiran n'est joïeux, qu'alors que sa malice
Augmente nos douleurs.

IL done à tes beautés une grace nouvelle,
Qui retient tes Amans.
Tous se veulent guérir: mais, te voïant si belle,
Ils aiment leurs tourmens.

AUSSI chacun te sert. Tout le monde soûpire
Pour tes beaux ieux vainqueurs.
Par leurs charmes puissans ils font que leur empire
S'étend sur tous les Cœurs.

TU verras quelque jour ceux qui sont en bas âge,
T'offrir leurs libertés;
Et ce sont des Captifs, dont le sort fait homage
A tes rares beautés.

LES Mères pour leurs Fils ont des craintes nouvelles,
Qui leur viènent de toi;
Et les Femmes ont peur que leurs Epoux fidèles
Ne leur manquent de foi.

AINSI tu charmes tout, & ton superbe empire
S'augmente chaque jour.
Ta beauté nous ravit; & de tous elle attire,
Ou l'envie, ou l'amour.

XXVIII. ODE EN DIALOGUE,
Imitée de celle d'HORACE:
DONEC gratus eram tibi, &c.

QUAND tes beaux ieux me trouvèrent aimable, p. 44.

REC. de BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 336. *Ed. de GALL.* T. IV, p. 303. *Ed. Paris* 1752; T. V, pag. 116. Titre: *DIALOGUE imité d'HORACE.* Donec gratus eram, &c.

Je trouve cette même Pièce avec des différences très considérables dans le T. II.

du NOUVEAU RECUEIL *des plus beaux Airs* DE COUR, p. 340. La voici, telle qu'elle est dans ce RECUEIL. On s'apercevra sans peine que toutes les STANCES ne sont pas à leur véritable place.

QUAND tes beaux ieux me trouvoient agréable,
Quand tes faveurs m'assuroient de ta foi;
Quelle fortune à la miène semblable?
Il n'étoit rien de plus heureux que moi.

LÉGER TIRCIS, que ta plaînte est cruelle!
Ne me dis point que j'ai manqué de foi.
Quand je croïois ta passion fidèle,
J'étois encor plus heureuse que toi.

BIEN que tu sois inconstant & colère,
Et que DAMON ait l'art de me charmer;
Ingrat AMANT, prens le soin de me plaire,
Je suis encor toute prête à t'aimer.

AUPARAVANT que ton humeur légère
M'eût fait penser à de nouveaux desirs
Le doux souci d'aimer & de te plaire
Faisoit mon bien, ma peine & mes plaisirs.

AUPARAVANT qu'une nouvelle flame
Soûmît ton cœur à de nouveaux liens,
L'unique bien de posséder ton ame
Me tenoit lieu de tous les autres biens.

LA jeune Iris règle mes destinées ;
J'en suis aimé, je l'aime infiniment.
DIEUX, abregés le cours de mes années,
Et prolongés ses beaux jours d'un moment.

AH ! Si, touché de t'avoir offensée
Mon cœur brûloit de sa première ardeur ;
Si j'effaçois IRIS de ma pensée ;
Aurois-je encor quelque place en ton cœur ?

Peux tu douter de mon amour extrême ?
Apprens, apprens, si tu peux l'ignorer,
Que le retour d'un Ingrat, que l'on aime,
N'a rien à craindre & peut tout espérer.

* Ces STANCES se chantoient sur AIR d'un Musicien appellé CHEVALIER. Elles sont précèdées de ces trois COUPLETS, qui n'en dépendent point, & qui sont apparemment ceux sur lesquels le Musicien avoit travaillé.

LES Prés, les Bois, les Ruisseaux, les Fontaines,
Un Antre obscur, & de sombres Forêts ;
Ce sont les lieux où le triste PHILENES
Loin de PHILIS pousse de tristes regrets.

INCESSAMMENT il languit, il soûpire ;
Mille sanglots témoignent son tourment.
Le triste ECHO touché de son martire
Aveçque lui soûpire à tout moment.

ECHO, touché des peines qu'il endure;
D'un ton plaintif exprime sa douleur;
Et les Ruisseaux semblent, par leur murmure,
De sa PHILIS condamner la rigueur.

104. Titre : STANCES A. M. L. C. D. P. *Pour une Dame, &c.*

XXXII. EPIGRAMME

Contre un MÉDISANT.

BIEN que PAUL soit dans l'indigence, p. 48.

Rec. de BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 341. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 307. *Ed.* Paris 1752; T. V. p. 118.

Cette EPIGRAMME n'a que le mérite du Tour. La Pensée est une très-mauvaise allusion du Phisique au Moral; &, pour le dire à peu près dans le goût de ce tems-là, la Pointe n'est qu'une *Pointe*.

XXXIII. EPIGRAMME.

LA CONQUETE *AISÉE*.

J'AI trouvé dans mon voisinage p. 49.

Rec. de SER. T. V, p. 70. Titre unique : EPIGRAMME. Sans nom d'Auteur. J'ai cru reconnoître CHARLEVAL dans cette petite Pièce. Si je me suis trompé, l'erreur n'est pas d'une grande conséquence.

** *EPIGRAMME*;

En réponse à la précédente.

DIEUX! *Que je plains cet Avocat*, p. 49.

Ibid. à la suite de la précèdente. Titre unique : RÉPONSE. Sans nom d'Auteur.

XXXIV. SONNET.

Moïen d'accorder la VERTU *&* *le* VICE.

REC. *de* SER. T. V. p. 111. Titre unique: SONNET. Sans nom d'Auteur.

En révendiquant ce SONNET à CHARLEVAL, avec ses POESIES duquel il a quelque ressemblance, j'avoue qu'il n'en a guère moins avec celle de SAINT-PAVIN.

XXXV. SONNET.

Que sa bone santé sera la cause de sa mort.

REC. *de* SER. T. I, p. 279. Titre unique: SONNET. Signé C. à la Table.

XXXVI. EPIGRAMME

Contre une COQUETE.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 340. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 306. *Ed. Paris* 1752; T. V. p 120.

XXXVII. EPIGRAMME A la même.

La Promenade à contre-tems.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692; T, IV, p. 340. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 307. *Ed. Paris* 1752; T, V, p. 120. Titre: EPIGRAMME, *La*

Promenade à contre-tems. Elle est avant la précédente, dont le Titre est, *Epigramme contre la même.*

XXXVIII. EPITRE EN STANCES

A Monsieur Sarazin,

Pour l'inviter à dîner.

Ami, je te demande au vrai p. 53.

Rec. de Ser. T. I, p. 130. Titre: *A Monsieur Sarrazin, invité à dîner.* Stances. Signé Ch.

St. I; V. 2 & 3.

Ainsi, je te demande au *vrai* ... p. 53.
Pour savoir quand je te verrai,

Rime Normande.

XXXIX. SONNET.

Que sa Maitresse est pour lui toute chose.

Je possède, il est vrai, des Maisons à la Ville, p. 55.

Rec. de Ser. T. II, p. 354. Titre unique: Sonnet. Sans nom d'Auteur.

Deux raisons me font attribuer ce Sonnet à Charleval. L'Auteur dans le second Quatrain vante ses Ouvrages; & l'on sait que notre Poète faisoit cas des siens. Le troisième Vers du premier Terset contient une Pensée peu claire à force de rafinement. C'est un défaut, que Charleval offre dans plus d'un endroit.

REC. de SER. T. I, p. 325. Titre unique : MADRIGAL. Sans nom d'Auteur.

En lisant cette petite Pièce, on a pu sentir aisément ce qui me l'avoit fait attribuer à CHARLEVAL.

** SONNET

D'un Auteur inconnu.

Raison de craindre également d'apprendre si l'on est aimé, ou si l'on ne l'est pas.

IL *faut donc vous aimer, adorable* INHUMAINE. p. 60.

REC. de SER. T. I, p. 188. Titre unique : SONNET.

XLIV. MADRIGAL

Sur le même fond de PENSÉE, *que le* SONNET *précédent.*

JE mourrai de trop de desirs, p. 61.

REC. de SER. T. II, p. 207. Titre : EPIGRAMME : Signé C. Plusieurs anciènes *Copies manuscrites* offrent ce MADRIGAL sous le nom de CHARLEVAL. C'est ce qui m'autorise à le lui revendiquer. Mais je dois avertir, qu'on le trouve dans l'Edition des *Œuvres de M.* DE BENSSERADE, T. II. Comme cette Edition n'a paru qu'après sa mort ; on n'en peut rien conclure, sinon que l'Editeur a cru que le MADRIGAL étoit de BENSERADE. Mais s'il en étoit réellement, il n'est

pas croïable que dans le REC. *de* SER. il ne fût pas ſigné B. ou BENSERADE.

XLV. CHANSON.

Que l'Amour lui fait oublier ſa mauvaiſe ſanté.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 352. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 314. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 128.

Coupl. II, V. 3.

Cueilleroit plus d'*épine*.

Les trois *Editions* mètent *épines* au Pluriel, & la Grammaire ſemble le demander. La Rime, *je m'imagine*, exige qu'*épine* ſoit au ſingulier, quoiqu'avec moins de régularité.

XLVI. MADRIGAL

A une DAME, *en lui renvoïant des Vers de* SARAZIN.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 343. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 309. *Ed. Paris* 1752; T. V. p. 122.

XLVII. CHANSON.

JALOUSIE *cauſée par l'abſence.*

Nou. REC. *des plus beaux* AIRS; T. II, p. 387. Titre AIR. Signé M. DE CHARLEVAL.

XLVIII.

XLVIII. EPIGRAMME

Contre une DAME, *qui l'avoit offensé.*

LISE a beau faire la mignarde. p. 64.

Elle est rapportée dans le *MENAGIANA*, comme étant de CHARLEVAL.

XLIX. CHANSON.

Inquiétude d'une AMANTE, *sujet de* JALOUSIE.

TIRCIS voïoit un jour sa Bergère inquiète ; p. 65.

REC. de BAR. Ed 1692 ; T. IV, p. 358. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 318. *Ed. Paris* 1752 ; T. V, p. 132. Titre : CHANSON.

L. EPIGRAMME.

Contre un AMI IMPRUDENT.

J'AI de ton amitié des preuves malheureuses. p. 65.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692 ; T. IV, p. 343. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 308. *Ed. Paris* 1752 ; T. V, p. 119.

LI. CHANSON.

*Que l'on ne doit pas se plaindre de l'*AMOUR.

C'EST bien à tort que l'on se plaint d'AMOUR. p. 66.

REC. *de* SER. T. I, p. 304. Titre : AIR. Signé C.

LII. SONNET.

Puissance des PLEURS *d'une* FEMME.

PHILIS, que des Oiseaux charme le doux ramage. p. 67.

à une Dame l'état de sa maladie, & lui dit qu'elle n'affoiblit point sa passion.

LVI. QUATRAIN.

Préférer ceux qui conseillent à ceux qui flatent.

Ouvre librement ton cœur. p. 72

Rec. de Bar. *Ed.* 1692; T. IV, p. 343. *Ed.* de Gall. T. IV, p. 311. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 124. Titre: Stances. Deux autres petites Pièces y sont jointes. Voïés ci-dessous LXIX.

LVII. INSCRIPTION

Pour la première face du Pied-d'estal d'une Statue d'Apollon, placée dans un Jardin. *Le Dieu parle.*

Parmi ces arbres & ces fleurs. p. 73.

Rec. de Bar. *Ed.* 1692; T. IV, p. 334. *Ed.* de Gall. T. IV, p. 302. *Ed.* Paris 1752; T. V, p. 115. Titre: *Pour mettre dans un Jardin au-dessous de la Statue d'Apollon.*

LVIII. INSCRIPTION II.

Pour la seconde face.

Ce Dieu visible, auteur de la lumière. p. 73.

Rec. de Bar. *Ed.* 1692; T. IV, p. 334. *Ed.* de Gall. T. IV, p. 302. *Ed.* Paris 1752; T. V, p. 115.

au premier Vers la même faute d'impression. On y lit *mes peines* au lieu de *ma peine*, que la Rime exige.

LXIII. SONNET

Contre la Cour.

Une troupe servile, inconstante, folâtre. p. 76.

Rec. de Ser. T. I, p. 250. Titre unique: Sonnet. Signé C. à la Table.

LXIV. EPIGRAMME.

A une Dame, *qu'une foule d'Amans grossiers assiégeoit à la Campagne.*

Allés, mes Vers, entretenir ce soir p. 77.

Rec. de Bar. *Ed.* 1692; T. IV, p. 338. *Ed. de* Gall. T. IV, p. 305. *Ed. Paris.* 1752; T. V, p. 118. Titre: Epigramme *pour une* Dame *de la Campagne, assiégée par des amans grossiers.*

LXV. CHANSON.

Bien que mes espérances vaines p. 78.

Rec. de Bar. *Ed.* 1692; T. IV, p. 327. *Ed. de* Gall. T. IV, p. 296. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 109. Ces *trois Editions* n'ont que le premier Couplet de cette Chanson, & le Titre est: Epigramme, Chanson, *ou* Paroles *mises en* Air.

La Pièce entière avoit été précédemment imprimée dans le Rec. de Ser. T. II, p. 93. Titre: Stances. Sans nom d'Au-

teur. Le second COUPLET ne vaut pas le premier; & peut-être n'est-il pas de CHARLEVAL. J'ai mis au second Vers de ce COUPLET.

Je pousse nuit & jour mille & mille soûpirs;

Au lieu de

Je fusse nuit & jour mille & mille soûpirs.

LXVI. SONNET.

INCONSTANCE DES IEUX.

QUAND j'apperçus DAPHNÉ si pompeuse & si belle. p. 79.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 331. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 299. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 112.

LXVII. STANCES

A une DAME, *qui demeuroit à* CACHAN *près d'*ARCUEIL, *& qu'il se plaint de ne pas voir.*

NE verrai-je point aujourd'hui, p. 80.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 310. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 285. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 97. Cette Pièce est à la suite de celle qui suit ici : Titre : STANCES *à la même. Il se plaint de ne la pas voir.*

ANCIENNE COPIE MANUSCRITE, avec ce Titre : *D'un* GALANT, *qui se pleignoit à sa* BELLE, *quelle ne venoit point le voir.*

LXVIII. STANCES

A la même DAME.

BELLE INGRATE, puisque mes soins, p. 82.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 308. *Ed. de GALL.* T. IV, p. 284. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 95. Titre: *Pour une DAME qui demeuroit à CACHAN près d'ARCUEIL.*

LXIX. QUATRAIN,

Sur le SOUVERAIN BIEN.

CELUI-LA goûte en paix le souverain bonheur. p. 83.

REC. *de BAR. Ed.* 1692; T. IV, p. 347. *Ed. de GALL.* T. IV, p. 311. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 124. Dans les trois *Editions* ce Quatrain, sous le titre de STANCES; paroît former une même Pièce avec le QUATRAIN:

OUVRE librement ton cœur,

qui le précède; & le DISTIQUE:

NON le plus fort, mais le plus sage,

qui le suit.

LXX. MADRIGAL.

A une jeune & belle PERSONNE.

CELUI qu'Amour n'a jamais su charmer. p. 84.

REC. *de BAR. Ed.* 1692; T. IV, p. 360. *Ed. de GALL.* T. IV, p. 326. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 134.

LXXI. EPIGRAMME

Contre les COQUETES.

Cette EPIGRAMME est attribuée à CHARLEVAL dans le *MENAGIANA*. Je la trouve avec quelque différence dans le REC. *de* SER. T. III, p. 213. Elle y est signée M. Ce qui paroît la doner pour être de MONTREUIL ou de MARIGNY. Quoi qu'il en puisse être: La voici.

EPIGRAMME.

CETTE Dame n'est qu'Artifice;
Et par dedans & pas dehors.
Otés-lui le Fard & le Vice,
Vous lui otés l'ame du corps.

LXXII. STANCES

Pour une jeune FEMME *très coquète.*

REC. *de* SER. T. III, p. 241. Titre; *Il se moque de la Coquèterie de* PHILIS. STANCES. Sans nom d'Auteur. Quelque ressemblance d'idées m'a fait prendre cette Pièce pour être de CHARLEVAL, de qui pourtant elle peut fort bien ne pas être.

P. 85; ST. II, V. 4.

Et que vous me traités comme un de vos Rivaux.

REC. *de* SER.

Et que vous me traités comme un de *mes* Rivaux.

La Penſée demande *vos.*

LXXIII. EPIGRAMME.

Accueil hors de ſaiſon.

VOIÉS à quoi le Sort m'engage. p. 87.

REC. *de* SER. T. I, p. 300; ſans autre Titre, qu'EPIGRAMME. REC. *de* BAR. *Ed.* 1692. T. IV, p. 339. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 306. *Ed.* Paris 1752; T. V. p. 119. Le même Titre qu'ici. J'ai ſuivi le texte de ces *trois Editions*: mais voici l'EPIGARMME telle que SERCY l'avoit fait imprimer auparavant.

FAUT-il que le Deſtin m'outrage,
Par un accident tout nouveau?
CLARICE me fait bon viſage,
Quand ſon viſage n'eſt plus beau.
Il faut pourtant que je lui die,
Comme un Rôle de Comédie,
Quelque petit mot d'amitié,
Quand je ſerai dans ſa ruelle:
Mais les Dieux ſeront ſans pitié,
Si CLARICE ne m'eſt cruelle.

LXXIV. SONNET

A une AMIE, *pour l'avertir de ne ſe point lier avec une* FOLLE.

QUOI que LIVOTINE vous die, p. 88.

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV, p. 332. *Ed. de Gall.* T. IV, p. 300. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 113. Titre : *Il done avis à une Amie de ne point lier commerce avec une Folle.* Sonnet.

LXXV. CHANSON.

Nécessité d'aimer.

Amour, je me suis plaint cent fois. p. 89.

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV. p. 357; *Ed. de Gall.* T. IV, p. 318. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 132. Cette Chanson & trois autres, de mesure différente, & faites par conséquent sur différens Airs, sont mises de suite dans ces *Editions* sous le seul titre, Chanson, comme étant des Couplets d'une même Pièce. Les trois autres commencent par

Quoi, sans vous souvenir de moi, ni de ma peine;

Vous n'êtes pas heureuse;

&

Tirsis voïoit un jour sa Bergère inquiète.

Celle dont il s'agit à présent, est placée entre les deux dernières.

LXXVI. MADRIGAL,

A Madame Scarron, depuis Marquise de Maintenon.

Bien souvent l'Amitié s'enflame; p. 8

Rec. de Bar. Ed. 1692 ; T. IV, & *Ed. Paris* 1752 ; T. V. VIE DE CHARLEVAL.

LXXVII. STANCES

A une PRUDE *galante.*

DEPUIS que je porte vos fers; p. 90.

Rec. de Bar. Ed. 1692 ; T. IV, p. 315 ; *Ed. de* GALL. T. IV, p. 289 ; *Ed. Paris* 1752 ; T. V, p. 110. Titre: STANCES *pour une* PRUDE *galante.* ANC. COP. MANUSCR. Le même Titre, qu'ici.

LXXVIII. CHANSON.

La SÉCURITÉ *est le tombeau de l'*AMOUR.

JE suis content de vous, CLIMENE. p. 91.

NOUV. REC. *des plus beaux* AIRS ; T. II, p. 486. Signé M. DE CHARLEVAL.

LXXIX. STANCES A MADAME L. M.

L'heureux REFUS.

AVEC tant de beauté vous rejetés mes larmes p. 92.

REC. *de* SER. T. I, p. 249. Titre : *A. M. M. L. M. Sur un* REFUS. STANCES, Signé C. à la Table.

P. 93 ; ST. III.

AINSI je suis heureux dedans mon malheur même.
Vos cruautés me font un bien ;
Et donent quelque chose à mon malheur extrême,
Encor qu'elles ne donent rien.

Rec. de Ser.

AINSI je suis heureux dedans mon malheur même,
Et vos rigueurs me font un bien,
Et donent quelque chose à mon malheur extrême,
Encor qu'elle ne donent rien.

Choqué des deux *Et*, qui commencent le second & le troisième Vers, j'ai corrigé comme on a vu ci-dessus : mais, en écrivant ceci, je m'aperçois que ma correction est fausse, & que l'Auteur a du dire :

Et vos rigueurs me font un bien,
En donant quelque chose, &c.

Dans ce cas, il faut ; après le premier Vers, &, après le second.

LXXX. MADRIGAL.

A une Dame, qui lui reprochoit d'être trop longtems à la Campagne.

Rec. de Bar. Ed. 1692 ; T. IV, p. 344. *Edit. de Gaul.* T. IV, p. 309. *Ed. Paris* 1752 ; T. V, p. 122. Titre : EPIGRAMME *à une Dame, qui le railloit d'être si longtems à la Campagne.*

LXXXI. MADRIGAL.

A Madame M. L. M.

Rec. de Ser. T. II, p. 92. Titre : *A. M. M. L. M.* Madrigal. Signé C.

LXXXII. STANCES

A Madame la Comtesse de la Suze.

Comtesse, à qui l'Amour apprit. p. 95.

Rec. de Bar. Ed. 1692 ; T. IV, p. 305. *Ed. de Gall.* T. IV, p. 282 ; *Ed. Paris* 1752 ; T. V, p. 93. Le même titre qu'ici. Anc. Cop. Manuscr. Titre : *A Madame la* Comtesse de la Suze, *sur ses belles qualités.*

LXXXIII. STANCES

A une Dame, *qui soûpiroit de l'inconstance d'un* Amant *& de la mort d'un* Ami.

Au plus fort de votre douleur, p. 98.

Rec. de Bar. Ed. 1692 ; T. IV, p. 322. *Ed. de Gall.* T. IV, p. 293. *Ed. Paris* 1752 ; T. V, p. 106. Titre : Stances *pour une* Dame *qui soûpiroit de l'inconstance d'un* Amant, *& de la mort d'un* Ami. Anc. Cop. manuscr. Même Titre qu'ici.

LXXXIV. STANCES

Sur ce qu'il n'est plus d'âge à s'engager dans une grande passion.

Charmante Iris, que vos ieux ont d'attraits ! p. 101.

Rec. de Bar. Ed. 1692 ; T. IV, p. 312.

Ed. de GALL. T. IV, p. 286. Ed. Paris 1752; T. V, p. 98. Titre: STANCES. *Il dit qu'il n'est plus d'âge à s'engager dans une grande passion.* ANC. COP. MANUSCR. Titre: *D'un GALANT à une BELLE. Il lui dit qu'il n'est plus dans un âge à s'engager dans une grande passion.*

P. 101; ST. III, V. 1.

Il faut quiter ces illustres Amours.

Les trois Edit. & la *Cop. Manuscr.*

Il faut goûter ces illustres Amours.

Goûter fait en cet endroit un contre-sens & l'Auteur doit avoir dit, *quiter*.

P. 102; ST. III, V. 3.

Chés ces Beautés, qui, sans vouloir *aimer*.

Les *Edit.* & la *Copie Manuscr.*

Chés ces Beautés, qui, sans vouloir *m'aimer*.

Le Sens demande simplement *aimer*.

LXXXV. SONNET

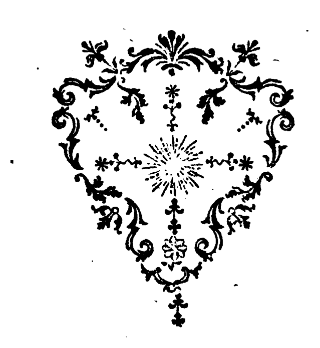
Au Roi LOUIS XIV,

Se préparant à faire la conquête de la HOLLANDE en 1672.

C'EST trop peu des lauriers qui couronent ta tête. p. 104.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 333. Ed. de GALL. T. IV, p. 301. Ed. Paris 1752; T. V, p. 114. Titre: *AU ROI.* SONNET.

POESIES DE *LALANE*, ET DU MARQUIS *DE MONTPLAISIR.*



A AMSTERDAM,

Et se trouve à Paris,

Chez P. A. LEPRIEURR Imprimeur du Roi, rue S. Jacques, à l'Olivier.

M. DCC. LIX.

(2)

REC. *de* BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 354. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 316. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 130. Titre: CHANSON.

ST. IV, V. 4.

Puis la Gloire, *puis* la Richeſſe.

Ce Vers eſt d'une Sillabe plus long que les autres de la Pièce, dont les STANCES ſont de quatre Vers de ſept. La différence de meſure de ce dernier Vers m'a doné lieu de penſer que CHARLEVAL n'avoit jamais eu deſſein de faire des CHANSONS de toutes les petites Pièces, qui portent ce titre dans les *trois Editions.* C'eſt ce qui me les a fait appeller STANCES. Dans l'*Ed. de Paris* 1752, perſuadé que les STANCES, dont il s'agit ici, devoient être une CHANSON, on a cru devoir raccourcir d'une Sillabe le dernier Vers, & l'on a mis,

Puis la gloire *&* la richeſſe.

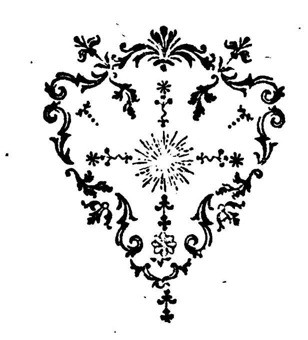
XCI. *STANCES CHRETIENES.*

LES ombres de la Mort me vont couvrir les ieux. p. 169.

REC. de BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 348. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 311. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 125. Même Titre qu'ici.

FIN.

POËSIES
DE
LALANE,
ET
DU MARQUIS
DE MONTPLAISIR.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à Paris,

Chez P. A. LEPRIEURr Imprimeur du Roi, rue S. Jacques, à l'Olivier.

M. DCC. LIX.

(2)



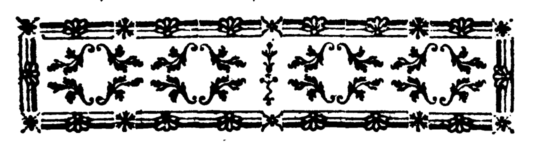
AVERTISSEMENT.

J'AI fait paroître en 1755 une Edition des ŒUVRES DE CHAPELLE ET DE BACHAUMONT, & je l'ai donée comme l'Essai d'un Projet, *formé depuis bien des années, de rassembler ce qui reste de quelques Gens, que leur esprit a rendus célèbres;* & qui, n'aiant jamais eu dessein de s'ériger en Auteurs, n'ont pris aucun soin pour faire passer à la postérité ce que leur amusement & les occasions ont pu leur faire composer. Une très longue maladie m'aiant forcé de suspendre l'exécution de ce projet, je la reprens, en donant aujourd'hui dans ce Volume les *POESIES de LALANE & du Marquis de MONTPLAISIR*, & dans un autre celles *de SAINT-PAVIN* & *de CHARLEVAL*.

Chacun de ces Poètes est imprimé séparément. C'est une attention que j'ai cru devoir à

ceux qui, voulant mètre un ordre dans leurs Livres, les rangent suivant les années de la mort des Auteurs.





AVERTISSEMENT.

SEROIT-ce en ce ſiècle une imprudence de faire jouir d'une nouvelle vie un Poète, qui n'a chanté que l'amour le plus vertueux? Le deſir de ſe lier par des nœuds légitimes avec une perſone, qui joignoit à la beauté la plus grande, tout ce qui peut rendre une Femme eſtimable; & le regret de l'avoir perdue après avoir eu le bonheur de la poſſéder, lui tinrent lieu de Muſes & d'APOLLON. LALANE ne fit des Vers, que pour célébrer les perfections d'un objet ſi digne de ſon amour, & pour éterniſer ſa propre douleur. Ceux qu'il compoſa dans les accès de cette mélancolie ſombre & tendre, où la perte de ſa Femme l'avoit plongé, reçoivent encore des Lecteurs d'aujourd'hui les mêmes applaudiſſemens, qu'ils reçurent des Lecteurs de ſon ſiècle. Nous y trouvons, comme eux, dans les Penſées, une nobleſſe qui n'exclut point la ſimplicité; dans la Verſification, une force ſuffiſante mêlée d'une ſorte de langueur, qui, née du Sentiment, ne ſert qu'à mieux peindre l'ame du Poète; & ce qui doit le plus nous fraper, nous

y trouvons une délicatesse de goût, que l'on n'avoit pas eu lieu d'attendre des premiers fruits de sa veine. Il n'en fut apparemment redevable qu'au soin extrême qu'il prit de cultiver les semences, que la nature avoit mises en lui, pour qu'il devînt un jour le digne Chantre du sujet auquel son cœur devoit uniquement le consacrer.

Il le devint en effet; & ce fut, en se rendant si difficile sur ses productions que, si l'on en croit un Auteur (1), que l'on n'a pas cessé de copier, *il ne fit jamais imprimer que trois Pièces, parce que la délicatesse de son goût ne lui permit pas d'en faire paroître d'avantage.* Ces trois Pièces sont les STANCES & l'IDILLE dans lesquelles il déplore la mort de sa Femme; & d'autres STANCES adressées à MÉNAGE, pour l'inviter à venir goûter avec lui les plaisirs de la vie champêtre. Cette dernière Pièce est dans son genre aussi bone que les deux autres; & l'on y trouve, autant que le sujet a pu le permètre, tout ce qui fait le prix des premières.

Les paroles, que je viens de citer, ont fait croire que LALANE n'avoit jamais composé que ces trois morceaux. On se seroit aisément dés-

(1) RECUEIL *des plus belles Pièces des* POETES FRANÇOIS, *tant anciens que modernes, depuis* VILLON *jusqu'à M. de* BENSERADE. Paris, CLAUDE BARBIN 1692. 5 vol. *in*-12. Voyez t. IV. la vie de LALANE, à la tête de ses Pièces, qui commencent à la page 137.

abusé, si l'on avoit pris la peine de feuilleter le Recueil de SERCY (2). Quatre SONNETS, une ELÉGIE & des STANCES y portent le nom de LALANE. Voilà donc neuf Pièces, que j'ai dû réunir. Je n'ai pas fait difficulté d'y joindre trois SONNETS, dont deux sont anonimes; & le troisième est attribué faussement à MALLEVILLE. Ces trois petits morceaux sont si bien dans le caractère de notre Poëte, qu'il est difficile de ne l'en pas croire l'Auteur.

J'ai dit plus haut que les premiers Vers de LALANE ne l'avoient point annoncé pour devoir être ce qu'il est dans ses dernières Pièces. En effet l'ELÉGIE & les STANCES, qui commencent ce petit Volume, sont d'un très mauvais goût. L'enflure des Pensées, la dureté des Expressions, l'inégalité du Stile, la rudesse de la Versification, le peu de vérité des Sentimens n'ont rien qui ressente ce beau naturel, qui charme dans le reste; & quoique ces deux Pièces soient imprimées avec le nom de LALANE, j'ai balancé longtems à croire qu'elles fussent de lui: mais enfin il suffisoit à mon dessein qu'elles eussent paru sous son nom, & que je n'eusse aucune raison de les revendiquer à d'autres. J'ai pensé d'ailleurs qu'on verroit avec quelque plaisir ce que le goût est capable de produire dans un bon

(2) POESIES CHOISIES *de Messieurs* CORNEILLE BOISROBERT, &c. Paris, CHARLES DE SERCY, 1660. 5. vol. in-12.

Eſprit. LALANE, accoutumé dans ſa jeuneſſe à doner avec le public ſon ſuffrage à des Vers bourſouflés, tels qu'on en récitoit alors ſur le Théâtre, ſuivit d'abord, en écrivant, une manière généralement goûtée: mais il étoit né pour écouter la nature; & dans la ſuite il connut tous les défauts de ſes ridicules modèles. Peut-être même fut-ce pour déſavouer ſes deux premières Pièces, qu'il ne pouvoit pas alors ne point déſaprouver, qu'au lieu du nom de CLÉONTE qu'il s'étoit doné d'abord, il prit dans ſes derniers Ouvrages celui de DAPHNIS.

Une autre raiſon qui m'a fait admètre ici l'ELÉGIE & les STANCES, dont je parle, c'eſt que les derniers Vers de notre Poète, quelque parfaits qu'ils ſoient, ne ſont pas tout-à-fait exemts des défauts de ſa jeuneſſe. L'IDILLE ſur la mort de ſa Femme en fournit une preuve dans ce Vers.

Il cava les rochers, il fit fendre les marbres;

& dans ces autres:

Auſſi-tôt il tomba dans ſa fureur première,
Reprit dans nos forêts ſa courſe coutumière,
Du vent de ſes ſoûpirs ſécha toutes nos fleurs,
Groſſit tous nos ruiſſeaux du torrent de ſes pleurs;
Etona de ſes cris l'Air & la Terre & l'Onde.

C'eſt-là le ton de CLÉONTE, & non celui de DAPHNIS. Ces Figures audacieuſes & même ou-

trées, qui ne pouroient qu'avec précaution entrer dans un Ouvrage susceptible de l'Eloquence la plus sublime, comment a-t'on osé les allier à la simplicité du Stile Pastoral? Voilà ce que peuvent faire sur un Esprit, devenu sage, les préjugés & le goût de la Jeunesse, dont on ne se défait jamais totalement.

Après avoir parlé suffisamment des Ouvrages de notre Poète, il est tems de le faire connoitre lui-même.

PIERRE LALANE OU DE LALANE, Fils d'un Garde des Rôles du Conseil Privé, tiroit son origine de *Bordeaux*, où sa famille occupoit un rang distingué dans le Parlement. On ignore en quelle année il naquit: mais on sait qu'il étoit proche parent de NOEL DE LALANE, Docteur de *Sorbone*, Abbé de *Val-Croissant*, & Chanoine de l'Eglise de *Paris*, lequel fut dans le XVIIe. siècle un des Docteurs envoïés à *Rome* pour y prendre la défense de la Doctrine de S. *Augustin*.

M. TITON DU TILLET, dans son *Parnasse François*, dit que PIERRE DE LALANE n'eut point d'autre emploi que celui de cultiver les Belles-Lettres. C'est ce qu'on en avoit toujours dit: mais on apprend par les *Lettres manuscrites* de CHAPELAIN, si souvent citées dans les derniers Volumes de la *Bibliothèque Françoise* de M. l'Abbé GOUJET, que LALANE en différens tems remplit divers emplois. On le trouve en

Hollande pendant une partie de l'année 1635; & l'année suivante, on le voit emploïé, l'on ignore en quelle qualité, dans l'armée que la *France* avoit en *Picardie* pour en chasser les *Espagnols*, qui s'étoient emparés de quelques Places. En 1639, il étoit en *Bretagne* à la suite du Duc de *Retz*, auquel ses *Poësies* font soupçoner qu'il étoit attaché. Le *Marquis* DE MONTPLAISIR; Poète estimable & son Ami particulier, étoit de ce voïage.

Il avoit eu l'année précédente une affaire fâcheuse, qui l'avoit obligé de se cacher pendant quelque tems, & de ne faire confidence du lieu de sa retraite qu'à quelques Amis surs. *J'apprens avec plaisir*, lui dit CHAPELAIN le 6 de Février 1638, *que M. votre Père, quoiqu'aussi sévère qu'il l'est, travaille avec vous à récompenser, selon son pouvoir, la générosité, que vous a témoignée la belle cause de vos peines & de vos plaisirs. Je ne doute pas qu'elle ne tire une grande consolation de voir qu'il n'est pas celui qui retarde votre satisfaction commune; & qu'il ne tient pas à lui que vous ne soïés en repos.* Ces paroles sont insuffisantes pour nous instruire de l'avanture de LALANE: mais comme elles ont nécessairement trait à la recherche qu'il faisoit de MARIE GASTELLE DES ROCHES, Fille de Condition, qui fut sa Femme; on peut conjecturer qu'il avoit rencontré dans sa recherche des obstacles; que, pour les surmonter, il avoit commis quelque

imprudence; qu'il falut qu'il se dérobât aux poursuites, que l'on faisoit ou que l'on vouloit faire; & que la chose fut mise en négociation. Tout fut accommodé peut-être dès cette année même 1638.

Il étoit en *Bretagne*, l'année suivante, avec sa Femme, & marié depuis peu, comme on le voit par une *Lètre de* CHAPELAIN du 16 de Juin 1639. Au mois de Septembre de la même année, Madame DE LALANE eut à *Mortagne* une grande maladie, dont elle ne guérit que pour languir jusqu'au mois d'Octobre 1644, qu'elle mourut, laissant un Fils. CHAPELAIN lui fit cette Epitaphe.

VENUS repose en ce tombeau
Du nom d'*Amarante* couverte.
Le monde a perdu dans sa perte
Ce qu'il eut jamais de plus beau.
Toutes les Graces, de tristesse,
Sont mortes avec la Déesse.
Son Fils voit encore le jour.
L'AMOUR reste encor de cette Belle:
Mais ce ne peut être l'AMOUR;
Il est aussi mort avec elle.

Cette Epitaphe Italiène de la façon de MÉNAGE seroit beaucoup meilleure, si ce n'étoit pas une pensée usée.

BONTA, *Virtù, Onestade,*
Gentilezza, Beltade,
Scherzi, Trastulli, Amori,
Qui stan sepolti con la bella DORI.

CHAPELAIN, dans une *Lètre* du 5 de Novembre 1645, s'efforce de consoler son Ami: mais il ne lui cache pas que la perte d'une Epouse si chérie & si digne de l'être, étoit la plus grande & la plus affligeante qu'il pût faire. La douleur de LALANE fut égale à son amour, & lui fit produire les meilleures de ses Pièces, celles qui lui donent un rang parmi nos Poètes. En vain ses Amis s'empressèrent à le consoler. Il paroît que le tems même eut peine à modérer sa douleur.

Ce fut apparemment pour y faire diversion, qu'il fit un voïage en *Italie*. Il étoit à *Venise* en Décembre 1648 avec M. de BALAGNY. Dans le mois de Septembre de l'année suivante, il écrivit à CHAPELAIN qu'*il seroit encore Italien pour huit mois*, & qu'en 1650 il iroit à *Rome* pendant le Jubilé. Dans le même tems, on avoit en *France* quelque dessein de l'envoïer en *Suède*: mais on ignore si ce projet eut son exécution. On ne sait plus rien de ce qui concerne LALANE, dont la mort est marquée en 1661 dans un *Nécrologe* manuscrit de M. DE LA MONNOYE; & rien ne peut faire soupçoner que cette date ne soit point exacte.

Ménage remplit par cette Epitaphe Latine, à l'égard du Mari le devoir d'amitié, dont il s'étoit acquité précédemment à l'égard de la Femme.

Conjugis ereptæ tristi qui tristior Orpheo,
Flebilibus cecinit funera acerba modis;
Proh dolor! ille tener tenerorum scriptor amorum,
Conditur hoc duro marmore Ialanius.

Je termine ce que j'avois à dire de Lalane par ce qui finit ce que l'on en dit dans le Recueil de Barbin. Il est comme certain que les petites Vies des Poètes, que l'on y lit, sont de M. de Fontenelle; & je ne crois pas qu'on me blâme de rapporter quelques paroles d'un Ecrivain si justement célèbre. *L'amour* dit-il, *a souvent inspiré des Poètes, & leur a dicté des Vers fort passionés pour leurs Maîtresses: mais on en a guère vu prendre leurs Femmes pour l'objet de leurs Poësies, & pleurer leur mort en Vers. Ceux de* Lalane *marquent un bel Esprit, un bon Naturel & un Cœur tendre.*

SAINT-MARC.



POESIES DE LALANE.

I.

ÉLÉGIE.

CLÉONTE, déſeſpéré des rigueurs d'AMARANTE, veut ſe doner la mort.

AFFREUSES Déités aux noirs crins de vipères;
Phantômes, Viſions, Larves, Spectres, Chimères,
J vous invoque tous du plus creux des Enfers;
Apportés vos ſerpens, vos flames & vos fers;
Préſentés-vous à moi ſous d'horribles figures;
DÉMONS, je vous attens dans ces vieilles maſures;
Où règne le ſilence en un trône de deuil,
Bâti ſur le débris d'un antique cercueil.

Les Corbeaux, les Hiboux & les fières Harpies
Ont quité les horreurs de ces grotes impies;
Rien que moi n'y réside, & l'AMOUR qui me suit.
Non, c'est moi qui le suis; c'est lui qui m'y conduit,
Ce tiran de mon ame aux malheurs condamnée;
C'est lui qui dans ces lieux traîne ma destinée;
Et c'est aussi pour lui, noires Divinités,
Qu'outré de mille maux qu'il m'a tous suscités,
D'un rauque son de voix, mais d'un cœur trop fidèle,
Je vous conjure encor, vous presse & vous appelle;
Non, que votre faveur me puisse soulager,
Ni qu'il me soit besoin d'un secours étranger;
Je porte avècque moi mon tragique remède,
Ce fer me tirera du mal qui me posséde:
Mais pour être témoins que je vais, sans effort,
Précipiter mes jours dans les bras de la MORT

Quoi! Vous ne sortés pas de vos creuses tanières?
DÉMONS, êtes-vous sourds à mes tristes prières;
Ou bien ne suis-je point si rempli de terreur,
Que vous ne m'osiés voir au fort de ma fureur?
J'adoucirai pour vous & ma voix & ma vue;
Approchés, accourés, car mon heure est venue.
Il faut dans peu de tems que j'aille en votre Cour
Faire un ample récit des angoisses d'amour.
Là, vous saurés au long ma funeste avanture;
Et verrés clairement la douleur que j'endure.

Celle pour qui je meurs & pour qui je naquis,
Méprisa mon ardeur, tandis que je véquis.
Elle me fut toujours cruelle, inexorable;
Et jamais je n'eus d'elle un regard favorable.
Quand même elle sauroit que je m'en vais mourir,
Et qu'un de ses soupirs me pourroit secourir;
L'Insensible qu'elle est, l'Ingrate, l'Inhumaine,
Pour ne pas soûpirer retiendroit son halène.
Me voïant aux abois, elle ne diroit pas:
CLÉONTE, *puisses-tu souffrir un doux trépas!*

DÉMONS, si vous voulés une plus longue histoire,
Attendés que mon ame ait passé l'onde noire.
Là, je vous en dirai tous les évènemens,
Et vous ferés savoir, tourmens après tourmens,
Le sujet de ma mort, la cause de ma rage;
Car tout ce que je dis, n'est qu'une foible image
De l'ennui, qui me ronge, & de la cruauté,
Qu'exerce sur mon cœur cette fière Beauté.

Ça donc, ma triste Main, qu'on me rende un service!
Faisons dans ce désert un sanglant sacrifice;
N'aïons point de pitié de ce Cœur amoureux;
Achevons promtement son destin malheureux,
C'est assés prolonger mon discours & ma vie.
Allons, mon Ame, allons où la MORT me convie;
AMARANTE le veut, & je le veux aussi.
Ah! Je tombe sans force, immobile, transi;
J'évanouis, j'expire; & ma bouche mourante
Baise encore, en passant, le beau nom d'AMARANTE.

II.

STANCES.

AMARANTE rappelle CLÉONTE à la vie, en se montrant sensible à son amour.

CLÉONTE finissoit sa dernière langueur;
Il alloit expirer; &, d'une voix mourante,
Il prononçoit encor ce beau nom d'AMARANTE;
Sans se plaindre de sa rigueur.

La mort étoit dépeinte en son visage blême;
Ses ieux avoient perdu la lumière du jour;
Son ame alloit partir, ou plustôt son amour,
Qui ne sont qu'une chose même. (1);

AMARANTE, qui sut comme il alloit mourir;
Et qu'elle avoit de quoi lui conserver la vie,
Accourut promtement, en son ame ravie,
Espérant de le secourir.

(1) Nous disons aujourd'hui: *qu'une même chose.*

ELLE dit, en panchant ses ieux sur son visage :
*J'*AI *de ton déséspoir une amère douleur ;*
Et, si mon amitié peut vaincre ton malheur ;
Mon cher CLÉONTE*, pren courage.*

*J*E *t'ordone de vivre ; & veux qu'à l'avenir*
Le destin de nos cœurs n'ait qu'une même trame ;
Que notre embrasement ne pousse qu'une flame,
Qui ne puisse jamais finir.

CONSERVE*-moi toujours une ardeur aussi pure ;*
Qu'elle a paru constante en ce dernier effort ;
Je porterai la miène, en dépit de la MORT,
Au-delà de la sépulture.

CLÉONTE à ce discours ouvrit un peu les ieux :
Mais, surpris tout d'un coup contre son espérance ;
Saisi d'aise & d'amour, il garda le silence,
Se voïant déja dans les Cieux.

PAR leurs fixes regards leurs ames se baisèrent ;
L'ardeur de leurs soûpirs exprima leur transport.
Ainsi de ces Amans, unis malgré le Sort,
Les derniers malheurs s'achevèrent.

III.

SONNET.

Eloge de la beauté d'AMARANTE.

AMARANTE n'est point une œuvre à l'avanture,
Un Mortel n'a point fait ce miracle nouveau;
D'un accord mutuel l'AMOUR & la NATURE
Mirent, pour la former, ce qu'ils avoient de beau.

POUR animer son teint d'une vive peinture,
La NATURE emploïa son plus rare pinceau;
L'AMOUR mit dans ses ieux sa flame la plus pure;
Et depuis il n'osa l'approcher sans bandeau.

TOUTES les Déïtés auprès d'eux se trouvèrent,
Qui d'une main prodigue à l'envi lui donèrent
Le port, la majesté, la grace, le maintien.

MAIS pour notre malheur, la NATURE imprudente
Détruisoit son empire, en formant AMARANTE;
Cependant que l'AMOUR agrandissoit le sien.



IV.

SONNET.

Sur la mort d'AMARANTE, au moment qu'elle venoit d'expirer.

VENÉS en foule, CURIEUX,
Contemplés ce divin ouvrage,
Dont la vie a senti l'outrage
D'un Sort aveugle & furieux.

BIEN que, d'un air victorieux,
La beauté brille en ce visage;
AMARANTE mit en usage
D'autres attraits plus glorieux.

DES charmes qui furent en elle,
L'aimable qualité de Belle
Fut ce qu'on estima le moins,
Quoique sa beauté sans seconde
(Et j'en prens vos ieux à témoins)
Fut la plus parfaite du monde.



V.

SONNET.

AUX BELLES,

Sur le même sujet & dans le même instant.

AMARANTE fut ſans ſeconde:
Mais, pour conſerver ſes beaux jours,
Ce lui fut un foible ſecours
D'être la merveille du monde.

UNE nuit fatale & profonde,
Bornant ſa lumière & ſon cours,
Eteignit du feu des AMOURS
La ſource brillante & féconde.

O VOUS, qui ne prévoïés pas
Le ſort de vos charmans apas,
Venés voir cette belle Morte.

CE que vous avés de plus beau
Paſſera de la même ſorte,
Et peut-être avant le tombeau.

VI.

SONNET.

Illusion causée par la force de l'amour conjugal.

Ce n'est point ici l'Ombre errante
De l'objet, que j'aime le mieux ;
Et ce qui paroît à mes ieux,
Est le corps même d'AMARANTE.

VOUS qui la crûtes voir mourante,
Et qui pensés que de ces lieux
Elle a pris le chemin des Cieux,
Votre erreur est toute apparente.

TROP crédules pour mon repos,
Vous racontés mal-à-propos
Comme la MORT me l'a ravie.

IMPORTUNS, je ne vous crois pas ;
AMARANTE vit de ma vie,
Ou je mourus de son trépas.



V I I.

SONNET.

Raiſon de la mort prématurée d'AMARANTE.

AMARANTE aujourd'hui ceſſe d'être mortelle,
Et va jouir des biens qu'elle avoit mérités.
Elle quite la terre ; & ſes jours ſont hâtés,
Pour lui faire trouver un ſéjour digne d'elle.

LA Vertu n'eut jamais un plus parfait modelle ;
Un Eſprit n'eut jamais de ſi vives clartés ;
Et jamais on n'a vu tant de rares beautés
Etaler à nos ieux leur pompe naturelle.

SI le Ciel favorable eût mes vœux exaucés,
S'il eût été ſenſible aux pleurs que j'ai verſés ;
Elle eût en cheveux blancs vu terminer ſon âge.

MAIS il l'a retirée en cet illuſtre état ;
Et n'a pu conſentir que ſon plus bel ouvrage
Perdît un ſeul raïon de ſon premier éclat.



VIII.

SONNET.

Il rejète les consolations de ses Amis, & veut mourir.

CESSÉS de rappeller mon ame fugitive.
ı mort, que vous croïés le plus grand des malheurs,
: dépouïlle aujourd'hui de ses noires couleurs;
t paroît à DAPHNIS trop lente & trop tardive.

TES-vous envieux du bonheur qui m'arrive;
ısqu'à me desirer au séjour des douleurs?
'êtes-vous point lassés de voir couler mes pleurs,
t d'entendre ma voix languissante & plaintive?

UOI! Ne savés-vous pas, vous qui plaignés mon sort,
u'AMARANTE a passé par les mains de la MORT,
t que l'AMOUR devoit m'obliger à la suivre?

'OUS vos conseils en vain me veulent secourir.
'ils n'ont pas le pouvoir de la faire revivre,
s ne peuvent aussi m'empêcher de mourir.

IX.

SONNET.

Eloge d'AMARANTE, & raison d'être inconsolable de sa mort.

AMARANTE n'est plus ; & ce parfait modelle ;
Ce chef-d'œuvre accompli de la Terre & des Cieux,
Comme un brillant éclair, a passé dans ces lieux,
Y laissant de regrets une suite éternelle.

Si son corps ètoit beau, son ame ètoit plus belle ;
Un feu pur, un feu doux anima ses beaux ieux ;
Son esprit égala même l'esprit des Dieux ;
Et rien ne lui manqua, sinon d'être immortelle.

DAPHNIS, son cher Epoux, DAPHNIS, qui de son cœur
Fut le chaste souhait & l'unique vainqueur,
En des larmes de sang & se plonge & se noie.

Il sait qu'en ce malheur les pleurs sont superflus,
Et qu'enfin AMARANTE est dans un lieu de joie ;
Mais il sait qu'en ces lieux AMARANTE n'est plus.



X.

STANCES.

Après avoir fait le Portrait d'AMARANTE, il exprime toute la douleur qu'il a de l'avoir perdue.

VOICI la solitude, où, sur l'herbe couchés,
D'un invisible trait également touchés,
Mon AMARANTE & moi prenions le frais à l'ombre
De cette forêt sombre.

❧

NOUS goûterions encore en cet heureux séjour
Les tranquilles plaisirs d'une parfaite amour,
Si la rigueur du Sort ne me l'eût point ravie,
Au plus beau de sa vie.

❧

EST-ce donc ici-bas une loi du Destin,
Que la plus belle chose y passe en un matin?
Faloit-il en un jour voir AMARANTE naître,
Et la voir disparoître?

❧

DES plus vives couleurs la NATURE avoit peint
Et sa bouche, & son front, & ses ieux, & son teint,
De cent charmes divers le mèlange admirable
Le rendoit adorable.

LES GRACES & l'AMOUR avec tous leurs apas
D'une cadence noble animèrent ses pas;
Elle fut tout ensemble, en son port, en son geste;
Et pompeuse & modeste.

SON esprit étona les plus rares esprits;
Sur les plus éclatans il emporta le prix;
Et ne démentit point l'origine première,
D'où sortit sa lumière.

LE Ciel ne fut jamais, en ses plus grands efforts
Si prodigue à verser ses plus riches trésors,
Que quand de sa plus pure & plus brillante flame
Il forma sa belle ame.

DE tant de biens enfin son corps se vit comblé,
Que, pour en trop avoir, il en fut accablé.
Ainsi tombe une fleur, dont la tige est moins forte
Que le faix qu'elle porte.

O DIEUX, injustes DIEUX, de mes larmes témoins!
Ou que n'eût-elle plus, ou que n'eût-elle moins;
Plus de force pour vivre, ou moins de dons célestes
A son corps si funestes.

Ah! J'adresse ma plainte à qui n'écoute pas,
Et je murmure en vain d'un si cruel trépas.
Quand une fois la Parque arrête notre course,
Nous tombons sans ressource.

Je sais bien, ma RAISON, qu'en ce dernier malheur,
Il n'est point de remède à mon âpre douleur.
Sous d'incurables maux mon ame est abatue;
Et c'est ce qui me tue.

Mais, ô toi! fier Titan, mon superbe ennemi,
DESTIN, poursuis ton coup; tu n'as fait qu'à demi.
Ne vois-tu pas encore en ma langueur mourante
Un reste d'AMARANTE?

Si je fus tout en elle, en lui donant ma foi;
En me donant la siene, elle fut toute en moi.
Lorsque par ton décret sa mort fut résolue,
La miène fut conclue.

EXÉCUTE sur moi cet arrêt inhumain.
AMARANTE me presse, elle me tend la main;
dans mon triste cœur, j'oi le sien, qui s'écrie;
Viens, DAPHNIS, *je te prie.*

Au nom d'une si tendre & si forte amitié,
DESTIN, sois pitoïable, en manquant de pitié.
Joins mon Ombre à la siène, & dans la sépulture
Confons notre avanture.

CE ténébreux séjour, tout horrible qu'il est,
Des biens, dont je me flate, est le seul qui me plait;
Et ce froid Monument, où ma flame repose,
Est pour moi toute chose.

C'EST le port pacifique, où tendent mes desirs;
Le centre de mes vœux; le ciel de mes plaisirs;
Et l'unique bonheur qu'en mon malheur extrême,
Je m'annonce à moi-même.

AINSI parloit DAPHNIS, *en irritant le Sort,*
Qui de son AMARANTE *avoit hâté la mort;*
Heureux si, dès l'instant qu'elle cessa de vivre,
Il fût mort pour la suivre!

MAIS le Ciel, qui le plonge en un goufre d'ennui,
*Pour la gloire d'*AMOUR *l'a gardé, malgré lui;*
Afin que dans sa bouche AMARANTE *demeure*
Et revive à toute heure.



IX.

IDILLE.

La peinture du bonheur de ses Amis en aimant, renouvelle sa douleur & la rend plus forte.

SOUS les arbres sacrés de ce fameux Vallon,
Où le divin GONDY réprésente APOLLON, (1)
DAPHNIS, renouvellant ses fortunes passées,
Erroit à la merci de ses tristes pensées;
Et par les sons plaintifs de sa mourante voix
Attendrissoit le cœur des Nimphes de ces bois;
Quand, frapé tout d'un coup & ravi par l'oreille,
D'une douce Musique à nulle autre pareille,
Il se traîna sans bruit au travers des buissons
Pour ouir de plus près de si douces Chansons.
Hélas! Il les ouit; & son ame abatue,
Loin d'en voir émousser la pointe qui le tue,
La sentit plus piquante; & s'abbreuvant de fiel;
Convertit en poison les délices du Ciel.
MENALQUE & LICIDAS formoient cette harmonie;
Et, le beau feu d'amour échaufant leur génie,
Tous deux Amis parfaits, mais plus parfaits Amans;
Découvroient à DAMON leurs divers sentimens.

(1) L'Auteur place la scène à *Saint-Cloud*, & le *divin* GONDY, qui représente APOLLON, est le *Coadjuteur de* PARIS, depuis *Cardinal de* RETZ, ou le *Duc* DE RETZ son Frère.

Devant lui chacun d'eux avec d'égales armes
Deffendoit sa Bergère, en exprimoit les charmes;
Et, voulant acquérir le titre de vainqueur,
Appuïoit de sa voix le parti de son cœur.
Tant de rares beautés naïvement dépeintes,
Donèrent à DAPHNIS de mortelles atteintes.
L'image d'AMARILLE & celle de PHILIS
Tirèrent du tombeau ses feux ensevelis;
Et sa chère AMARANTE apparut à son ame,
Lançant de ses beaux ieux une subtile flame,
Qui, flatant son amour d'un plaisir imparfait,
Accrut de sa douleur le véritable effet.

O TOI, s'écria-t'il, *fugitive* AMARANTE!
Toi, qui mènes mon Ombre après la tiène errante,
Toi, dont la cendre froide embrase tous mes sens,
Ecoute le récit des peines que je sens.
Quand tu voïois le jour, & que ta belle vie
Remplissoit tous les Cœurs ou d'amour ou d'envie;
Je fus le seul choisi pour être aimé de toi,
Et seul je méritai les gages de ta foi.
Mais pardon, si je dis que je t'ai méritée!
De ce terme insolent ne sois point irritée.
Si j'eus quelque mérite, AMOUR, *notre vainqueur,*
Le versa dans mon âme, en règnant dans mon cœur.
Je sais que ta beauté n'eut rien de comparable;
Qu'aux plus brillans esprits le tien fut préférable;
Que les Vertus, les Ris, les Graces, les Amours,
Pour te faire admirer, te suivirent toujours;

Que ces brillans regards, dont tu nous fis la guerre,
Tirèrent après toi tous les ieux de la terre;
Et qu'enfin la NATURE *épuisa ses trésors,*
Quand par l'ordre du Ciel elle forma ton corps.
Cependant tu m'aimas; & j'eus le bien suprême
De voir ta flame égale à mon ardeur extrême,
Dès que, pour nous unir, le soin des Immortels
Eût épuré ma flâme au pied de leurs autels.
O fortunés momens! O flateuses pensées!
O biens évanouis! O délices passées!
O Doux ravissemens! O célestes plaisirs!
Vous calmeriés encor mes violens desirs,
Si quelque Dieu, tenté d'une si belle proie,
Ne m'avoit point ravi la cause de ma joie.
Mais de quoi, Malheureux! osé-je discourir?
Puis-je, ô mon AMARANTE! *y songer, sans mourir?*
Que fais-je de ma vie, après t'avoir perdue?
Qu'as-tu fait de ta flame, au tombeau dêcendue?
Y gardes-tu toujours ta première amitié?
De l'ennui, qui me ronge, as-tu quelque pitié!
Dis-moi, si chés les Dieux ce beau soin te dévore;
Et si de ton Berger il te souvient encore?
Ah! Tu ne répons rien! Méconnois-tu ma voix?
DAPHNIS *ne t'est-il plus ce qu'il fut autrefois?*
Est-ce donc qu'on oublie, au bord des sépultures,
De ses chastes amours les douces avantures?
De moi, s'il est ainsi, je renonce au trépas.
Je veux vivre & souffrir, pour ne t'oublier pas;

Et que de mes tourmens la ſuite douloureuſe
Faſſe vivre à jamais notre hiſtoire amoureuſe.

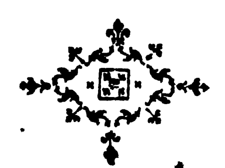
Là, cet Amant ſe tut ; & par mille ſanglots,
Accómpagnés de pleurs répandus à grands flots,
Il cava les rochers, il fit fendre les marbres,
Et gémir de pitié l'Air, les Eaux & les Arbres.

DAMON, qui l'apperçut, & qui dans ce malheur
Du mal de ſon Ami fait ſa propre douleur,
Suivi des deux Bergers qu'un même zèle emporte ;
L'approcha, le plaignit, & parla de la ſorte.

DAPHNIS, *modérés-vous, c'eſt trop s'entretenir*
Dans le trouble confus d'un mortel ſouvenir.
Les Dieux, juſtes & bons, ont mis votre AMARANTE
Au deſſus des flambeaux de la voûte éclairante ;
Où, ſe mirant ſans ceſſe en la ſource du bien,
Hormis votre repos, il ne lui manque rien.
Travaillés à ſa gloire, achevés-en l'ouvrage ;
Montrés votre conſtance au milieu du naufrage ;
Oppoſés la ſageſſe à la néceſſité,
Et prenés part vous-même à ſa félicité.

A CES mots, animés de la voix & du geſte ;
DAPHNIS fit une pauſe à ſa douleur funeſte ;
Et, ſi d'un ſage Ami les ſublimes diſcours
De ſemblables douleurs pouvoient trancher le cours ;
Il eût trouvé ſans doute en ce puiſſant remède
L'entière guériſon du mal qui le poſsède :

Mais de son fier destin les assauts redoublés
Remirent le désordre en ses esprits troublés.
Aussi-tôt il tomba dans sa fureur première,
Reprit dans nos forêts sa course coutumière;
Du vent de ses soûpirs sècha toutes nos fleurs;
Grossit tous nos ruisseaux du torrent de ses pleurs;
Etona de ses cris l'Air, & la Terre, & l'Onde;
De son mal incurable entretint tout le monde;
Et chaque jour encor fait redire cent fois
La mort de sa Bergère aux Echos de nos Bois.



XII.

STANCES

A M. MÉNAGE,

Pour l'inviter à venir jouir avec lui des douceurs de la Vie Champêtre.

AFFRANCHI-toi, romps tes liens,
Quelque légers qu'ils puissent être ;
Vien, MÉNAGE, en ce lieu champêtre,
Où, content de tes propres biens,
Tu n'auras que toi pour ton maître.



NON, que le Maître que tu sers,
Ne soit un homme incomparable ;
Qu'il n'ait un mérite adorable,
Et que la douceur de tes fers
Ne soit charmante & desirable.

LUI-même viendroit dans ces bois
Jouir, au murmure de l'onde,
D'une félicité profonde,
Si les oracles de sa voix
N'étoient point le salut du Monde. (1)

(1) MENAGE étoit attaché pour lors au *Coadjuteur de* PARIS, depuis *Cardinal de* RETZ.

Toi, qui peux prendre ce loisir;
Fui le tumulte de la ville;
Et, si tu veux être tranquille,
Ton ame ne sauroit choisir
Un plus délicieux azile.



Tes sens y goûteront en paix
Ce que la Nature nous done,
Qui, toute simple & toute bone;
Y communique ses bienfaits,
Sans les refuser à persone.



Les Plaisirs y sont purs & doux,
Come l'air que l'on y respire.
L'Innocence y tient son empire;
Et chacun, sans être jaloux,
Y possède ce qu'il desire.

La folle Passion d'amour
En est entièrement banie;
Et l'ambitieuse Manie,
En cet agréable séjour,
N'exerce point sa tiranie.

La plus éclatante grandeur,
Pour qui le Courtiſan s'immole,
Nous eſt moins qu'une vaine Idole;
Et nous mépriſons la ſplendeur
De tous les tréſors du *Pactole*.



Nous n'avons ſu que trop ſouvent
Tout ce que peut un beau viſage:
Mais, par un tel apprentiſſage,
Notre Cœur devenu ſavant,
En eſt auſſi devenu ſage.

Ici, comme dans un miroir,
Notre ame, à ſoi même connue
Et de nulle erreur prévenue,
Se conſidère & ſe fait voir
Libre, ſans fard & toute nue.

Des violentes Paſſions,
Qui la tenoient envelopée,
Comme d'un Dédale échapée,
A bien règler ſes actions
Elle eſt ſeulement occupée.

CHACUN sait que mes tristes ieux
Pleuroient ma Compagne fidèle,
AMARANTE, qui fut si belle,
Que l'on n'a rien vu sous les cieux
Qui ne fût moins aimable qu'elle.

J'ALLOIS succomber aux ennuis,
Lorsque je trouvai, sans étude,
Un charme en cette solitude,
Qui, me laissant de douces nuits,
Enchanta mon inquiétude.

SI ton sein, rongé de souci,
Porte quelque trait qui l'enflame,
Nos Jardins en ont le dictame;
Et, dès que tu seras ici,
Tout sera paisible en ton ame.

VIEN donc en ces lieux peu batus,
Où la FORTUNE & ses caresses,
L'AMOUR & toutes ses tendresses,
Cèdent aux solides VERTUS,
Qui sont nos biens & nos richesses.



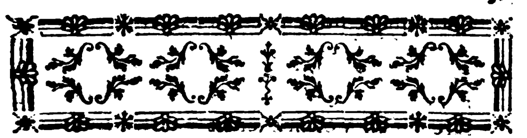


TABLE RAISONÉE

DES POÉSIES DE LALANE.

I. ELÉGIE.

CLÉONTE, déſeſpéré des rigueurs d'AMARANTE, veut ſe doner la mort.

AFFREUSES Déités aux noirs crins de vipéres; p. 13

RECUEIL *de* POESIES CHOISIES *de Meſſieurs* CORNEILLE, BENSERADE, &c. *Paris*, CHARLES DE SERCY; Tome V, p. 300, avec ce titre : *La mort déſeſpérée de* CLÉONTE; ſigné DE LA LANNE.

Ce RECUEIL eſt en cinq Parties, qui font autant de Volumes. SERCY l'imprima trois fois depuis 1654 juſqu'en 1660; & le réimprima pluſieurs fois après cette année. Je n'en ai vu nulle part aucun Exemplaire, qui fût tout de la même Edition. Les Volumes de

celui que je possède, sont, T. I. 1660; T. II. 1662; T. III, 1658; T. IV, 1661; T. V, 1660. SERCY donoit son RECUEIL Volume à Volume; & réimprimoit sans doute à mesure qu'un Volume étoit épuisé. Les réimpressions offrent quelquefois des changemens. En voici la preuve.

Ci, P. 14, Vers 17 & 18.

Quoi! Vous *ne sortés* pas de vos *creuses* tanières?
DÉMONS, êtes-vous sourds à mes *tristes* prières?

J'ai trouvé ces Vers d'une autre manière dans un T. V, dont je ne puis pas marquer l'année, parce que le frontispice & les premiers feuillets y manquoient.

Quoi! Vous *n'osés sortir* de vos *sombres* tanières?
DÉMONS, êtes-vous sourds à mes *justes* prières?

P. 15. avant-dernier VERS.

J'évanouis, j'expire; & ma bouche mourante, &c.

Il faudroit *je m'évanouis*: mais alors les Poètes disoient encore quelquefois *J'évanouis*, *Il évanouit*, &c.

II. STANCES.

AMARANTE rappelle CLÉONTE à la vie, en se montrant sensible à son amour.

RECUEIL de SERCY, T. V. p. 302; signé DE LA LANNE. III.

III. SONNET.

Éloge de la beauté d'AMARANTE.

AMARANTE n'est point une œuvre à l'avanture, p. 18

REC. de SER. T. I, p. 257, sans nom d'Auteur.

Le tour du Vers m'a d'abord fait soupçoner que la Pièce étoit de LALANE. Ensuite je n'en ai plus douté, quand j'ai fait attention que ce SONNET ne contient que le même fond de Pensée, qui se trouve plus dévelopé dans ces Vers des STANCES *sur la mort de sa Femme.*

DES plus vives couleurs la NATURE avoit peint
Et sa bouche, & sont front, & ses ieux & son teint.
De cent charmes divers le mêlange admirable
La rendoit adorable.

LES GRACES & l'AMOUR avec tous leurs apas
D'une cadence noble animèrent ses pas;
Elle fut tout ensemble, en son port, en son geste,
Et pompeuse & modeste . . . .

LE Ciel ne fut jamais, en ses plus grands efforts,
Si prodigue à verser ses plus riches trésors,
Que quand de sa plus pure & plus brillante flame
Il forma sa belle ame.

De tant de biens enfin ſon corps ſe vit comblé ;
Que, pour en avoir trop, il en fut accablé.
Ainſi tombe une fleur, dont la tige eſt moins forte,
Que le faix qu'elle porte.

O Dieux, Injuſtes Dieux, de mes larmes témoins!
Oû que n'eût-elle plus, ou que n'eût-elle moins;
Plus de force pour vivre, ou moins de dons céleſtes
A ſon corps ſi funeſtes.

Tous ces Vers expliquent clairement, ſi je ne me trompe, comment le Poète a pu dire dans ſon Sonnet :

Mais, pour notre malheur, la Nature imprudente
Détruiſoit ſon empire, en formant Amarante.

Ils nous apprènent auſſi qu'Amarante, c'eſt-à-dire Marie Galtelle des Roches, dès ſa première jeuneſſe, avoit une ſanté très foible & très délicate, apanage aſſés commun des très belles Perſones, & des Gens de beaucoup d'eſprit. Si le Poète dit que la Nature détruit ſon empire, en formant ces belles Perſones ſi parfaites ; c'eſt qu'en leur prodiguant ſes dons les plus précieux, elle leur refuſe ſouvent cette ſanté forte & conſtante, qui ſeule rendroit durables les autres dons ; & c'eſt d'ailleurs qu'il ſemble que l'intérêt de la Nature ſeroit que ſes plus beaux ouvrages ſubſiſtaſſent auſſi longtems, qu'il eſt poſſible que ſubſiſtent

des choſes deſtinées à périr. Le Poète dit auſſi que *pour notre malheur*, la Nature détruit ſon empire, en formant une Femme de tout point accomplie; parce que, plus nous ſommes touchés, ravis, enchantés de ſes perfections, plus nous ſommes attendris, affligés, contriſtés, en la voïant mourir jeune, avant d'avoir encore rien perdu de ce qui la rendoit adorable. J'aime mieux entendre ainſi la fin de ce SONNET, que de n'y voir qu'une Penſée triviale; c'eſt-à-dire que la Nature imprudente travailloit à la deſtruction de ſon empire, en formant AMARANTE, ſi parfaite; parce que les rigueurs de cette Belle devoient faire mourir tous ceux qui ſeroient en vain & trop fortement épris de ſes charmes & de ſes vertus.

IV. SONNET.

Sur la mort d'AMARANTE, au moment qu'elle venoit d'expirer.

REC. *de* SER. T. V, p. 297, avec ce Titre: *Sur la mort d'AMARANTE venant d'expirer.* Signé DE LA LANNE.

V. SONNET.

AUX BELLES, ſur le même ſujet & dans le même inſtant.

REC. *de* SER. T. V; p. 298, signé DE LA LANNE.

I. QUATRAIN, VERS 4.

D'être la merveille du monde.

TOME V, cité plus haut:

D'être la plus belle du monde.

Je l'aimerois mieux, si *belle* ne se trouvoit pas dans le dernier Vers du premier TERSET; & *beau* dans le premier Vers du second.

VI. SONNET.

Illusion causée par la force de l'amour conjugal.

CE n'est point ici l'ombre errante. p. 21

Ibid. p. 299, avec ce titre : *Illusion de DAPHNIS.* Signé DE LA LANNE.

VII. SONNET.

Raison de la mort prématurée d'AMARANTE.

AMARANTE aujourd'hui cesse d'être mortelle. p. 22

Ibid. T. IV, p. 59; avec ce titre : *Pour une belle Personne morte jeune*; & sans nom d'Auteur.

Je puis m'être trompé: mais ce SONNET m'a paru devoir être de LALANE. Dans cette idée jai cru pouvoir hazarder un léger changement dans les deux premiers Vers du premier TERSET. Au lieu de

SI le Ciel favorable eût *nos* vœux exaucés,
S'il eût été sensible aux pleurs *qu'on a* versés;

j'ai fait imprimer,

SI le Ciel favorable eût *mes* vœux exaucés
S'il eût été sensible aux pleurs *que j'ai* versés.

Si le SONNET est véritablement de LALANE, il a du parler en son propre nom.

VIII. SONNET.

Il rejète les consolations de ses Amis, & veut mourir.

Ibid. T. II, p. 280; avec ce Titre: DAPHNIS *mourant à ses Amis*; & sans nom d'Auteur.

Les sentimens & le langage de LALANE se font si bien entendre dans ce SONNET, qu'il me paroît impossible de s'y méprendre.

IX. SONNET.

Eloge d'AMARANTE, & raison d'être inconsolable de sa mort.

Ibid. T. I, p. 59, sous le nom de MALLEVILLE. C'est une continuation d'erreur. Dans ce Volume, ce SONNET est immédiatement précédé des STANCES de LALANE *sur la mort de sa Femme*, lesquelles commencent par ce Vers.

VOICI la solitude, où, sur l'herbe couchés;

& ces Stances y sont faussement attribuées à MALLEVILLE.

Pour le SONNET, l'aiant inutilement cherché dans les Œuvres de ce Poète, je n'ai pas pu balancer à le croire de LALANE. Outre ce qu'il a de conforme avec ses autres Pièces sur le même sujet; il est en quelque sorte une réponse à ces Vers de son IDILLE, lesquels il met dans la bouche de DAMON.

DAPHNIS, modérés-vous, c'est trop s'entretenir
Dans les troubles confus d'un mortel souvenir.
Les Dieux, justes & bons, ont mis votre AMARANTE
Au dessus des flambeaux de la voûte éclairante;
Où, se mirant sans cesse en la source du Bien,
Hormis votre repos, il ne lui manque rien.
Travaillés à sa gloire, achevés-en l'ouvrage,
Montrés votre constance au milieu du naufrage,
Opposés la sagesse à la nécessité;
Et prenés part vous-même à sa félicité.

Le Poète dit ensuite que,

Si d'un sage Ami les sublimes discours
De semblables douleurs pouvoient trancher le cours;
DAPHNIS
eût trouvé sans doute en ce puissant remède
L'entière guérison du mal qui le possède.

Puis il ajoute :

Mais de son fier destin les assauts redoublés,
Remirent le désordre en ses esprits troublés,
Aussi-tôt il tomba dans sa fureur première.

Le SONNET ne fait que rendre raison de l'effet, que les consolations produisoient sur DAPHNIS ; & dire pourquoi l'idée même de l'éternelle félicité d'AMARANTE, loin d'appaiser la douleur de DAPHNIS, ne servoit qu'à la rendre plus violente. J'aurois du mètre ce SONNET à la suite de l'IDILLE, quoiqu'il puisse avoir été fait auparavant.

X. STANCES.

Après avoir fait le portrait d'AMARANTE, il exprime toute la douleur qu'il a de l'avoir perdue.

VOICI la solitude, où, sur l'herbe couchés, p. 25

Sous ce Titre : *STANCES par M. DE LA LANNE sur la mort de Madame sa Femme*, à la page 136 du Tome I, du RECUEIL DE POESIES *de divers Auteurs, contenant la* MÉTAMORPHOSE DES YEUX DE PHILIS EN ASTRES, *la* MÉTAMORPHOSE *de* CEYX & D'ALCIONÉ, *le* TEMPLE DE LA MORT & LA SUITE, *le* TEMPLE DE LA GLOIRE, *la* BELLE GUEUSE, *la* BELLE AVEUGLE, *la*

BELLE SOURDE, *la* BELLE VOILÉE, *la* BELLE ENLEVÉE, *la* DAME FARDÉE, *la* RICHE LAIDE, *la* VIEILLE AMOUREUSE, *la* MUETTE INGRATE, *la* SOURIS, *& autres Pièces nouvelles. Paris*, ESTIENNE LOYSON, 1661. C'eſt un *in*-12 en 2 Vol. *petit format*; & les deux Tomes reliés enſemble, ne font qu'un volume aſſés mince. Le Privilège, en date du 6 de Mars 1651, nomme l'Auteur JEAN CONART, & le qualifie *Maître d'Hôtel ordinaire du Roi.* Je vois dans la BIBLIOTHÉQUE FRANÇOISE de M. l'*Abbé* GOUJET, T. XVII, p. 35 & 36, que JEAN CONART fit paroître en 1655 les *POESIES de Monſieur* DE MARMET, *ſieur de* VALCROISSANT, *à Paris, chez* LOUIS CHAMHOUDRY, Vol. *in*-12, & qu'en 1656 il dona les *POESIES du ſieur* DU PERRET, *à Paris, chez le même Libraire*, Vol. *in*-12. Ce ſont deux Poètes également inconnus, & dignes de l'être. M. l'*Abbé* GOUJET indique encore, RECUEIL DE POESIES DIVERSES *des plus célèbres Auteurs de ce tems, reveu, corrigé & augmenté, par* JEAN CONART, *à Paris, chez* LOUIS CHAMHOUDRY, 1655, *in*-12, avec une Epître dédicatoire au *Comte* DE SAINT AIGNAN, Premier Gentilhomme de la Chambre du Roi. C'eſt apparemment la ſeconde édition du RECUEIL dont il s'agit ici.

ici. La première doit être de 1651 ou 1652; & celle que j'ai ſous les ieux, eſt la troiſième, quoique le Frontiſpice n'en diſe rien. Je conclus de ce détail, que c'eſt dans ce Livre que les Pièces de LALANE, qui s'y trouvent, furent imprimées pour la première fois. Au reſte, il y a de cette dernière Edition des Exemplaires, qui portent le nom de LOUIS CHAMHOUDRY, parce que c'êtoit à lui que CONARD avoit cèdé ſon Privilége, & qu'il s'êtoit aſſocié LOYSON.

REC. de SER. T. I, p. 55; avec ce Titre: *DAPHNIS ſur la mort d'AMARANTE.* Elle y eſt fauſſement attribuée à MALLEVILLE, comme je l'ai dit plus haut.

RECUEIL de POESIES DIVERSES par M. DE LA FONTAINE, Paris, *Pierre le Petit*, 1672, T. III, p. 36. Ce *Recueil* eſt en trois volumes *in*-12. Le premier ne contient que des *Poëſies ſacrées*; & les deux autres renferment des *Poëſies diverſes.* Il porte le nom de LA FONTAINE, parceque ce Poète en a fait l'Epître dédicatoire en Vers à M. le *Prince* DE CONTY, laquelle ſe lit à la tête du premier volume: mais le Compilateur eſt l'Abbé de LOMÉNIE DE BRIENNE, auſſi connu par ſes écarts, que par ſon eſprit & ſes talens.

RECUEIL des plus belles Pieces des POETES

FRANÇOIS, *tant anciens que modernes, depuis* VILLON *jusqu'à M. de* BENSERADE. *Paris*, CLAUDE BARBIN, 1692; T. IV, p. 73. Ce RECUEIL, en 5 vol. *in-12.* passe pour être la célèbre *Comtesse d'*AULNOY.

GEORGE GALLET, Libraire d'*Amsterdam*, l'y fit reparoître, la même année 1692, en cinq volumes *in-12, petit format*, sous ce Titre: RECUEIL *des plus belles Pieces des* POETES FRANÇOIS, *tant Anciens que Modernes, avec l'*HISTOIRE DE LEUR VIE. *Par l'*AUTEUR DES MÉMOIRES ET VOYAGE D'ESPAGNE. Cet Auteur est la *Comtesse d'*AULNOY.

L'*Histoire de la Vie des Poètes*, annoncée dans le Titre, n'étoit point dans le Livre de BARBIN. Elle consiste en de petits Abregés de la vie de la plufpart des Auteurs, dont ce Livre contient des *Poësies*. D'après cette réimpression d'*Hollande*, BARBIN ajouta ces abregés de Vies à son édition. Ils y sont inférés par forme de *Cartons* & sans chifres. L'Auteur, qui certainement est M. DE FONTENELLE, suppléa les Vies qui manquoient dans l'Edition de GALLET.

Ce même RECUEIL a reparu depuis *à Paris, par la Compagnie des Libraires*, 1752, 6 vol. *in-12, petit format*. Cette réimpression, faite sur l'Edition de BARBIN, en a copié

toutes les fautes : mais elle a cela de commode, qu'elle offre au frontiſpice de chaque Tome les noms des Auteurs, dont il contient les *Poëſies* ; & que le nom de chacun d'eux ſert de titre aux pages occupées par leurs Vers. La Pièce, dont il s'agit à préſent, s'y trouve, T. IV, p. 195.

P. 26 ; St. III. V. 4.

D'où *ſortir* ſa lumière.

Rec. de Loyson :

D'où *ſortoit* ſa lumière.

St. IV, V. 3.

Que quand de ſa plus pure & plus *brillante* flame.

Rec. de Ser.

Que quand de ſa plus pure & plus *brûlante* flame.

P. 27 ; St. III, V. 2.

Il n'eſt point de remède à *mon âpre* douleur.

Rec. de Loyson :

Il n'eſt point de remède à *ma vive* douleur.

P. 28 ; St. II, V. 1.

Au nom d'une ſi *tendre* & ſi *forte* amitié.

Rec. de Loyson :

Au nom d'une ſi *forte* & ſi *tendre* amitié.

P. 28, St. IV.

Elle manque dans le Rec. *de* LA FONT. & dans le Rec *de* BAR.

St. V, V. 1.

AINSI parloit DAPHNIS, en *irritant* le Sort.

Rec. *de* LOYSON:

AINSI parloit DAPHNIS, en *invitant* le Sort;

ce qui fait une eſpèce de ſens.

V. 3 & 4.

Heureux ſi, dès l'inſtant qu'*elle ceſſa de vivre*
Il *fût mort pour la ſuivre!*

Rec. *de* LOYSON:

Heureux ſi, dès l'inſtant qu'*elle lui fut ravie*,
Il *eût perdu la vie!*

P. 29; V. 2.

Pour la gloire d'AMOUR *l'a gardé* malgré lui.

Rec. *de* LOYSON:

Pour la gloire d'AMOUR *le garde* malgré lui.

Je l'aimerois bien autant.

MÉNAGE, dans ſes *Observations ſur les Poesises de Malherbe*, Liv. II, en fait une de goût, laquelle mérite que l'on y faſſe

attention. *Il est à remarquer*, dit-il, *que tous les* SONNETS *de* MALHERBE, *à la réserve de deux ou trois, finissent par des rimes masculines, ce que* MALHERBE *a affecté, à cause que les rimes masculines ferment mieux la période que les féminines. Et c'est pour cette raison que la pluspart de ses* STANCES *finissent aussi par des rimes masculines. Dans les sujets tristes les rimes féminines, comme plus languissantes, finissent néanmoins plus agréablement les* STANCES *que les masculines; comme en ces beaux Vers de M.* DE LALANE, *sur la mort de sa Femme:*

VOICI la solitude, où, sur l'herbe couchés,
D'un invisible trait également touchés,
Mon AMARANTE & moi prenions le frais à l'ombre
De cette forêt sombre;

& dans ces autres de LINGENDES:

TIRSIS près d'un ruisseau de ses larmes troublé, &c.

J'ajoute que le mécanisme de ces sortes de STANCES de quatre Vers à rimes suivies, dont trois de douze Sillabes & le quatrième de six, sert par lui-même à peindre une ame accablée de tristesse. Les trois premiers Vers semblent annoncer un POEME, une ELÉGIE, dont tous les Vers de même mesure, vont suivre rimés deux à deux: mais

tout à coup la douleur, pressée de s'exprimer, termine promtement la Phrase par un soûpir, qui coupant la parole ou bien au Poète, ou bien au Personage qui parle, ne lui laisse que la force de prononcer avec peine un demi-Vers. C'est l'impression que la lecture des STANCES de LALANE a faite sur moi. Je ne doute pas que la plupart des Lecteurs n'aient éprouvé la même impression. C'est aussi celle que fera sur eux le TIRSIS de LINGENDES, dont MÉNAGE cite les quatre premiers Vers. Il fut imprimé pour la première fois en 1607. J'espère qu'on ne m'accusera pas d'avoir allongé mal-à-propos cette *Table*, en insérant ici ce POEME charmant, comme l'essai d'une Edition des *Poësies* de cet Auteur, que j'ai rassemblées.

TIRSIS près d'un ruisseau de ses larmes troublé,
Tirant du fond du cœur maint soûpir redoublé,
D'un pâle teint de mort aiant la face peinte,
Faisoit ainsi sa plainte,

DAPHNÉ, *puisque mes pleurs & ma longue amitié*
N'ont pu depuis trois ans t'émouvoir à pitié,
C'est en vain que je cherche encor de l'espérance
En ma persévérance.

Aprés tant de desirs & de feux si constans ,
Je vois bien que tu veux que la perte du tems ,
Que j'ai mis à t'aimer , soit encore suivie
De celle de ma vie.

Mais , puisque , pour finir un si cruel tourment ,
Il ne me reste plus qu'à mourir seulement ;
Pour sortir tout d'un coup d'un malheur si funeste ,
Faisons ce qui nous reste.

O toi , Fille du Ciel , belle Mère du Jour ,
A qui l'œil de Céphale a fait sentir l'amour !
Témoigne , claire Aurore , à ma Nimphe cruelle
Comme je meurs pour elle.

Ainsi disoit Tirsis, quand l'Aurore, annonçant
Le retour du Soleil sur les monts paroissant ,
Avec un vase d'or, plein de perles liquides ,
Rendoit les prés humides.

Echo , qui fit entendre & connoître sa voix
A Daphné , qui faisoit un bouquet dans les bois ,
La fit toute frémir , rendant son ame atteinte
Et d'amour & de crainte ;

Et , lui faisant tourner les ieux de ce côté
Où Tirsis immoloit sa vie à sa beauté ,
L'amour & la pitié lui donèrent l'envie
De lui sauver la vie.

AUSSI, quand elle vit un coûteau dans son point,
S'avançant à grand pas & s'écriant de loin :
ATTENS, *mon* COEUR, dit-elle ; *une autre récompense*
Est due à ta constance.

TIRSIS, tournant la tête & voïant accourir
Cette ingrate Beauté, qui le faisoit mourir,
Chut pâle à la renverse, ou ravi d'allégresse,
Où pâmé de foiblesse.

HÉLAS ! Que devient-elle, en voïant son Amant
Etendu comme mort, sans pouls, sans mouvement ?
Et ressemblant les fleurs, quand l'hiver ou l'orage
Leur a fait quelque outrage.

TEL étoit, quand la mort eut fermé ses beaux ïeux,
Ce Mignon, tant aimé des Nimphes & des Dieux,
Qui, couché sur les fleurs dont il accrut le nombre,
Fit l'amour à son Ombre.

CETTE Bergère alors se jeta dessus lui,
Ne sachant s'il faloit, en cet extrême ennui,
Secourir son Berger pour le faire revivre,
Ou mourir pour le suivre.

AINSI vit-on VÉNUS embrasser ce Chasseur,
Qu'un lit incestueux fit naître de sa Sœur;
Quand le sang, que versoit sa blessure mortelle,
Fit une fleur nouvelle.

CELLE se peut-on feindre en semblable douleur,
L'amoureuse DAPHNÉ, sans voix & sans couleur,
Sembler toute mourante, ou pluſtôt de la sorte
Qu'on l'eût pu croire morte;

CAR ne ſachant du tout quel remède choiſir,
Elle baiſoit TIRSIS, mais hélas! ſans plaiſir;
Et comme on peut baiſer une perſone aimée,
Au cercueil enfermée.

A LA fin, le pouſſant & lui ſerrant la main:
AH, dit-elle, TIRSIS, en l'appellant en vain!
Eſt-il vrai qu'en mes bras il puiſſe être poſſible
Que tu ſois inſenſible?

EH! *Pourquoi m'as-tu dit autrefois ſi ſouvent*
Qu'avec un ſeul baiſer je te rendrois vivant;
Si, te baiſant ſans ceſſe & mourant ſur ta bouche,
Tu n'es plus qu'une ſouche?

MON COEUR, *ouvre les ieux; parle à moi, mon* BERGER;
Ou ta DAPHNÉ *croira que tu fus menſonger;*
Et que, ſans jugement, elle fait cette plainte,
Pour une ame ſi feinte.

LAS, TIRSIS! *Tourne au moins ton regard devers moi;*
Pour voir mes triſtes ieux, qui fondent deſſus toi.
Qu'au moins, avant ta mort, ta bouche me conſole
D'une ſeule parole!

LORS TIRSIS, recouvrant ses sentimens perdus,
Secouru par les pleurs qu'elle avoit épandus,
Ouvrant & refermant sa pesante paupière,
Eut peur de la lumière.

CETTE Amante, qui vit ce premier mouvement
En l'œil de son Berger ouvert si lentement,
En reprenant sa plainte, HÉLAS, TIRSIS, dit elle!
Voi DAPHNÉ, *qui t'appelle.*

LAS! *Si tu vis encor, comment, sans me parler,*
Sens-tu dedans ton sein mes larmes s'écouler?
Au moins, pour m'en doner une preuve nouvelle,
Voi DAPHNÉ, *qui t'appelle.*

HELAS! *Et s'il est vrai que, malgré ma rigueur,*
Ta flame ait conservé sa première vigueur,
Si ton ame en retient encor quelque étincelle;
Voi DAPHNÉ, *qui t'appelle.*

TIRSIS, oïant la voix & le nom de DAPHNÉ,
Se voulant relever, rechut tout étoné,
Découvrant d'un coup d'œil sa vie à son Amante,
Dessus lui languissante.

ENFIN, se soulevant avec un peu d'effort,
Et rentrouvrant les ieux avec un doux transport,
Il vit & reconnut la Nimphe qu'il adore,
Qui le baisoit encore.

ETTE Amante à ce coup, le voulant redresser,
e courba toute à terre afin de l'embrasser;
t lui, se relevant, la retint embrassée
Contre le sein pressée.

ALORS, sans plus songer à leurs ennuis passés,
ls se tinrent longtems doucement embrassés,
uçant par des baisers leurs ames sur les roses
De leurs lèvres décloses.

TIRSIS en longs soûpirs encore un coup pâmé,
Par un si court malheur heureux & bien aimé,
Reçut ainsi d'AMOUR la chère récompense
De sa longue constance.

Je m'étone qu'après que les heureux essais de LINGENDES & de LALANE ont prouvé combien les STANCES de cette espèce sont propres au langage de la douleur, nos Poètes ne les aient pas emploïées pour leur *ELÉGIES plaintives*. Ils les font toutes entières de grands Vers à rimes suivies; & ne prènent pas garde que ces Vers, que nous èmploions pour la TRAGÉDIE & pour le POEME EPIQUE, les emportent, malgré qu'ils en aient; que, sans le vouloir, ils s'écartent insensiblement du simple & du naïf, qui doivent

principalement caractériser l ELÉGIE;
que dans l'obligation de s'exprimer to
jours avec une sorte de noblesse, ils p
sent assés souvent du naït au sublime, q
l'ELÉGIE ne doit admètre que dans
grand Pathétique ; encore faut-il que
soit par une espèce de nécessité. Les EL
GIES de la *Comtesse* DE LA SUSE, le
quelles tiènent parmi les nôtres le pr
mier rang, ne sont nullement exemtes d
défaut que j'indique. Le demi-Vers, q
termine les STANCES dont il s'agit, n
peut que difficilement être susceptib
d'une certaine pompe; & par là même
ainsi que par l'espèce de brusquerie ave
laquelle il termine tout à coup le Sens,
force le Poète à ne point sortir du ton, qu
convient à l'ELÉGIE; ou l'y ramène né
cessairement, quand il est prêt à s'en écar
ter. Je ne crois donc pas me tromper e
regardant les STANCES de LALANE, &
même celles de LINGENDES, comme deux
des meilleures ELÉGIES que nous aïons
en notre Langue. J'ose encore dire que
nous ne sommes pas en ce genre aussi peu
riches qu'on la voulu dire. Des Pièces qui
portent le nom d'ELÉGIES, un assés petit
nombre sont comparables aux bones ELÉ-
GIES des Anciens: mais, en parcourant nos
Poètes du siècle passé, j'ai trouvé beaucoup

de Pièces en STANCES, qui sont, quant au fond, de très bones ELÉGIES. Ce n'est pas ici le lieu de m'étendre à ce sujet. Il me suffit de mètre sur la voie d'un examen, qu'il faudra faire, si l'on veut écrire sur ce genre de Poësie.

. IDILLE.

La peinture du bonheur de ses Amis, en aimant, renouvelle sa douleur & la rend plus forte.

us les arbres sacrés de ce fameux vallon. p. 30

REC. *de* LOYSON, T. I, p. 124. sous ce Titre : *SUITE du TEMPLE DE LA MORT.* EGLOGUE. DAPHNIS. Sans nom d'Auteur. Immédiatement avant cette IDILLE, est à la page 115. LE TEMPLE DE LA MORT, qualifié mal à propos ELÉGIE. L'IDILLE, est suivie, p. 128, d'une autre Pièce avec ce titre : *SECONDE EGLOGUE. MENALQUE, LYCIDAS, DAMON.* Je ne vois pas quel rapport l'Auteur du RECUEIL a pu trouver entre ces deux Pièces & le TEMPLE DE LA MORT. En tout cas, s'il vouloit qu'elles en fussent une suite, il faloit mètre la seconde la première. Elle est de MÉNAGE, qui l'avoit composée avant que LALANE fit son IDILLE. C'est à cette EGLOGUE,

que ce dernier fait allusion, en disant q
fut

frapé tout d'un coup & ravi par l'oreille
D'une douce Musique à nulle autre pareille;

& lorsqu'il ajoute:

MÉNALQUE & LICIDAS formoient cette harmoni
Et, le beau feu d'Amour échaufant leur génie.
Tous deux Amis parfaits, mais plus parfaits Aman
Découvroient à DAMON leurs divers sentimens.
Devant lui chacun d'eux avec d'égales armes
Défendoit sa Bergère, en exprimoit les charmes;
Et, voulant acquérir le titre de Vainqueur,
Appuïoit de sa voix le parti de son cœur.

Voilà tout l'argument de l'EGLOGUE de MÉNAGE, bien rendu dans huit Vers. O peut croire que dans le tems de la pre mière impression du RECUEIL, on attri buoit à l'Auteur du TEMPLE DE LA MORT, & l'EGLOGUE de MÉNAGE & l'IDILLE de LALANE. C'étoit un manque de discernement très singulier. Ces trois petits Ouvrages ne se ressemblent, ni pour le tour d Vers, ni pour le caractère de l'Expressio

REC. *de* LA FONT. T. III; p. 36.

REC. *de* BARB. dans les 3 *Edit.* Vu LALANE depuis ce Vers.

O TOI, s'écria-t-il, *fugitive* AMARANTE!

jusques & compris celui-ci:

Je vivre à jamais notre Histoire amoureuse.

Le début de l'EGLOGUE de MÉNAGE va servir d'une espèce de Commentaire à l'IDILLE de LALANE, dont il fera connoître les Personages.

ANS l'aimable contrée où les flots de la *Seine*
u superbe GONDI vont côtoïant la plaine,
t par mille détours, dont ils charment les ieux,
émoignent qu'à regret ils quitent ces beaux lieux;
IÉNALQUE & LICIDAS à l'ombrage de hêtres
ardoient soigneusement les troupeaux de leurs Maîtres;
n ces aimables lieux l'un & l'autre Bergers,
t dans ces mêmes lieux l'un & l'autre étrangers.

IÉNALQUE prit naissance au rivage de *Loire* (1)
)'où *Bellay*, ce Pasteur d'éternelle mémoire,
usques aux bords fameux du grand fleuve Latin
'it ouïr ses regrets & plaindre son destin (2).

.ICIDAS vît le jour en ce climat superbe,
Qui sur les rives d'*Orne* a vu naître MALHERBE (3);

(1) MENAGE étoit d'Angers.
(2) JOACHIM DU BELLAY, Poëte célèbre du tems d'HENRI
J, étoit aussi d'*Angers*. Il fit un voïage à *Rome* à la suite du
Cardinal DU BELLAY son Parent. Il faisoit assés bien des Vers
François pour son tems; & très bien des Vers Latins.
(3) SARASIN étoit de Caen, aussi-bien que MALHERBE.

Où jadis ce Berger., l'APOLLON de nos jours,
En mille accens divers soûpirant ses amours,
L'ame pleine d'ennuis & le visage triste,
Se plaignoit aux rochers des rigueurs de CALISTE.

Déja deux fois l'Hiver, ami des Aquilons,
Avoit de leurs beautés dépouillé nos vallons;
La Campagne deux fois d'épis s'ètoit dorée,
Et deux fois le Printems de fleurs l'avoit parée;
Depuis que LICIDAS, en ces aimables lieux,
Servoit fidèlement un de nos demi-Dieux;
L'invincible CONDÉ, dont la race divine,
Du sang de Jupiter tire son origine;
Et qui du bruit fameux de cent combats divers,
Plus renommé qu'ALCIDE, a rempli l'Univers (1).

Depuis quatre moissons MÉNALQUE avoit pour Maître
L'adorable GONDI du grand PAN le Grand-Prêtre,
Le support des Humains, l'amour des Immortels,
Et de qui les vertus méritent des autels (2);
GONDI, dont les aieux, qui prirent leur naissance
Du noble sang des Dieux de la belle *Florence*,
Sur les rives de *Seine*, en ces lieux pleins d'apas,
De la belle ARTENICE accompagnant les pas,

(1) On voit par ces Vers, ainsi que par quelques Pièces de SARASIN, qu'avant d'être Secretaire du *Prince* DE CONTI, ce Poëte avoit rempli quelque poste dans la Maison de Condé.

(2) M. DE GONDI, Archevêque de *Paris*, ou le Coadjuteur son Neveu, depuis *Cardinal* DE RETZ.

ces fameux jardins, honeur de la contrée,
onèrent leur beau nom d'éternelle durée (1.)

ÉNALQUE & LICIDAS avoient mêmes desirs,
: dans les mêmes lieux prenoient mêmes plaisirs.
andis que leurs Moutons erroient dans les campagnes,
ue leurs Chèvres pendoient aux coupeaux des montagnes;
antôt, sous les ormeaux & sur le serpolet,
s charmoient leurs ennuis au son du flageolet;
antôt, près des ruisseaux enflant leur cornemuse,
s entonoient les Airs de leur rustique Muse;
t tantôt, des accens de leur divine voix,
s faisoient résoner les échos de nos bois.
eurs cœurs furent unis d'une chaîne éternelle,
ls s'aimèrent tous deux d'une amitié fidelle;
'ous deux d'une même ame ils furent la moitié:
lais souvent leur amour troubla leur amitié,
leva dans leurs cœurs des nuages de haine,
t relâcha les nœuds de cette forte chaîne.
ICIDAS soûpiroit pour la belle PHILIS;
t MÉNALQUE adoroit la belle AMARILLIS.
'aimable LICIDAS, de nos champs la merveille,
stimoit sa PHILIS à nulle autre pareille;
t, nomant ses beautés une image des Dieux,
n miracle d'Amour, un chef-d'œuvre des Cieux;

(1) Le premier GONDI vint en *France* à la suite de CAHERINE DE MEDICIS, dont il étoit Parent. On sait u'ARTENICE est l'Anagrame de CATHERINE.

Au milieu des forêts, au milieu de la plaine,
Défioit aux Chansons tous les Pasteurs de *Seine*;
Ses Vers étoient charmans, & sa divine voix
Attiroit près de lui les rochers & les bois.
Il étoit des Bergers & des Chantres la gloire,
L'honeur & les amours des Filles de Mémoire;
Et contre lui MÉNALQUE, aux Chansons redouté,
Sur un autre sujet n'eût jamais disputé.
Mais, voïant sa Bergère, à nulle autre seconde,
D'un seul de ses regards éblouir tout le monde,
Ravi de ses beautés, de ses charmes épris,
Des Vers à LICIDAS il disputoit le prix.
Ce même feu d'amour qui consumoit son ame,
Echaufant son esprit d'une céleste flame,
Inspiroit à son chant un air mélodieux,
Capable de charmer les oreilles des Dieux.
Ce feu, brûlant son cœur, enflamoit son courage;
Et, pour AMARILLIS disputant l'avantage,
Contre le Dieu des Vers il eût osé chanter,
Et sur le Dieu des Vers il eût cru l'emporter.

Un jour, plus que jamais, cette illustre querèle
Troubla de ces Bergers l'amitié mutuelle;
Quand le sage DAMON, comme envoïé des Cieux,
Pour les mètre d'accord arriva dans ces lieux;
L'Arbitre des Pasteurs (1) DAMON, dont la Musete,
Par ses sons éclatans, surpasse la trompète;

(1) Tous les Poètes, tous les Ecrivains consultoient CHAPELAIN sur leurs Ouvrages.

Et dont le flageolet, par ses divins accens,
Charme tous les esprits & ravit tous les sens;
Le célèbre DAMON, qui chante la Bergère,
Dont la haute valeur d'une course légère
Les plaines d'*Orléans* couvrit de mille exploits;
Et loin de nos hameaux chassa le fier Anglois (1).

P. 30; V. 5 & 6.

Et par les sons plaintifs de sa mourante voix
Attendrissoit le cœur des Nimphes de *ces* bois.

REC. de LOYSON; au 2. Vers: *de ce bois*:

Par ces Vers, LALANE fait allusion à ses STANCES *sur la mort de sa Femme*.

Vers 15, 17.

MÉNALQUE & LICIDAS formoient cette harmonie;
Et, le beau feu d'amour *échaufant* leur génie,
Tous deux Amis parfaits, mais plus parfaits Amans, &c.

REC. de LOYSON.

MÉNALQUE & LICIDAS formoient cette harmonie,
Et le beau feu d'amour *échaufoit* leur génie;
Tous deux Amis parfaits, mais plus parfaits Amans, &c.

P. 31; V. 5.

Tant de rares beautés naïvement dépeintes.

(1) Allusion au POEME de la PUCELLE D'ORLEANS, auquel CHAPELAIN travailloit alors.

Ce Vers & ceux qui précèdent à la louange de l'EGLOGUE de MÉNAGE, ne sont qu'un pur compliment; ou, si l'on veut, l'effet d'une illusion de l'amitié. Rien n'est plus plat, quoique copié d'après les Anciens, que le combat des deux Bergers. Ce n'est presque que des Mots avec très peu d'Images, & point de Sentimens. C'est cependant, à tout prendre, une des meilleures Pièces de Vers de son Auteur; & j'en ai rapporté ce qu'elle a de mieux. *Ménage* avoit la manie de versifier en *Grec*, en *Latin*, en *François*, en *Italien*, & n'etoit pas Poète.

P. 31; V. 15.

Toi, dont la cendre *froide* embrase tous mes sens

REC. de LOYSON:

Toi dont la cendre *foible* embrase tous mes sens.

Cette Epithète *foible* ne signifie rien dans cet endroit, & doit être une faute ou de Copiste, ou d'Impression.

V. 11-14.

O doux ravissemens! ô célestes plaisirs!
Vous calmeriés encor mes violens desirs,
Si quelque Dieu, tenté d'une si belle proie,
Ne m'avoit point ravi la cause de ma joie.

Ces quatre Vers manquent dans le RECUEIL *de* LA FONTAINE. Je les dois d'abord au RECUEIL de LOYSON ; ensuite au fragment de cette Pièce que rapporte la VIE de LALANE dans le *RECUEIL de BARBIN*. L'*ABBÉ de BRIENNE*, avoit par fois des accès de dévotion ; & ce fut apparemment dans un de ces intervalles qu'il mit son RECUEIL en état d'être imprimé. La sorte d'impiété que les deux derniers de ces quatre Vers peuvent avoir, même dans le Sistême Païen, que le Poète suit ici, parut à la conscience timorée du Compilateur pouvoir causer quelque scandale. Il retrancha les quatre Vers, parce qu'il ne pouvoit pas n'en ôter que deux.

P. 31; V. 26.

De ses chastes amours les *douces* avantures.

REC de LOYSON :

De *ces* chastes amours les *chastes* avantures.

P. 34 ; Les trois derniers VERS.

De son mal incurable *entretint* tout le monde ;
Et chaque jour encor *fait* redire cent fois
La mort de sa Bergère aux Echos de nos bois.

REC. de LOYSON :

De son mal incurable *entretient* tout le monde,
Et chaque jour encor *fait* redire, &c.

Tous les Verbes qui précèdent dans la Phrase, que ces deux ou ces trois derniers Vers terminent, sont au *Prétérit*; & pour revenir au *Présent*, l'exactitude de la Sintaxe vouloit que le Poète répétât le Pronom *il*. La Phrase seroit régulière dans la leçon que j'ai suivie, en mètant

Et chaque jour encore *il fait dire* cent fois :

mais le Vers paroîtroit un peu foible, *dire* signifiant moins ici que *redire*. D'ailleurs l'Expression ne seroit peut-être pas assés propre. L'Echo ne *dit* pas. Il *répète*, *il redit* ce qu'on a *dit*. J'ai dit peut-etre, parcequ'on lit dans DESPREAUX :

Et dans mon cabinet assis au pied des hêtres
Faire *dire* aux échos des sotises champêtres.

L'expression n'a certainement là rien de répréhensible; & l'on ne voit pas que *redire* y pût faire mieux. Je sens cependant que *dire* seroit trop foible dans le Vers de LALANE. Ce ne peut être que parceque ce n'est pas la première fois qu'il entretient les échos de la mort de sa Femme. Il leur a déja très souvent fait répéter ses douloureux accens, & va les leur faire encore répéter cent *fois* chaque jour. Il faut donc *redire*. DESPREAUX demande s'il doit faire des *Eglogues* &

Faire dire aux échos des sotises champêtres?

Ce sera pour la première foit qu'il les fera parler. *Dire* exprime suffisamment sa pensée.

XII. STANCES A M. MÉNAGE.

Pour l'inviter à venir jouir avec lui des douceurs de la Vie Champêtre.

AFFRANCHI-toi ; romps tes liens. p. 35

REC. *de* SER. T. I. p. 276, avec ce Titre : *Le plaisir de la Campagne* ; & sans nom d'Auteur.

REC. *de* LA FONT. T. III. p. 34.

REC. *de* BARB. T. IV. p. 77. ED. *de* GALLET, T. IV. p. 83. ED. *de* PARIS 1752, T. IV, p. 199.

P. 35 ; ST. II, V. 4.

Et que la douceur de *tes* fers.

REC. *de* SER.

Et que la douceur de *ses* fers.

ST. III, V. 1.

Lui-même viendroit *dans* ces bois.

REC. *de* SER.

Lui-même viendroit *en* ces bois.

P. 36; St. I, V. 3.

Et, si tu veux *être* tranquille.

Rec. de Ser.

Et, si tu veux *vivre* tranquille.

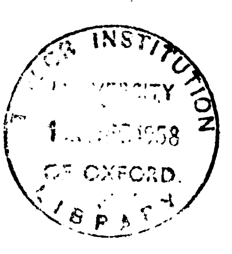
P. 37; St. II, V. 5.

En est aussi devenu sage.

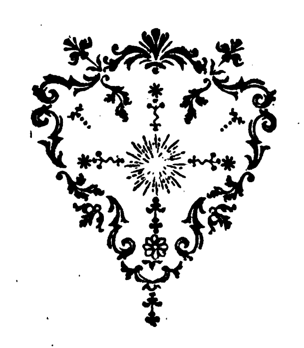
Rec. de Ser.

Est aussi devenu plus sage.

FIN.



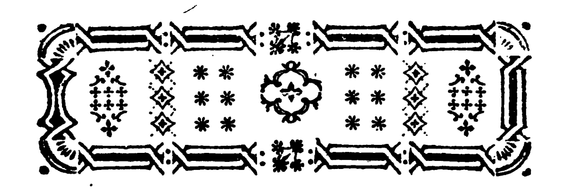
POESIES
DU MARQUIS
DE
MONTPLAISIR.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LIX.





AVERTISSEMENT.

CELUI de qui je rassemble ici quelques *Poësies*, fut, avec le Comédien SUBLIGNY, le guide de la *Comtesse* DE LA SUZE dans les routes du Parnasse. Il est impossible de comparer avec quelque attention les *Poësies* de cette Dame à celles de MONTPLAISIR, sans reconnoître qu'elle avoit beaucoup profité des conseils d'un si bon Maître. Il y a dans les Vers de l'un & de l'autre une ressemblance de tour, qui ne permet pas de douter de la vérité de ce que l'on a dit à ce sujet. Pour SUBLIGNY, c'étoit sans contredit un Ecrivain ingénieux: mais sa Prose est languissante; & ce que j'ai vu de ses Vers n'annonce rien moins qu'un Poète. Il avoit quelque goût; & ses critiques pouvoient être utiles à la *Comtesse* DE LA SUZE: mais c'est principalement à MONTPLAISIR, qu'elle dut le perfectionement de ses talens.

N. DE BRUC, Marquis DE MONTPLAISIR étoit d'une anciène Maison de BRETAGNE. On

ignore également, & le tems de sa naissance, & celui de sa mort. A l'égard de cette dernière, on ne peut guère la placer au-delà de 1671.

On apprend des *Lettres manuscrites* de Chapelain, que Montplaisir étoit Ami particulier de Lalane, avec lequel il fit les voïages de *Picardie* en 1636, & de *Bretagne* en 1638; & qu'en 1659 il étoit Lieutenant de Roi au Gouvernement d'*Arras*. Il jouissoit dans les Troupes de la réputation d'un très bon Officier; & les agrémens de son esprit le firent estimer de la Cour & de la Ville. C'est ce qui résulte de ces Vers du *petit* de Beauchasteau (1):

Par tes exploits, on peut connoître ta vaillance;
Par tes Aieux, on doit connoître ta naissance:
Mais de ton grand esprit connoître l'excellence,
Brave de Montplaisir, croi-moi, certainement
C'est l'ouvrage d'un siècle, & non pas d'un moment.

On ne sauroit douter qu'il n'eût composé beaucoup de *Poësies*: mais je n'en ai pu recouvrer qu'un très petit nombre, parmi lesquelles il ne s'offre point d'*Elégies*, quoique Ménage, dans ces Vers d'une Pièce adressée à Chapelain, semble vanter le talent de Montplaisir pour ce genre.

(1) Muse Naissante, p. 186.

Mêlons les tons brillans de ta haute trompète
Avec les doux accords de mon humble musète,
Avec les tons plaintifs du fameux MONTPLAISIR.
D'APOLLON & de MARS la gloire & le desir.

Peut-être ces Vers ont-ils servi de fondement à ce que l'on a dit, que ce Poète avoit eu beaucoup de part aux *Elégies* de la *Comtesse* DE LA SUZE.

Un *Mémoire* manuscrit de l'*Abbé* DE LOMÉNIE DE BRIENNE accuse MONTPLAISIR d'être un peu diffus ; & ce n'est pas tout-à-fait sans justice. Sur la fin de ses jours, ainsi que le dit le même *Mémoire*, il se mit dans la Dévotion, & composa beaucoup de Vers de piété. Je n'en ai point trouvé d'autres de ce genre, que le *Sonnet*, qui termine ses *Poësies*. Le *Mémoire* ne dit point si les Vers de piété, dont il parle, furent imprimés.

En beaucoup d'endroits on done MONTPLAISIR pour Fils de JAQUE DE ROUGÉ, Seigneur du *Plessis-Bellière*, & pour Frère de CATHERINE DE ROUGÉ, Femme de FRANÇOIS DE CRÉQUI, Maréchal de *France*, morte en 1713. C'est une erreur, dans laquelle M. l'*Abbé* GOUJET, que j'en avois averti, n'est point tombé. Le *Marquis* DE MONTPLAISIR étoit Frère de Madame DU PLESSIS-BELLIERE, & par conséquent Oncle de la *Maréchale* DE CRÉQUI.

Dans le RECÜEIL DE POESIES DIVERSES, qui porte le nom de LA FONTAINE, & dont

l'Auteur est l'*Abbé* DE LOMÉNIE DE BRIENNE; les Pièces, qui sont de MONTPLAISIR, sont dites de M. de M. * P. * J'ai du conjecturer de là que celles qui dans le RECUEIL DE SERCY sont signées M. P. sont aussi de lui. M. l'*Abbé* GOUJET, dans sa *Bibliotèque Françoise*, T. XVII, p. 313, après avoir parlé d'une Pièce de MONTPLAISIR qui se trouve dans le RECUEIL DE VERS CHOISIS du P. BOUHOURS ajoute : *Enfin on prétend que la plus grande partie, du moins, des Vers signés* M. ou M. P. *insérés dans* le RECUEIL DE SERCY, est encore de MONTPLAISIR, *Si cela est, il faudra dire, qu'il s'est souvent occupé de la* Poësie, *n'y ayant aucun des cinq Volumes de ce* RECUEIL, *où l'on ne trouve une ou plusieurs Pièces, qu'on lui puisse attribuer.* Les Pièces signées d'une *M.* seule, sont en très grand nombre dans ce RECUEIL : mais elles sont, pour la plus grande partie, de MATTHIEU DE MONTREUIL. J'ai choisi parmi ces Pièces celles qui m'ont paru n'avoir aucun rapport avec la manière d'écrire & de versifier de ce Poëte; & je n'ai pas craint de les attribuer à MONTPLAISIR, parce qu'il y en a dont il est certainement l'Auteur, & qui ne sont marquées que d'une *M.*

SAINT-MARC.



POESIES DU MARQUIS DE *MONTPLAISIR.*

I.

STANCES.

Contre une COQUETTE *AVARE, qui recevoit volontiers ses présens, & ne vouloit point répondre à son amour.*

BEAUTÉ, pour qui je meurs d'amour,
Songés à soulager mes peines;
Ou du moins à me rendre un jour
Pour mille écus de Point de *Gènes.*

JE sais ce que vous mérités :
Mais, quoique je ne sois pas chiche,
Pour acheter des cruautés
Je ne me sens pas assés riche.

VOUS savés que votre Laquais
Et votre petite Suivante
Ont fait près de moi tant d'aquêts,
Qu'ils mètent de l'argent à rente.

VOUS savés qu'étant indigent
Et voulant toutefois vous plaire,
Afin de trouver de l'argent,
J'ai couru cent fois le Notaire.

QUE mon sort vous fasse pitié !
Trouvés bon que je vous demande,
Ou mon bien, ou votre amitié,
Dans une misére si grande.

MES cris vous sont indifférens;
Vous n'avés point de sinderèse.
PHILIS, pour mes six mille francs,
Souffrés au moins que je vous baise.

II.

STANCES.

Déclaration d'amour à la Vicomteſſe DE **

AIMABLE & divine Perſone,
Dont un Dieu ſeroit enchanté,
Vous porteriés une courone,
Si l'on couronoit la Beauté.

QUOIQUE d'amour je ſois malade;
Qu'une autre règne dans mon cœur;
Vous pouvés d'une ſeule œillade
Me rendre votre adorateur.

JE crois que, ſans être infidèle;
Je puis adorer vos apas;
Puiſque PHILIS ne paroît belle;
Que quand vous ne paroiſſés pas.

C'EN eſt fait, ma belle Maîtreſſe;
Je vous ſuis un Eſclave aquis.
Si vous êtes ma *Vicomteſſe*,
Je veux être votre *Marquis*.

III.

SONNET

En Bouts - rimés ;

Sur la mort du PERROQUET *de Madame* DU PLESSIS-BELLIERE *sa Sœur.*

PHILIS, c'est justement que ma Muse . . *chicane*
A faire un Bout-rimé, & quiter le . . *capot*,
Pour joûter, lance en main, le chef armé d'un *pot*,
Contre Poètes guerriers & Poètes de . . . *soutane*.

CETTE gloire, entre nous, est un peu . . *diafane*.
De mille quolibets noircir, come un . . *tripot*,
L'adresse & le savoir de l'aimable . . . . *Chabot*,
C'est traiter la Vertu come chose . . *profane*

PARLONS d'un Perroquet ; & sur un . . *coquemard*
Faisons soner sa mort par quelque . . . *Jaquemard*,
Sans figurer ce deuil amer come Rhu . . . *barbe*.

Si, pour vous obéir, je dépeins ce . . . *débris* ;
Mon Bout-rimé, caché sous une fausse . . . *barbe*,
Ne montrera le nés que derrière un . . . *lambris*.



IV.

EGLOGUE

Sur la maladie de DAPHNIS & d'AMINTE, en hiver.

)E sa robe de fleurs la Terre dépouillée
toit nouvellement de coton habillée ;
s arbres n'avoient plus de feuilles ni de fruits ;
tous les Animaux, dans leurs antres réduits,
:cepté la Fourmi dont la grange étoit pleine,
ttendant le Printems, ne vivoient qu'avec peine ;
uand ALEXIS, laissant ses troupeaux enfermés,
près avoir fait part aux Agneaux plus aimés
es restes d'un gâteau, qu'à la nôce dernière
avoit tout exprès mis dans sa panetière,
leur dona pour garde un Chien fidèle & fort,
Qui, méprisant des loups la vîtesse & l'effort,
ur les plus furieux avoit eu la victoire,
t qu'il garda toujours pour marque de sa gloire,
)epuis qu'un jour célèbre, à la Fête d'ISIS,
l le fut à la lute emporter sur LISIS ;
ISIS, qui jusque-là, de cent combats superbe,
Aux plus adroits Luteurs avoit fait mordre l'herbe.
Malgré le froid piquant de cette âpre saison,
.e Berger, aiant mis cet ordre en sa maison,

Sortit pour admirer la superbe parure,
Qu'en l'horreur de l'Hiver étaloit la Nature.
Il lui vit tant d'éclat & tant de majesté,
Qu'il la trouva quasi plus belle qu'en Eté.
Les traces des passans êtoient ensevelies,
Les sillons égalés, les ornières emplies;
Et d'avec le chemin le guéret inconnu
Faisoit de la campagne un cristal continu.
De ce pavé glissant n'osant rompre la glace,
Il se tint par respect longtems en même place;
Et n'en put détourner ses innocens regards,
Qu'il n'eût auparavant gravé de toutes parts,
Où la nége parut plus unie & plus nète,
Cent chifres amoureux, du bout de sa houlète.
Quand il eut achevé le nom d'AMARILLIS,
Il s'avança pour voir les arbres embellis,
Depuis le dernier soir, d'un émail bien plus rare;
Que tout l'émail, dont FLORE au mois d'Avril se pare.
Au lieu de ces bourgeons, qu'on y trouve si beaux,
Aux endroits plus courbés mille & mille cristaux,
De grosseur différente & de forme inégale,
Aux raïons languissans d'un Soleil foible & pâle
S'allumant toutefois d'un million de feux,
Sembloient, même de près, des brasselets pompeux,
Où les Nimfes des bois dedans leurs assemblées
Eussent aux diamans quelques perles mêlées.
Pour le Berger, voïant ces merveilleux glaçons
Tenir à chaque branche en cent mille façons,

'imagina voir le demi-ceint qu'ELISE
oit le jour qu'en pompe elle fut à l'Eglise;
pendoient des plotons, des étuis marquetés,
ferpètes d'acier, des couteaux argentés
cent autres bijoux, dont MENALQUE le riche,
ır bien parer sa Bru, n'avoit point été chiche.
is, aiant sans dessein trop étendu le bras,
it cheoir à regret tous ces Bijoux à bas.
seul coup renversa des rochers, des masures,
s hommes, des chevaux, en bizares postures,
'il sembloit que la main grossière du Hazard
t voulu cette nuit composer avec art.

bruit avec un cri, qu'il fit à cette chute,
sortir deux Bergers de derrière une bute,
crainte, de douleur, plus que de froid transis;
mbitieux ALCIPE & l'amoureux TIRSIS;
CIPE à tous les jeux plus promt & plus robuste,
RSIS à tous les jeux plus adroit & plus juste;
ous deux égaux en l'art de conduire leur voix,
de la marier au doux son du hautbois.
deux fortes douleurs leurs deux ames atteintes,
ır différens motifs formoient de mêmes plaintes.
nouvelle du mal d'AMINTE & de DAPHNIS
ausoit dans leurs esprits des tourmens infinis;
tous deux témoignoient jusqu'où va la tendresse,
ue l'on a pour un Maître & pour une Maîtresse.

ALEXIS, qui les vit & qui les vit en pleurs,
Courut leur demander qui caufoit leurs douleurs;
Si leur four ou leur grange avoit été brûlée,
Ou fi quelque Geniffe on leur avoit volée?

HÉLAS! *Que de bon cœur*, lui dit TIRSIS alors,
Je donerois Brebis, maifons, granges, tréfors,
Pour fauver du péril la Beauté que j'adore!
Hélas! Que de bon cœur, lui dit ALCIPE encore,
Je donerois le peu que j'ai dans l'Univers,
Pour fauver du péril le Maître que je fers!
Mais, puifque vous voulés d'une humeur charitable
Apprendre plus au long notre fort lamentable,
Je confens, & TIRSIS n'en appellera pas,
A vous recommencer nos funeftes débats;
Et vous verrés lequel doit plus juftement craindre;
Et lequel doit du Sort plus fortement fe plaindre.
Jamais, reprit TIRSIS, *Mortel ne s'eft vanté*
Que j'aie contre lui le combat évité.
Je ne refufe pas d'acquérir de la gloire;
J'accepte le défi, certain de la victoire,
Aiant pour mon arbitre un Berger, qu'autrefois
AMOUR *a vu foumis à fes plus dures loix.*

A ces mots, ALEXIS, à fes erreurs paffées
Donant quelques foûpirs avec quelques penfées,
Emmena près de là les Bergers à couvert
Sous un antre, cavé dans un roc entrouvert,
La grote, de cailloux fimplement étofée,
Fut polie autrefois par la main d'une Fée,

voulut qu'à jamais elle eut la qualité
re chaude en Hiver, come fraiche en Eté.
urent étonés de voir que de l'entrée
ége, par respect, s'étoit loin retirée;
couant leurs pieds d'un soin religieux,
eur d'en rapporter quelques grains avec eux,
'allèrent asseoir sur des siéges de pierre,
lement revêtus de mousse & de lière;
sentant tout d'un coup près d'eux l'air adouci,
& l'autre Berger se plaignirent ainsi.

ALCIPE.

ns les sacrés vallons de la molle Arcadie,
ais PAN *n'entendit de telle mélodie,*
en diverses façons la faisoient tour à tour
du jeune DAPHNIS (1) *les Bergers d'alentour.*
ute heure chés lui la dispute étoit libre
Chantres plus vantés de la Seine *& du* Tibre.
c attention leurs airs il écoutoit,
de riches présens les Vainqueurs contentoit.
y faisoit toujours quelque nouvelle dan e;
lui-même, ajustant ses pas à la cadence
marquoient à la fois vingt de nos chalumeaux,
mêloit avec nous à l'ombre des ormeaux.
bien de joie alors sentit ANNE *sa Mère,*
NE *des affligés le recours ordinaire;*

(1) LOU S XIV encor enfant.

Et qui par ſa prudence & par ſa piété
Comble nos champs de gloire & de félicité.
Mais ces beaux ieux, qu'alors occupoient tant de charmes,
Ne ſont plus occupés qu'à répandre des larmes.
Au lieu de ces concerts, au lieu de tous ces jeux,
On ne fait que des cris, on ne fait que des vœux.
Les flûtes des Bergers, contre les murs pendues,
Dans les bois d'alentour ne ſont plus entendues.
Pour cet Enfant tout ſexe & tout âge eſt en dueil.
PHILIPPE *ſeul en rit,* PHILIPPE (1) *enflé d'orgueil,*
Qui, jaloux qu'à DAPHNIS *le Ciel ſoit ſi proſpère.*
Lui veut autant de mal qu'il voulut à ſon Père
ON *a vu dans les cieux, on a vu dans les airs*
De ce grand accident cent préſages divers.
L'Hiver étant venu pluſtôt que de coûtume,
Tous les fruits de l'année ont eu de l'amertume;
La terre pour cela n'a point produit de bleds;
Pour cela nos Bergers, d'épouvante troublés,
Chés eux ont vu des Loups, qui les moiſſons dernières
N'avoient jamais oſé ſortir de leurs tanières.
La Nature pour lui ſouffroit tous ces tourmens,
Et donoit de ſon mal ces avertiſſemens;
Cependant qu'ignorans dans les ſecrets des Aſtres,
Nous ne ſavions à quoi raporter ces déſaſtres

De moi, ſi le Ciel veut nous ravir à préſent
Cet Enfant merveilleux, dont il nous fit préſent;

(1) PHILIPPE IV, Roi d'Eſpagne.

Et que de ses aspects la faveur sans seconde
Sembloit avoir formé pour l'Empire du Monde ;
Comme tout mon espoir étoit fondé sur lui ,
A tout contentement je renonce aujourd'hui ;
Je veux en deux morceaux briser cette houlète ;
Et contre ces rochers , jeter cette musète.
Et vous , mes chers Agneaux, Chèvres , Vaches , Moutons ;
Cherchés qui désormais vous suive par les monts ;
Sous un autre Berger vous pouvés aller paître :
Mais pour moi , je ne puis servir sous d'autre Maître.
Je ne pourois jamais aussi bien vous garder ,
Moi-même ne pouvant qu'à peine me guider ,
Dans le fort des forêts , où mon deuil me convie
A passer désormais ma misérable vie.

A ces mots, se levant d'un regard furieux,
Il s'alloit tout d'un coup dérober à leurs ieux ,
Laissant le Juge seul , & la cause indécise ;
Sans qu'ALEXIS soudain le prit par sa chemise ;
Et le fit malgré lui rasseoir pour écouter
Ce discours , que TIRSIS venoit de méditer.

LA *Vierge , qui chassoit dans les vallons de* Cinthe , (1)
*N'eut pas tant de beautés ni de vertus qu'*AMINTE (2).
Comme cette Déesse , elle a jusqu'à ce jour
*Méprisé tous les feux & d'*HIMEN *& d'*AMOUR ;

(1) DIANE.
(2) Cette AMINTE est vraisemblablement la *Comtesse* DE LA SUZE qui venoit d'avoir la petite vérole , & qui n'étoit pas encore mariée.

Et dans l'averſion qu'elle a pour tous les hommes ;
Souvent ſe dérobant du païs où nous ſommes,
Elle va ſe réduire aux ſauvages deſerts
*Où la rivière d'*Epte *a des prés toujours verts :*
Là, d'un air plus ſerain reſpirant l'innocence,
Elle done à ſon ame une entière licence ;
Quite de nos hameaux les vains amuſemens ;
Et va ſe divertir avec les Elémens.
Malgré l'antiquité du Ciel & de la Terre,
Fouillant dans les tréſors que l'un & l'autre enſerre,
Tous les jours elle voit des miracles nouveaux,
Et ſemble, à voir le ſoin que les Airs & les Eaux
Prènent de divertir ſon humeur ſolitaire,
Que l'Univers ſoit fait ſeulement pour lui plaire.
Là, de tous nos Bergers mépriſant les concerts,
Elle entend des Oiſeaux les ramages divers ;
Et les Oiſeaux, ravis que cette ame éclairée
A la voix des Humains ait leur voix préférée,
S'efforcent de chanter leurs plus belles chanſons,
Et la ſuivent par tout de buiſſons en buiſſons.

Hélas ! Combien de fois, n'en oſant lui rien dire,
J'ai voulu ſur mon lut me plaindre du martire,
Que me faiſoit ſouffrir une ingrate Beauté,
Sans que j'aie jamais fléchi ſa dureté !
Elle me demandoit le ſujet de ces plaintes ;
Et moi, j'allois chercher des avantures feintes,
Du nom d'autres Bergers je me couvrois ſouvent :
Mais elle s'en païoit, ſans entrer plus avant ;

:or qu'elle eût pu voir, considérant ses charmes,
: esprit, sa vertu, mes respects & mes larmes,
'elle étoit la Beauté dont parloit la Chanson;
que j'étois l'Amant traité de la façon.
is que tous ces malheurs, qu'alors j'avois à plaindre,
t peu de chose au prix de ceux que je dois craindre!
me persuadois alors que sa rigueur
oit le plus grand mal, que pût souffrir mon cœur;
rmi ceux dont ma mort pouroit être avancée,
fiévre n'étoit point venue en ma pensée.
n'imaginois rien pour elle que des biens;
mes maux m'empêchoient de concevoir les siens:
ais aux miens à présent mon esprit impassible,
ur le sien seulement est devenu sensible.
ne puis supporter qu'un feu contagieux
fecte un sang si pur, touche à de si beaux ieux;
qu'avec son venin il attaque une vie,
e n'attaqua jamais le venin de l'Envie.

ssés de murmurer dans les adversités,
pulaires VERTUS, *ordinaires* BEAUTÉS;
MINTE *vous apprend comme les plus parfaites*
ux injures du Sort en tout tems sont sujètes.

ous, ornemens des prés, Oeillets, Roses & Lis;
ui sous un tas de nége êtes ensevelis,
onsolés-vous du tort que vous fait la Nature.
ous ne fûtes jamais qu'une foible peinture

Des roses & des lis & de mille autres fleurs ;
*Dont le beau teint d'*AMINTE *eut les vives couleurs ;*
Et cependant ces lis & ces roses si vives ,
Sous un amas d'ordure à présent sont captives.
Eh ! Plût aux justes Dieux qu'elles pussent l'Eté
Reprendre , comme vous, leur premiére beauté ;
Et que de ce venin le dangereux passage
Ne dût point y laisser des marques de sa rage !
Que j'offrirois alors d'Agneaux aux Immortels ;
Et de combien d'encens fumeroient leurs Autels !

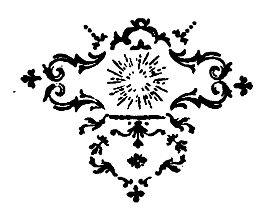
Mais , s'ils veulent m'ôter une Nimphe si belle ,
Soit par haine pour moi , soit par amour pour elle ,
Ne pensés pas , BERGERS *, me revoir en ces lieux.*
Je veux d'un promt trépas la suivre dans les Cieux.
Là , dans ce sacré Temple où rien d'impur n'arrive ;
Voïant après ma mort ma passion si vive
Et ne pouvant alors douter de sa beauté ,
Elle aura du regret de m'avoir maltraité ;
Et , voïant que là haut les Ames fortunées
Sont par des nœuds étroits l'une à l'autre enchaînées ;
Et que tout le monde aime en cet heureux séjour ,
Elle poura pour moi brûler enfin d'amour.

TIRSIS alloit poursuivre ; & par son beau langage ;
Bien moins que par ses pleurs , prétendoit l'avantage ;
Si le sage ALEXIS , les voïant s'émouvoir ,
N'eût , pour les arrêter , emploïé son pouvoir.

URROIS *pu, leur dit-il, avec une nouvelle*
rminer tout d'un coup cette triste querelle :
is je n'ai pas voulu me priver du plaisir
vous ouir tous deux disputer à loisir.
vos cœurs ont senti des atteintes pareilles ;
s chants également ont flaté mes oreilles ;
je crois qu'en tous deux cette belle amitié
du Ciel sur tous deux attiré la pitié.
DAMAS, *recherché dans les plus grandes Villes,*
ui sait pour tous les maux des poudres & des huiles ;
dont le jugement, en tous lieux respecté,
nnonce, sans faillir, la mort ou la santé ;
'a dit à ce matin, sur les bords de la Seine,
'AMINTE *& de* DAPHNIS *la guérison certaine ;*
ue DAPHNIS *alloit être en état de nous voir ;*
*u'*AMINTE *étoit levée, & que ce dernier soir*
avoit sur son front mis d'une eau salutaire,
ui lui rendroit bientôt sa splendeur ordinaire ;
t que sur cet Objet d'un éclat nompareil
n ne verroit pas plus de taches qu'au Soleil.

onsolés-vous, BERGERS *; & par des cris de joie*
élèbrés le bonheur, que le Ciel vous envoie.
e n'ai que cet avis pour prix à vous doner :
lais AMINTE *&* DAPHNIS *vous doivent couroner.*
imés-les constamment ; & rendés-les propices
ar des chants éternels, par d'éternels services.

Ainsi, mon cher ALCIPE*, un jour votre* DAPHNIS
Vous puisse faire part de ses biens infinis !
Ainsi, mon cher TIRSIS*, votre* AMINTE *adorable*
Puisse un jour à vos feux se rendre favorable !



V.

STANCES.

Le PRINTEMS est la véritable saison de l'amour.

RARE Merveille de nos jours,
Charmante Reine des AMOURS,
Par qui mon ame est asservie;
Tandis que nous avons loisir,
Contente mon ardent desir.
Aimable & divine SILVIE,
La belle saison te convie
A goûter l'amoureux plaisir.

DÉJA l'agréable retour
De l'Astre, qui donne le jour,
A ressuscité la Nature;
Par la force de ses chaleurs,
Tu peux voir sortir mille fleurs,
Par une petite ouverture,
Comme hors de leur sépulture,
Et montrer leurs vives couleurs.

Mille Amans, des Dieux bien aimés,
Qui furent en fleurs transformés,
Et qui dans les *Champs Elisées*,
L'Hiver habitent sur les bords
Du fleuve où se baignent les Morts,
Passant les ondes embrasées,
Pour boire les fraîches rosées,
S'en viènent animer leurs corps,

❧

Celui qu'Apollon fit mourir,
Dont depuis il n'a pu guérir
Son ame de douleur atteinte,
Le gentil Hiacinte sort
Du noir Empire de la Mort,
Et vient témoigner par ses plaintes,
Qu'on voit dessus ses feuilles peintes,
Qu'il aime encor, malgré le Sort.

❧

Dans ces vallons inhabités,
Du monde & du bruit écartés,
Voi la solitaire Clitie,
Qui, pour adoucir son amant,
Sort de son triste monument,
En fleur de Souci convertie;
Et, par sa vue assujètie,
Montre son amoureux tourment.

❧

Celui

CELUI qui lui-même s'aima,
Et dont le corps se consuma
De l'amour, qu'il eut pour son ombre;
NARCISSE, qui fit tant le beau,
Se regardant en ce ruisseau
Bordé d'herbe & de fleurs sans nombre,
Se mire dans le cristal sombre,
Qui coule sous cet arbrisseau.

ENFIN les ames des Amans
Ne souffrent point d'autres tourmens;
Sinon qu'elles sont condamnées
A naître & mourir mille fois,
Pour orner les prés & les bois:
Mais lors elles sont fortunées,
Quand, pour fournir leurs destinées,
La PARQUE se sert de tes doits.

DIEUX! que ces Esprits amoureux
Eprouvent un destin heureux!
Qu'ils savent bien se reconnoître!
Si mon desir n'étoit point vain,
Je voudrois mourir à dessein
De transformer un peu mon être;
Pourvu que l'on me fit renaître,
Pour vivre & mourir dans ton sein.

Si tu veux contenter tes ieux
De mille objets délicieux ;
Voi l'émail de cette prairie ;
Le cours de ces ruiſſeaux errans ;
La fière chûte des torrens ,
De qui l'agréable furie
Nous excite à la rêverie ,
Parmi les rochers murmurans.

LES humides Nimphes des eaux ,
Les *Naiades* de ces ruiſſeaux ,
Que l'Hiver avoit retenues
Par un ordre du Ciel fatal ,
Rompent leur priſon de criſtal ;
Et s'en vont , fuïant toutes nues ,
Dans les régions inconnues ,
Bien loin de leur païs natal.

PROCHE de ce bocage verd ,
De mirte & de jaſmin couvert.
Que cette vive ſource arroſe ,
Dedans un Palais enchanté
Par les Dieux même reſpecté.
AMOUR laſcivement repoſe ,
Parmi les odeurs de la roſe ,
Dans les bras de la VOLUPTÉ.

LES petits Oiseaux bigarés
Par l'éclat des raïons dorés
Dont leur plumage se colore,
Priés par un Dieu de chanter,
Sont assemblés pour concerter
Dans un des cabinets de FLORE.
Tous les matins la belle AURORE
Sort du lit, pour les écouter.

❧

DU moins elle s'excuse ainsi
A son Vieilard, encor transi
Du froid des dernières gelées,
Qu'elle laisse dans les soupçons;
Et, folâtrant en cent façons
Avec CÉPHALE en ces vallées,
Laisse ses perles défilées
Sur les fleurs & sur les buissons.

❧

DIANE, qui fait vanité
D'une sévère chasteté,
Des traits de l'AMOUR enflamée;
Baise son Amant ici près
Au plus sombre de ces forêts;
Et, de peur d'être diffamée,
Done à croire à la RENOMÉE,
Qu'elle y va pour tendre ses rets.

❧

CÉRÈS, qui n'aguère geloit
Dessous la nége qui voloit,
Montre aux hommes sa gorge ouverte;
Et devant son jaloux Mari
La tête d'aubépin fleuri
Et de cent guirlandes couverte;
Se fait *doner la cote-verte*
Par le PRINTEMS son Favori.

❧

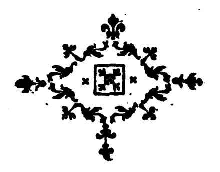
SATURNE lui-même est enflamé,
Encore qu'il soit estimé
Le plus froid d'entre les Planètes.
Ses membres, de chaleur munis,
Par le PRINTEMS sont rajeunis;
Il ne se sert plus de lunètes,
Et commence à conter fornètes
A la Maîtresse d'ADONIS.

❧

CEUX pour qui l'on fait des autels,
Les Nimphes, les Dieux, les Mortels
Bref tout ce qui vit, ne respire
Que jeux, que délices, que ris.
Ces bois verts & ces prés fleuris
Folâtrent avec le ZÉPHIRE,
Qui de trop de plaisir soûpire
Auprès de la jeune CHLORIS.

❧

CHÈRE BEAUTÉ, pour qui je meurs;
Quite tes févères humeurs,
Qui te rendent inacceffible.
Le tems propre à l'amour s'enfuit,
Tu voudras goûter de ce fruit,
Lorfqu'il ne fera plus poffible.
Notre âge, d'un cours infenfible,
Cède à la Vieilleffe qui fuit.



VI.

STANCES

A MADEMOISELLE DE LENCLOS SUR SON LUTH.

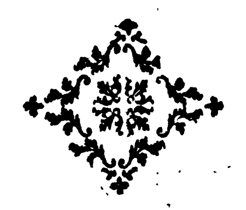
QUAND vous touchés le Luth, j'y trouve tant de charmes,
Qu'AMOUR avec ces douces armes
Ne peut manquer d'être vainqueur.
Votre main, belle IRIS, n'eut jamais de pareille;
Et, quand on vous prête l'oreille,
On vous done bientôt le cœur.

❧

JE ne m'étone pas si votre jeu si rare
De notre liberté s'empare
Par un pouvoir très absolu.
Votre main, belle IRIS, admirable & savante,
Par une douceur violente
Touche le Cœur mieux que le Luth.

❧

ous entendant jouer avecque tant d'adreſſe ;
Si l'on éprouve une tendreſſe
Pour des apas ſi précieux,
e n'eſt pas, belle IRIS, une grande merveille.
L'AMOUR peut entrer par l'oreille,
Comme il ſe gliſſe par les ieux.



VII.

BALLADE

A M. LE DUC DE SAINT AIGNAN.

Le sujet de cette BALLADE *est que M. le Comte, depuis Duc* DE SAINT-AIGNAN, *aiant été attaqué par quatre Voleurs, & se servant d'un Pistolet qui tiroit trois fois, tua deux de ces Voleurs, blessa le troisième, & mit le dernier en fuite. La* BALLADE *lui fut envoiée avec un Mousqueton qui tiroit sept fois.*

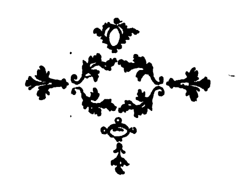
PARMI les bois & la gaie verdure,
Où va cherchant souvent maint avanture,
Ainsi que vous, tout gentil Chevalier,
Lorsque seulet vous alliés vous ébatre;
Quatre Assassins venant vous épier,
Vous avés fait, dit-on, le Diable à quatre.

EN coucher deux roides morts sur la dure,
Arrêter l'un d'une grande blessure,
Et mètre encore en fuite le dernier;
Quoique blessé, comme un Démon se batre;
DAMP CHEVALIER, on ne le peut nier,
C'est assés bien faire le Diable à quatre.

Les Demi-Dieux, si fiers de leur nature,
N'eussent pas fait telle déconfiture,
S'il eût falu tel péril essuïer.
Celui qui sut tant de Monstres abatre,
N'eût pas osé contre deux s'essaïer ;
Et vous, SEIGNEUR, *faites le Diable a quatre.*

ENVOI.

Un Mousqueton j'ose vous envoïer,
Avec lequel, s'il vous plaît de combatre,
Vous en pourrés, SEIGNEUR, sept défier,
Après avoir tant fat le Diable à quatre.



VIII.

SONNET

Contre ceux qui médisoient du Cardinal DE RICHELIEU.

LAISSÉS, lâches ESPRITS, parler la Renomée.
En vain vous prétendés par vos profanes Vers
Interrompre la voix de cent peuples divers,
Qui du grand nom d'ARMAND sans cesse est animée.

SON illustre vertu, dont la gloire est semée
Jusqu'au dernier climat où s'étend l'Univers,
Confondra vos erreurs; & vos desseins pervers,
Comme ceux des *Titans*, s'en iront en fumée.

AINSI la terre en vain exhale en divers lieux
Ses nuages épais vers le flambeau des cieux,
Et ne ternit jamais l'éclat de sa lumière.

Elle s'aveugle seule, en cachant ce bel œil;
Et ses noires vapeurs fournissent la matière
Des foudres, dont le Ciel doit punir son orgueil.



IX.

ODE,

Imitée en partie d'une ODE *d'*HORACE.

MAINTENANT que l'Hiver déſole les campagnes,
Que la nége blanchit prés, forêts & montagnes,
Et cache au Laboureur l'eſpoir de ſes moiſſons ;
Que les fleuves gelés ſont durs comme des marbres,
Et qu'on voit aux branches des arbres
Pendre le criſtal des glaçons ;

N'ÉPARGNE point le bois; &, bien clos dans ta chambre,
D'un feu continuel fais la guerre à Décembre.
Oublie un peu la gloire, & vis pour tes amis.
Aſſés de fois, DAMON, ta fameuſe éloquence
A ſauvé la foible Innocence
Du piége de ſes ennemis.

POUR moi, près d'un foïer, étincellant de braiſe,
Je tâche à compoſer une Œuvre qui te plaiſe.
C'eſt ce qu'à mes travaux je propoſe de prix :
Mais auſſi quelquefois ma fidèle mémoire
Fait cèder tout penſer de gloire
Au doux penſer de mon IRIS.

ELLE occupe en mon cœur toujours la même place.
Je ne puis l'oublier. Enfin, quoi que je fasse,
Cette Belle est toujours ce que j'aime le mieux.
Que j'en suis amoureux! Que je la trouve belle!
DAMON, je ne puis aimer qu'elle;
Elle seule plaît à mes ieux.

❧

MALHEUREUX que je suis! Pourquoi l'ai-je perdue!
Qe fais-je dans ces lieux, éloigné de sa vue,
Que traîner sans plaisir des jours pleins de langueur?
Qu'un Amant est heureux, quelque mal qui le presse,
Quand, mourant pour une Maîtresse,
Il peut lui dire: *Je me meurs.*



X.

STANCES.

DÉSESPOIR.

AFFREUSE & vaste *Solitude*,
Lieux funestes aux Matelots,
Où, comme moi, le Dieu des flots
N'est jamais sans inquiétude;
Grands *Écueils*, qui vous faites voir
Aux Infortunés si propices;
Goufres béans, noirs *Précipices*,
Que vous tentés ici mon juste désespoir!

❧

TRISTES *Pêcheurs*, hommes barbares;
Qui, pour l'espoir d'un peu de gain,
D'un cœur à vous-même inhumain,
Exposés vos ames avares;
Fuïés ces rivages deserts,
Si vous appréhendés l'orage.
Outré de douleur & de rage,
J'y viens solliciter la colère des Airs.

❧

PARMI ces ſablons infertiles,
La haine éternelle des Cieux,
Que l'Aurore & mes triſtes ieux
Baignent de larmes inutiles ;
Sans ſavoir où tendent mes pas,
J'erre confus dans les ténèbres ;
Je ne vois rien qu'objets funèbres ;
Et ne reſpire plus que l'horreur du trépas.

❧

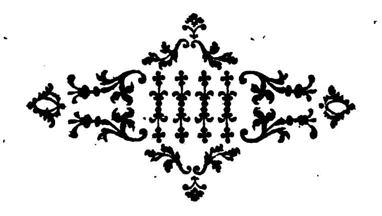
PLÛT au Ciel, ingrate SILVIE,
Que tu viſſes en ce ſéjour
Les cruels effets de l'amour
Dans le triſte état de ma vie !
Peut-être en aurois-tu pitié.
En voïant les maux que je ſouffre
Sur l'horrible bord de ce goufre,
Tu reprendrois pour moi quelque peu d'amitié.

❧

DÉJA mon ame, abandonée
Aux mouvemens de la fureur,
Ne s'imagine rien qu'horreur
Dans la fin de ſa deſtinée.
Ces flots ſont autant de tombeaux
Agités des noires *Furies* ;
Et dans mes mornes rêveries
Je vois nager la MORT dans le fond de ces eaux.

❧

MAIS ton cœur n'en eſt plus capable ;
Et ton jugement rigoureux,
Parceque je ſuis malheureux,
Me condamne comme coupable.
Eh bien, CRUELLE ! Il faut mourir ;
Ton injuſtice me l'ordone.
Puiſque ta grace m'abandone,
C'eſt la MORT ſeulement qui me peut ſecourir.



XI.

STANCES.

L'HIVER

OU

LE SÉJOUR DES ENNUIS.

Dans un triste séjour, désert & plein d'horreur,
Où le faix des Ennuis accable mon courage,
Je crois que je ne vis que pour croître la rage,
Qui dévore mon ame & la met en fureur.
Eloigné des ieux de Silvie,
Mille malheurs suivent ma vie;
Tout plaisir de mon cœur s'enfuit.
Privé de l'éclat de leur flame,
Le froid nuage d'une nuit
Environe toujours mon ame..

Depuis

DEPUIS que j'ai quité cet Objet si plaisant,
Le funeste penser de ma première gloire
Trouble mes sentimens ; & ma triste mémoire
De mes plaisirs passés me fait un mal présent.
Sur cette terre infortunée,
Qui ne semble être destinée
Que pour le séjour des ENNUIS,
Dans les langueurs, dans les furies,
J'entretiens, les jours & les nuits,
Mes éternelles rêveries.

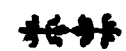
IL me semble en ce lieu que l'œil de l'Univers
Ne lance qu'à regret les raïons de sa vue.
Il est toujours caché du bandeau d'une nue ;
Ou s'il me voit par fois, ce n'est que de travers.
Ici l'onde est toujours glacée ;
La terre, comme ma pensée,
Ne produit plus que des soucis ;
Les arbres n'ont point de verdure ;
Tous les objets y sont transis.
Seul, je résiste à la froidure.

Le JOUR, ſans liberté, dans ces funeſtes lieux;
Où je crois que la NUIT établit ſon empire,
Ne paroit pas pluſtòt, qu'il faut qu'il ſe retire;
Et que ſon foible éclat ſe cache de nos ieux.
Le SOLEIL, en fondant ſa glace,
Ne ſe peut preſque faire place
Pour nous luire comme un éclair;
Et, ſortant de ſon lit humide,
Ne pénètre qu'à peine l'air
Que le froid a rendu ſolide.

L'AURORE, qui veut voir CÉPHALE avant le jour;
Jurant contre le froid qui la tient priſonière,
S'étone que la glace arrête ſa lumière,
Et qu'elle ne fond point au feu de ſon amour.
TITHON, parmi la jalouſie
Qui travaille ſa fantaiſie,
En l'obſervant de toutes parts;
Se rit que cette Déſolée
Ne peut lancer ſes chauds regards
Qu'au travers de l'onde gelée.

LES cruels AQUILONS, la terreur des Nochers,
Lutans contre les VENTS qu'ils trouvent dans la plaine
Sifflent horriblement ; & de la même halène,
Qui rend ſtables les flots, font trembler les rochers.
EOLE, qui voit que la terre
S'ébranle en cette rude guerre,
S'écrie & les rappelle en vain.
Depuis qu'ils ont quité ſon antre,
On diroit qu'ils ont fait deſſein
De la jeter hors de ſon centre.

LA NATURE ſuccombe aux maux qu'elle a ſoufferts,
La nége & les frimats l'ont toute morfondue ;
Le Ciel eſt entrouvert, la Terre s'eſt fendue,
Et l'Hiver a paſſé juſqu'au fond des Enfers.
Dans ces cachots les triſtes ames,
Parmi la torture & les flames,
Souffrent encore ce tourment ;
Et l'on doute en ce noir Empire,
Dans le froid & l'embraſement,
Lequel des deux maux eſt le pire.



LE Pilote des Morts, qui ne se peut mouvoir;
Sur l'*Achéron* glacé passe à peine sa barque.
Ce Vieillard tout transi maudit cent fois la PARQUE,
De qui la cruauté l'oblige à ce devoir.
Les trois FUREURS à demi-nues,
Qui n'ont leurs carcasses vêtues
Que de vieux & sales lambeaux;
Tremblantes dans leurs cases sombres,
Chaufent leurs doits à leurs flambeaux,
Et ne tourmentent plus les Ombres.

ENFIN le froid ici fait presque tout mourir:
Mais, malgré ses rigueurs qui menacent ma vie,
L'aimable souvenir des beautés de SILVIE
Conserve en moi des feux, qui ne sauroient périr.
Cé Soleil, qui luit en mon ame,
Par sa douce & sa vive flame
Les saura si bien conserver,
Que leur chaleur est assurée,
Malgré les glaces de l'Hiver,
D'être d'éternelle durée.



LE PALAIS DES PLAISIRS,

Par M. l'Abbé DE MONTIGNY, mort Evêque de LÉON en 1671; pour servir de réponse au SÉJOUR DES ENNUIS de M. de MONTPLAISIR.

AUX bords toujours fleuris, que le Dieu de la Seine
rrose avec plaisir & laisse avecque peine,
ù par un long détour sa belle onde, en passant,
'un liquide cristal forme un vaste croissant,
élève une colline, & si riche & si belle,
ue nos Dieux tous les ans quitent le Ciel pour elle:
uand leurs soins ont règlé le cours de l'Univers,
s calment en ces lieux leurs mouvemens divers.
'antôt au fond d'un parc, tantôt au bord de l'onde,
s trouvent le repos que leur ôte le monde;
t leur esprit content y préfère à son tour
'innocence des Champs aux pompes de la Cour.

ur la cime du mont est un Palais antique,
ù le Roïal se mêle avecque le Rustique.
lille détours y font un dédale charmant;
ertain désordre heureux en forme l'agrément.
plaît par ses défauts; en vain l'Art en murmure;
t rien n'y charme tant que ce qu'on y censure,

Là les PLAISIRS *en foule abordant tous les jours ;*
Ils en ont déserté les plus superbes Cours.
Rome *à peine retient quelque* Scènes *Comiques ;*
*L'*Empire *se retranche à des Fêtes Bachiques ;*
Et le Tage *orgueilleux , qui fut si triomphant ,*
Voit son Prince réduit à des jouets d'enfant.
La Chasse, *les* Festins, *les* Jeux , *les* Ris, *la* Danse,
*Comme au centre attirés, y suivent l'*Abondance ;
Les Sens *en font l'essai , l'*Esprit *en fait le choix ;*
Et la Vertu *banit ceux qui choquent ses loix.*
On comteroit plustôt les brillantes étoiles ,
Ces fleurs d'or , dont la nuit sème ses riches voiles ;
D'un Cœur tendre & jaloux les soins & les desirs ,
Que le nombre infini de ces nouveaux Plaisirs.

On vit toujours content sous leur aimable empire ;
On ne respire qu'eux , quand même on en soûpire ;
Quelque tirans qu'ils soient , on veut leur obéir ;
Qui les combat le plus , ne sauroit les haïr.
On en suit, malgré soi, le charme inévitable ;
Le panchant en est doux, la chûte en est aimable.
Si les tristes Dégoûts *les suivent tour à tour ,*
On change leur objet : mais non pas leur amour.
Leur pouvoir sur nos sens est plus grand , que le nôtre ;
Qui les fuit d'un côté , les embrasse de l'autre.
C'est un fleuve , qui court lui-même après ses pas ;
Et qui déborde enfin , dès qu'il ne coule pas.

'ntre tant de Plaisirs un seul Plaisir domine.
on éclat marque assés son illustre origine.
es autres en tous lieux, redoublant leurs apas;
révienent ses desirs, ou marchent sur ses pas.
a foule, qui le suit, le fait bientôt connoître.
e Maître des Plaisirs, c'est le Plaisir du Maître
ne fait point languir dans un lâche repos;
l n'enchante le Roi, qu'en faveur du Héros.
Docte en l'art de règner, il mêle, en Politique,
ux héroïques soins un relâche héroïque.
le porte à camper, à vaincre en des tournois;
tracer, sur sa vie, un modèle aux grands Rois;
rendre, en pleine paix, ses troupes aguerries;
voir ses Arsenaux pleins d'ardentes furies;
rendre son repos terrible aux Souverains;
emblable au Roi des Dieux, qui dans les tems serains
prouvant, sans couroux, un innocent tonerre,
ait trembler, en jouant, tout l'orgueil de la terre.

on bras victorieux, autorisant les Loix,
enoit de rétablir THÉRESE dans ses droits;
De soumètre à son joug la Flandre toute entière,
cquise au Conquérant, & due à l'Héritière;
'arracher aux Vaincus, charmés de leur Vainqueur,
t les armes des mains, & la haine du cœur;
t, maître en ce grand art dès son apprentissage,
e faire tout trembler, excepté son courage;

Quand, après tant de maux & cauſés & ſoufferts;
Le Prince en ces beaux lieux crut voir les cieux ouverts.
Sur un lit de repos, ſoûtenu d'un trophée,
Sa grande ame cèdoit aux charmes de MORPHÉE.
Mille Songes flateurs s'empreſſoient à l'entour;
Ils rempliſſoient la nuit des merveilles du jour.
Avec lui repoſoit le reſte de la terre,
Les œuvres de la Paix, les projets de la Guerre.
MARS *lui-même, enchaîné de ces puiſſans pavots,*
Sembloit promètre au monde un éternel repos.

La GLOIRE *aux ailes d'or veilloit ſeule en l'armée;*
Quand, du calme étonnant tout à coup alarmée,
Elle brûle, elle vole, elle perce les airs.
L'obſcurité s'enfuit à ſes brillans éclairs.
D'un encens précieux ſa route eſt parfumée;
Et le vent, qui la ſuit, en répand la fumée.
Un Songe *l'introduit par de ſombres détours;*
Elle aborde le Prince, & lui tient ce diſcours.

JE ne viens point troubler par un chagrin extrême
Ce paiſible ſommeil, que j'inſpirai moi-même.
Dormir ſur un trophée eſt un noble repos;
Et la VICTOIRE a droit d'enchanter les Héros.
Apprens moi ſeulement quelle eſt mon avanture.
Un calme, qui m'effraie & dont le camp murmure,
Interrompant le cours de tant d'heureux ſuccès,
Va-t-il nous replonger dans le ſein de la Paix?

Je ſais que l'on t'en preſſe & que tout y conſpire ;
L'*Abondance* qui rit, le *Plaiſir* qui ſoûpire,
Tes Ennemis tremblans & tes Voiſins jaloux.
Conſulte ici ton cœur. Quel titre eſt le plus doux,
A qui doit ſous ſes loix ranger toute la terre,
Ou d'Auteur de la paix, ou de Foudre de guerre?
Quel oracle, dis moi, rendrai-je à tes guerriers?
J'oſe te demander compte de mes lauriers.
J'en couronai ton front ; l'*Europe* en prit ombrage ;
Et, lorſque ma faveur t'en combloit davantage,
L'olive a-t-elle pu te charmer par ſes fruits?
Va, du bruit de ta marche, étouffer tous ces bruits ;
Va, la force à la main & la juſtice en tête ;
Laiſſe règner THÉRESE, & cours à ta conquête.
Etens-là juſqu'au *Gange*, & ton nom juſqu'au cieux ;
Ne preſcris plus de borne à ton vol glorieux ;
Et ſache que je marque en plus gros caractère
Un Village conquis, qu'un Trône héréditaire.
Charmé du *Grand* HENRI, jaloux des vieux CÉSARS,
Tu me charmas plus qu'eux dans les ſanglans hazards.
Mon amour répondit à ton amour extrême.
Va de tous mes Héros n'imiter que toi-même.
Inceſſamment preſſé par un noble deſir,
Tu ne fais que gliſſer ſur le plus doux plaiſir ;
Et dans le char vainqueur où ta fierté le brave,
Quand je te ſers de guide, il te ſert en eſclave :
Mais prens garde au loiſir, qui tient tout en ſuſpens.
C'eſt la vertu des Rois d'être avare du tems ;

Et l'Astre, qui préside à la haute fortune,
Passe en douze maisons, & n'arréte en pas une.
Songe que sur toi seul tous les ieux sont ouverts.
On comte avec rigueur les momens que tu pers.
Use de tes destins, tandis qu'ils sont propices.
De tous tes ennemis ne crains que les délices;
Avec le monde entier range-les sous ta loi.
La VICTOIRE t'attend; je marche, je suis à toi.

Le PLAISIR *nonchalant, étendu sur des roses,*
A la merci du SORT *laissoit aller les choses;*
Et goûtant à longs traits mille rares douceurs,
Pour les éterniser, invoquoit les neuf Sœurs.
Il s'excite à ces mots, il se trouble, il soûpire.
AH, *dit-il!* M'affronter jusque dans mon Empire
OMBRE vaine, qui fuis l'Insensé qui te suit;
OMBRE vaine, qui cours à l'Ingrat qui te fuit;
Fantôme ambitieux, turbulente Chimère;
Remporte tes conseils, revole à ta frontière,
Laisse fleurir la paix, laisse règner ma loi
Dans le cœur du Roïaume & dans l'ame du Roi.
Quel raïon de faveur m'attire ton envie?
Troublé-je son Etat? Gouverné-je sa vie?
Ses conseils éternels se tiènent-ils pour moi?
Ne partage-t-il pas mon tems même avec toi?
Il roule tout ensemble, en une même tête,
Le destin de l'*Europe*, & le plan d'une Fête;
Semblable à ce grand Astre, arbitre des saisons,
Qui peint l'émail des fleurs, & fait l'or des moissons.

Il n'en a que trop fait. Eſt-ce à toi de te plaindre?
Plus il vit de périls, moins ſon ame ſut craindre.
Il brûloit de te ſuivre ; & dans le champ de MARS
La VICTOIRE lui plut bien moins que les hazards.
Ah ! Pluſtôt mets un frein à ſa fatale envie.
Jamais un ſi grand Roi n'expoſa tant ſa vie.
Quand ſon illuſtre Aieul foudroïa les Titans,
Qu'avoit-il dans l'Etat que des droits éclatans?
Que poſſèdoit CÉSAR, alors qu'il conquit *Rome*,
Que le ſort d'un Bourgeois, & le cœur d'un Grand-Homme?
Pour règner, j'y conſens, on peut hazarder tout ;
Violer juſqu'au droit ; pouſſer ſon ſort à bout :
Mais, quand, au gré des ſiens, on gouverne à ſon aiſe
L'Empire des *François* & le cœur de THÉRESE,
De quels vœux peut encore un Roi ſi fortuné
Importuner les Cieux, quand ils ont tout doné?

MONARQUE, à qui tout rit, en la fleur de ton âge,
De tous tes Ennemis ne crains que ton courage.
La terreur, qu'il leur fait, paſſe à tes vrais Amis.
Toi ſeul le peux domter au point où tu l'as mis.
Oſe le déſarmer. C'eſt la valeur ſuprême,
Quand on a tout vaincu, de ſe vaincre ſoi-même.
Plus le combat eſt grand, plus le triomphe eſt doux.

La GLOIRE *éclate alors ; &, d'un œil de courroux,*
Lance un éclair, pareil à celui de la foudre.
Le Prince s'en réveille ; & voulant ſe réſoudre,

Sa Cour, qui craint pour lui, se trouble & se confond.
Cent flots dans cette mer se font & se défont ;
*Et sur ce grand théatre, où règne l'*Inconstance,
La FORTUNE *se joue, & tient tout en balance.*
Une guerre intestine arme les Courtisans ;
L'un & l'autre Parti trouve ses partisans.
La mourante Langueur, *l'*Oisiveté *flateuse*,
La cabale des Jeux, *& l'*Intrigue *amoureuse*,
Tout le Beau-Sexe *enfin, fatal aux Conquérans ;*
Du côté des Plaisirs *brillent aux premiers rangs.*
La noble Avidité *de louange immortelle*,
Mille Cœurs, *enflamés d'un héroïque zèle*,
Veulent tout hazarder ; & , signalant leur foi,
Combatre pour la GLOIRE *& vaincre pour leur* Roi.
Des Malheureux *encor, qui, rampans sur la terre,*
N'ont su vivre en la paix, ni périr dans la guerre ;
Le vil Espoir du gain, *la* Crainte du mépris,
Se déclarent pour elle & n'en sont guère épris.
De mirthe & de lauriers la tête couronée,
Le Prince enfin décide, & partage l'année,
Le Printems à la GLOIRE, *& l'Hiver aux* PLAISIRS.
L'arrêt calma leur trouble, & combla leurs desirs.
Ils s'aimèrent depuis ; & l'ardeur, qui les pousse,
Rend son plaisir si noble & sa gloire si douce
Que d'un rare concert ils font tout de moitié.
Ce Roi, tendre & vaillant, unit leur amitié ;
Et l'on ne verra point dans toute son Histoire
De gloire sans plaisir, ni de plaisir sans gloire.

XII.

EPIGRAMME

Sur une HORLOGE DE VERRE, remplie de CENDRE; traduite du Latin de GERONIMO AMALTEO.

LA Poudre, que l'on voit mouvante
Dans cette prison transparente,
Et qui, coulant incessamment
Par l'étroit d'un petit passage,
Toutes les heures nous partage,
Est le reste amoureux du triste embrasement
D'ALCIPE, véritable & malheureux Amant,
Qui, n'aiant pas pu se défendre,
De voir l'œil d'IRIS trop charmant,
Sentit un feu si consumant,
Que son corps aussi-tôt en fut réduit en cendre.
Toi, visible amas de ses os,
CENDRE mobile, viens apprendre,
Si tu ne prens point de repos,
Qu'ainsi tous les Amans n'en sauroient jamais prendre.



* *

SONNET.

IMITATION de la même EPIGRAMME.

CETTE *Poussière que tu vois,*
Qui tes heures compasse,
Et va recourant tant de fois
Par un petit espace;

JADIS DAMON *je m'appellois,*
Que la divine grace
De PHILIS, *pour qui je brûlois,*
A mis en cette place.

LE *feu secret, qui me rongea,*
En cette Poudre me chargea,
Qui jamais ne repose.

APPRENS, AMANT, *que par le Sort*
L'espérance t'est close
De reposer même en ta mort.



* *

SONNET.

Autre IMITATION de la même EPIGRAMME.

Par d'Alibrai.

LA Poudre, que tu vois dedans ce Verre enclose,
C'est, si tu ne le sais, la Cendre d'un Amant;
Amant si malheureux, qu'après le monument
Sa peine continuë, & jamais ne repose.

CLORIS, qu'il chérissoit par dessus toute chose,
Et pour qui jour & nuit il s'alloit consumant,
S'éloigna de ses ieux; & cet éloignement
De son trépas hâté, fut la funeste cause.

TOUT sec d'impatience aussi bien que d'amour,
Il mourut, de sa Dame attendant le retour,
Et mesurant toujours le tems & sa demeure;
Et ce soin fut dans lui tellement imprimé,
Que sa Cendre à présent marque encore chaque heure,
Témoignage d'un Cœur vivement enflamé.



XIII.

EPIGRAMME.

LE pauvre JEAN, aiant l'ame éperdue
De voir le désespoir & le fâcheux destin
De sa PERRETE, qu'un matin
Au Figuier de sa cour il rencontra pendue ;
Disoit à son Voisin, « qu'il couproit par le pié
» Et qu'il mètroit au feu cet arbre, ou sa moitié
» Par grand malheur avoit perdu la vie ».
Mais le Voisin, mal satisfait
De ce que sa Femme avoit fait,
Croïant qu'il lui prendroit envie
De se pendre ainsi quelque jour,
S'il pouvoit avoir dans sa cour
Un tel Figuier, tint ce langage :
JE ne puis le dissimuler,
Mon cher VOSIN*; c'est grand dommage.*
Done m'en quelque grèfe, avant que le brûler.



XIV.

CHANSON

Sur l'Air d'une COURANTE

Si vous doutés de mon amour extrême,
Vous faites tort à des feux bien constans.
Si vous savés à quel point je vous aime,
Votre rigueur dure un peu trop longtems.

QUITÉS pour moi cette humeur si cruelle.
Emploïons mieux les plus beaux de nos jours.
C'est un trésor qu'un Amant bien fidèle;
Ne croïés pas en trouver tous les jours.



XV.

CHANSON.

Qu'il est impossible d'empêcher l'amour de paroître dans les ieux.

Vous vous plaignés que je romps mon serment;
Et que je dis mon amoureux tourment
Par des regards, qui se font bien entendre.
Cruelle Iris, interrogés les Dieux.
Ils vous diront que l'on ne peut défendre,
Par un serment le langage des ieux.

❧

Ces Libertins, ces Ardens indiscrets
Ne peuvent pas retenir leurs secrets;
Et leur brillant découvre leur mistère.
Ils ne sauroient jamais dissimuler.
Plus on prétend les forcer à se taire;
Plus on les voit s'efforcer de parler.



XVI.

STANCES, OU CHANSON.

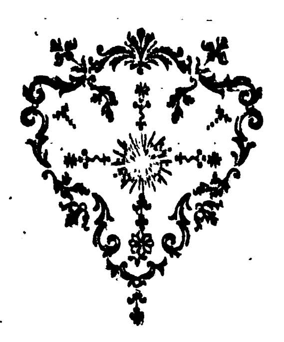
L'ADMIRATEUR INDIFFÉRENT.

DANS le visage d'ISABELLE
Chacun remarque des apas.
Mes ieux me disent qu'elle est belle:
Mais mon cœur ne me le dit pas.

LES plus froids sont en feu pour elle,
Les Insensibles en font cas.
Mes ieux me disent qu'elle est belle:
Mais mon cœur ne me le dit pas.

LA beauté de cette Cruelle
Est fameuse par cent trépas.
Mes ieux me disent qu'elle est belle:
Mais mon cœur ne me le dit pas.

MILLE Amans d'une ardeur fidelle
Accompagnent toujours ſes pas.
Mes ieux me diſent qu'elle eſt belle :
Mais mon cœur ne me le dit pas.



XVII.

SONNET,

Fait dans une Ile à l'embouchure de la LOIRE.

CLAIRE EAU, que les *Zéphirs* ont doucement émue ;
Beaux ARBRES, PRÉS fleuris, délices de mes sens ;
Agréables APAS, dont cette Ile est pourvûe ;
Pour assoupir mes maux, que vous êtes puissans !

QUE ces divers objets, qui s'offrent à ma vue ;
Ces Vaisseaux étrangers, ces Barques des passans,
Que j'apperçois du haut de cette roche nue ;
Remplissent mon esprit de plaisirs innocens !

MAIS, DIEUX ! que le bonheur dure peu dans la vie !
Je reviens à penser que l'ingrate SILVIE
A trahi mon amour, & que je dois périr.

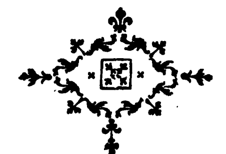
SI bien que, dans l'ennui qui sans cesse me ronge,
Je goûte des plaisirs, en Furieux, qui songe,
Et trouve à son réveil qu'il est prêt de mourir.

XVIII.

EPIGRAMME,

Imitée d'une EPIGRAMME LATINE de JAQUE BOUJU; sur une FEMME deux fois mal assortie.

DURANT mes premiers ans, que j'ètois incapable
De souffrir les efforts d'un Mari vigoureux,
VÉNUS me le dona robuste, infatigable;
Et tel, que ses plaisirs m'ètoient tous douloureux.
A présent que je suis dans cet âge plus ferme,
Où l'on goûte l'amour sans mesure & sans terme,
Où les plaisirs d'alors me sembleroient si doux;
J'épouse un Mari lâche & froid comme une souche.
Trop injuste VÉNUS, si la pitié te touche;
Rens-moi mes premiers ans, ou mon premier Epoux.



XIX.

STANCES

A une DAME, *en lui envoïant un* ROMAN.

ALORS que vous verrés tant d'actions fameuses,
Dont l'Auteur a rempli ses amours fabuleuses,
N'allés pas accuser son peu de jugement.
Si les inventions ne sont pas véritables,
Pour le moins, belle IRIS, elles sont bien croïables;
Je ferois encor plus, si j'étois votre Amant.

CE qu'ont fait ces Héros pour émouvoir leurs Dames,
Tant de travaux soufferts en faveur de leurs flames,
Ce qu'ils ont achevé, ce qu'ils ont entrepris,
Ne me fait point blâmer l'Artisan ni l'Ouvrage.
Je crois qu'ils pouvoient faire encore d'avantage,
S'ils avoient une Amante aussi belle qu'IRIS.

PEUT-être, si le Ciel secondoit mon envie,
Si je pouvois comme eux passer toute ma vie,
Et vous faire savoir ma constance & ma foi;
Je prendrois tant de soin de vous rendre service,
Que vous diriés un jour avec quelque justice :
Il est vrai que cet homme a fait beaucoup pour moi.

MAIS j'obéis aux loix du Destin qui m'outrage.
Il ne me fit jamais un si grand avantage ;
Il fut toujours contraire à mes plus doux plaisirs;
Jamais il ne m'offrit de sujets favorables
De vous bien témoigner que mes feux sont durables;
Et j'ai toujours formé d'inutiles desirs.

AUSSI tous ces grands CŒURS, dont vous verrés l'image,
Me passent en fortune, & non pas en courage.
Ils ont plus de bonheur, & non pas plus d'amour.
On ne voit entre nous que cette différence.
Ils ont eu des moïens de prouver leur constance ;
Et je n'en eus jamais jusqu'à ce triste jour.

MAIS nous nous différons encore en une chose.
Ces illustres Amans, que l'Auteur nous propose,
Après tous leurs travaux en espèrent le prix ;
Et moi, si je pouvois contenter mon envie ;
Je penserois encore, à la fin de ma vie,
N'avoir jamais rien fait qui fût digne d'IRIS.



X X.

SONNET.

L'excès d'un contentement imprévu le fait applaudir à la cruauté de sa *MAITRESSE.*

QUEL bonheur est égal à mon bonheur extrême.
Des plus heureux Mortels je suis le plus heureux.
Enfin je ne vis plus, en Aveugle, amoureux ;
Et, grace à mon destin, j'ai vu tout ce que j'aime.

J'ai vu . . . Mais taisons-nous. Ne le découvrons pas.
Retenons ce plaisir dans un discret silence.
O VÊTEMENS D'IRIS ! que vous cachés d'appas ;
E que vous en cachés bien plus que l'On ne pense !

J'ACCUSOIS bien à tort cette jeune Beauté
De garder avec moi trop de sévérité,
Et de porter un cœur à mes vœux si rebelle.

APRES ce que j'ai vu, je ne l'en puis blâmer.
O Dieux ! Qu'elle a raison de faire la cruelle,
Et qu'avec sa rigueur j'ai raison de l'aimer.

XXI.

STANCES.

Il témoigne le regret qu'il a d'être obligé de s'éloigner de sa Maîtresse pour un an.

FAUT-il que je vous quite, & qu'un cruel devoir
Me prive si longtems du plaisir de vous voir,
BEAUTÉ, dont mon ame est ravie?
Que mon Ast, eme voit d'un œil plein de courous!
Avec bien moins d'effort je quiterois la vie,
Que je ne m'éloigne de vous.

VOUS, qui brûlés des feux dont mon cœur est épris;
Que vous êtes heureux! Vous pourés voir IRIS.
Tous les soirs vous irés chés elle.
Vous n'en obtiendrés pas l'heur, où vous aspirés;
Et toujours vos desirs la trouveront cruelle:
Mais pour le moins vous la verrés.

ESTIMÉS, comme il faut, un bien si précieux.
Pour moi je ne sais point de plaisir sous les cieux,
Que je compare à cette joie.
Jamais de voir IRIS, mes ieux ne sont lassés.
A toute heure, en tous lieux, encor que je la voie,
Je ne la vois jamais assés,

Pour un an toutefois je ſonge à la quiter.
Mais vouloir de ces lieux ſi longtems m'abſenter!
N'eſt-ce pas une erreur extrême?
O Dieux! Qu'un an d'abſence eſt long pour un Amant!
Loin de cette beauté, l'aimant comme je l'aime,
Peut-on vivre un jour ſeulement?

Non, cela ne ſe peut; vous avés trop d'apas,
Iris; & je ſais trop, quand je ne vous vois pas,
Combien je ſouffre de martire.
Si je vous pers un an, je vous pers pour toujours.
C'eſt fait de moi ſans doute; & vous pourés bien dire:
Alcidon *a fini ſes jours*



XXII.

STANCES.

LA PROMENADE DU SOIR.

L'ASTRE du Jour, par sa pâleur,
Montre qu'il va cacher sa flame;
Les Bergers n'ont plus de chaleur,
S'ils ne la portent dans leur ame;
CLÉON, tous les prés sont fleuris;
Allons sur le bord de la Seine.
J'y pourai soulager ma peine,
Si j'y vois les apas de la divine IRIS.

ALLONS fouler ces tapis verts,
De qui la nuance est si vive.
Nous y pourons faire des Vers,
Pour vanter cette belle rive.
Ah, cher CLÉON! Que l'air est doux!
Les Vents ne se font plus la guerre;
Et le Soleil quitant la terre,
Semble encore, en mourant, vouloir rire avec nous.

Voi que d'un pinceau délicat,
Quoique sa force diminue,
Il jète encore un vif éclat
Dans le rouge sein de la nue.
Avant qu'il cache son flambeau,
Il semble écrire en ce nuage :
MORTELS, *ne perdés pas courage ;*
e reviendrai demain plus riant & plus beau.

***

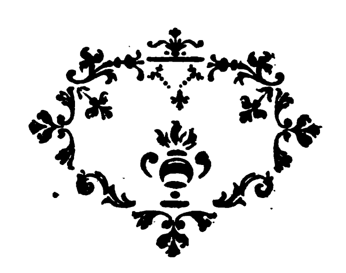
CE sable est ici répandu
Par les mains de quelque *Naiade*,
Qui la mollement étendu
Pour embellir la promenade ;
Ou peut-être pour retenir,
Ainsi qu'une Relique sainte,
Des pas d'IRIS la trace empreinte,
Au moins si dans ces lieux elle daigne venir.

***

CLÉON, les Saules, que tu vois
Rangés sur le bord de la *Seine*,
Furent des Bergers autrefois,
Auxquels elle fut inhumaine.
Cette Nimphe les sut charmer ;
Et cette Beauté vagabonde
Fit sortir du sein de son onde
Les flames dont leurs cœurs se virent consumer.

***

NUIT & jour pressés d'un desir ;
Dont l'ardeur étoit sans pareille ;
Ils vouloient avoir le plaisir
De voir à nu cette merveille.
Enfin par un arrêt du Sort,
Propice au mal qui les domine ;
On les a vu prendre racine
Auprès de ce beau lit, où leur Maîtresse dort.



XXIII.

SONNET

A LA VICOMTESSE DE ***

Il cesse de l'aimer pour n'en point aimer d'autres.

ENFIN tant de rigueurs ont lassé ma constance.
PHILIS, vous êtes belle, il le faut avouer.
Dans vos moindres apas je vois tout à louer:
Mais c'est une fureur qu'aimer sans espérance.

JE voudrois vainement prolonger ma soufrance,
Et restraindre un lien, prêt à se dénouer.
Chés vous, mourir d'amour, ce n'est que se jouer;
Et la pire Vertu, c'est la Persévérance.

MAIS, si je me dérobe au pouvoir de vos ieux,
Ce n'est point pour chercher qui me reçoive mieux.
D'une nouvelle ardeur mon ame est incapable,

Pourois-je desormais tomber sous d'autres coups?
Non, non; comme après vous il n'est plus rien d'aimable,
Aussi ne faut-il plus rien aimer après vous.



XXIV.

SONNET

A MADEMOISELLE DE ***

Sur le trépas d'un jeune Officier son Amant, mort à la guerre, lorsqu'il étoit prêt de l'épouser.

QUELLE fut d'ALCIDON la triste destinée !
Si près de voir l'HIMEN allumer son flambeau,
La MORT couvre ses ieux d'un funeste bandeau ;
Et de ses jours heureux la course est terminée.

C'EST bien aux champs de MARS que toute ame bien née
Sur des monceaux de morts doit chercher un tombeau.
Pourtant, qu'il est à plaindre, en un trépas si beau,
D'avoir perdu le jour avant son himénée !

AUSSI, vu le renom qu'ont acquis vos beaux ieux,
DIANE, avec raison on croit que sous les cieux
Mortel ne fit jamais une perte pareille.

LE bruit de son trépas est par tout épandu :
Mais qui ne vous a vue, adorable Merveille,
Ne sauroit croire encor combien il a perdu.

XXV.

SONNET.

EPITAPHE

De M. *le* MARQUIS DU PLESSIS-BELLIERE.

Sa Femme parle.

LE Cœur de mon Epoux dans cette Urne répose,
Cependant que le mien, agité de douleurs,
Soûpire incéssamment; &, comblé de malheurs,
A le suivre au tombeau chaque jour se dispose.

LA plus sensible part de mon ame est enclose
Dans ce Vase, où la MORT imprima ses couleurs.
Quiconque voit ici le sujet de mes pleurs,
Ne les condamne point, s'il en connoît la cause.

PASSANT, si tu ne sais quel êtoit mon Epoux,
Dispense l'amitié, qui vivoit entre nous,
De ce triste récit qui trouble ma mémoire.

LA *Flandre* avec l'*Espagne*, épargnant ma douleur,
Te diront mieux que moi quelle êtoit sa valeur;
Naple dira sa mort; & la *France* sa gloire.

XXVI.

SONNET.

Epitaphe de Cromwel.

Que contre mon pouvoir toute la Terre gronde;
Que tous les Souverains m'attaquent à la fois;
Et que je sois blâmé d'une commune voix;
Ma gloire durera tout autant que le Monde.

Ma puissance a paru sur la terre & sur l'onde;
Au seul bruit de mon nom, j'ai fait trembler les Rois;
De mon propre païs j'ai renversé les Loix;
Et je suis mort enfin dans une paix profonde.

De mes plus chers Amis je me suis défié;
A mon ambition j'ai tout sacrifié;
Et même de mon Roi j'ai fait une victime.

Il est vrai que je suis criminel en effet:
Mais jamais un Mortel n'a su pousser son crime
Avec plus de succès, ni plus loin que j'ai fait.



* *

RÉPONSE

A l'Epitaphe de Cromwel,

Par M. de Murat.

Sur les mêmes Rimes

Si contre ton pouvoir toute la Terre gronde
Enfin Dieu la soulage ; & c'est à cette fois
Qu'elle sent que le Ciel, favorable à sa voix ;
Donc plus d'un Soleil aux ténèbres du Monde.

Ta rage a mieux paru sur le sang que sur l'onde ;
Et, si le tien pouvoit païer celui des Rois,
On auroit empêché que l'Ennemi des Loix
Ne trouvât dans sa mort une paix si profonde.

Le Ciel, que tes forfaits ont souvent défié,
Par la main des Boureaux t'auroit sacrifié,
S'il avoit pu souffrir une infâme victime.

Ce n'est qu'après ta mort, qu'il se vange en effet ;
Car jamais les Tirans, trop endurcis au crime,
N'ont vu qu'après leur mort tout ce qu'ils avoient fait.



XXVII.

STANCES.

CONSOLATION à Madame D. P. sur la mort de sa Tante.

PHILIS, c'est avec d'autres armes
Qu'il faut combatre son tourment;
Et l'on arrose un Monument
Mieux d'eau benite que de larmes.
Pleurés & couvrés-vous de deuil;
Votre Tante dans le cercueil
N'en profite pas d'avantage.
Vos pleurs ne l'en peuvent ravir;
Et vous lui faites un outrage,
De vous nuire sans la servir.

AVEC sa dernière journée
Elle a terminé sa langueur;
Et c'est envier son bonheur,
Que de pleurer sa destinée.
Elle languissoit ici bas,
Et s'est acquis par son trépas
L'honeur d'une immortelle vie.
Faire des vœux pour son retour,
Ce n'est que concevoir l'envie
De la reperdre au premier jour.

SI-tôt que la chaleur nous quite,
L'ame ne se peut réunir ;
Et l'on ne peut plus revenir,
Quand on a passé le *Cocite* ;
Cet Arrêt nous est prononcé ;
C'est un Décret fait & passé,
Que tôt ou tard il nous faut suivre ;
Et nul jamais, contre ces loix
N'obtient le congé de revivre,
Que pour mourir plus d'une fois.

❧

MAIS encore est-ce une avanture,
Qui n'arrive que rarement,
Et qu'on doit plus certainement
Au MIRACLE, qu'à la NATURE.
Malgré nos pleurs & nos regrets,
CLOTHON doit couper nos filets,
Sans que jamais elle en renoue.
Elle fait la sourde à nos vœux ;
Et le fuseau, dont elle joue,
A bien plus de bouts que de nœuds.

❧

NUL de nous n'échape à la PARQUE ;
Et la MORT, par un coup égal,
Unit le plus ſimple Vaſſal
Au plus redoutable Monarque.
Celle que vous pleurés n'eſt plus.
Tous vos deſirs ſont ſuperflus ;
En vain votre amour la rapelle ;
Et le Sort, devenu plus doux,
S'il l'avoit pû rendre immortelle ;
Eût gardé ce pouvoir pour vous.



OUI, l'Arrêt eſt irrévocable.
Le moïen de s'en affranchir,
Si le Ciel ne ſe peut fléchir,
Et ſi le Juge eſt implacable !
PHILIS, en cette adverſité,
Faites à la néceſſité
Cèder votre plainte importune.
Notre ſort ne ſe peut changer ;
Et c'eſt par la RAISON commune,
Que chacun ſe doit ſoulager,

JE ſai bien que vous m'allés dire
Que vous regrètés ſa vertu ;
Et que votre cœur abatu ,
Malgré ces raiſons , en ſoûpire ;
Mais l'ESPRIT a d'autres reſſorts ;
Et la MORT , qui ravit les corps ,
Jamais des VERTUS ne diſpoſe.
Elles ont un éclat trop beau ;
Et la GLOIRE eſt la ſeule choſe ,
Qui n'entre point dans le tombeau.



NE me dites point , je vous prie ;
Que vos deſirs ſeroient contens,
Si le Ciel pour un peu de tems
Avoit pu prolonger ſa vie ,
Quand le Ciel , pour vous contenter ;
Auroit pris le ſoin d'ajouter
Encore dix ans à ſon âge ;
Vous pouſſeriés autant de cris ,
Et tiendriés le même langage
Après vingt ans , comme après dix.



L…

POUR le mal notre ame est diserte.
Un long tems de possession
Se passe sans réflexion,
Et nous raisonons sur la perte.
Qu'un homme, après un siècle heureux,
Ressente un moment douloureux;
Il se plaint que Dieu l'abandone;
Il forme un blasphême inoui;
Et je n'entens presque persone
Se louer pour avoir joui.

***

C'EST un foible bien déplorable,
Chacun est sujet à ce mal.
Mais, encor qu'il soit général,
Il n'en est pas plus tolérable;
Etoufé tous ces mouvemens.
A quelques tendres sentimens
Qu'un benin naturel vous livre;
N'aiés point l'esprit convaincu,
Qu'elle eût encor beaucoup à vivre:
Mais qu'elle avoit beaucoup vécu.

***

L'EUSSIÉS-vous pu voir décrépite
Succomber aux moindres efforts,
Trifte, plaintive, & dans un corps
Fait d'offemens & de pituite ?
Auffi-tôt qu'un âge panchant
Mène notre vie au couchant,
Ce n'eft plus que plainte & que peine.
L'homme, avant que mourir, eft mort ;
Et le dernier coup, qui l'entraîne,
L'ébranle moins que quand il dort.

⁂

PRIÉS deffus fa fépulture,
Au lieu de gémir & pleurer ;
Et, pour l'avoir vu tant durer,
Rendés graces à la NATURE.
Le Ciel, qui la mit ici bas
Pouvoit bien avancer les pas
De la MORT, qui vous l'a ravie.
Il l'eût pu prendre dès vingt ans :
Mais il lui laiffa plus de vie,
Pour vous la laiffer plus longtems.



XXVIII.

LE TEMPLE DE LA GLOIRE,

A Monseigneur le DUC D'ANGUIEN.

SUR le point que la NUIT détend ses sombres voiles,
Et que son char d'ébène environé d'Etoiles
Roule dans le silence, &, déja tout panchant,
Fait voir sa pompe noire aux portes du Couchant;
J'ètois au fond d'un bois, dont les feuillages sombres
Sembloient servir d'azile à ses mourantes ombres;
Et, suivi seulement de cent autres Guerriers,
Je tâchois de cueillir quelques brins de lauriers:
Quand un éclat subit, épandu dans la nue,
Me surprit tout ensemble & l'esprit & la vue.
Mille sons èclatans, mille brillans éclairs
Furent en un moment élancés dans les airs;
Et je vis aussi-tôt cette clarté suivie
D'une Divinité, dont mon ame ravie
Ne se pouvoit lasser d'admirer les beautés,
Et par qui tous mes sens se virent enchantés.

Ses ieux ètoient perçans, sa bouche ètoit charmante,
L'air frémissoit au bruit de sa voix étonante.
Elle avoit d'un côté des palmes dans la main;
Elle tenoit de l'autre un puissant cor d'airain,

Dont le son, tout ensemble agréable & terrible,
Disoit je ne sai quoi de pompeux & d'horrible ;
Et ce grand cor, bruïant au défaut de sa voix,
Réveilloit les Echos endormis dans les bois.
Son corps étoit porté sur des aîles dorées
Et de mille coleurs peintes & bigarées.
Elle voloït en rond, s'élançoit dans les cieux ;
Et, perçant dans la nue, échapoit à mes ieux.
Puis, quitant tout d'un coup le séjour du tonerre ;
D'un vol prompt & léger elle rasoit la terre ;
Et, laissant après elle un lumineux éclair,
De mille cercles d'or elle enrichissoit l'air.

De ces vives clartés la NUIT épouvantée
Dans ses goufres profonds s'étoit précipitée ;
Et moi-même, incertain de cet évènement,
Je me trouvai saisi d'un long étonement,
D'abord, à son éclat, je la pris pour l'AURORE,
Qui cherchoit dans ces bois le Chasseur qu'elle adore :
Mais je la connus mieux, quand, arrêtant son cours,
Elle vint m'aborder, & me tint ce discours.

MORTEL, *écoute-moi. Je suis la* RENOMÉE.
Cette robe d'azur, de Fleurs de lis semée,
Que je porte, & qui flote au gré du vent sur moi,
T'enseigne que je sers le parti de ton Roi.
Du valeureux ANGUIEN *j'annonce la victoire,*
Et vais par tout le monde en publier la gloire.

J'étois auprès de lui dans ces champs alarmés
Où Nortlingue *a vu choir tant d'hommes renomés.*
Je soulageois son bras dans l'horrible journée,
Où le Danube *a vu sa valeur couronée*
Par tant de hauts exploits & de sanglans trépas.
Je combatois pour lui, je devançois ses pas.
Semblable à ces éclairs qui précèdent l'orage,
Ma voix faisoit trembler le plus ferme courage;
Et ma bouche, semant la terreur de son nom,
Y causoit plus d'effroi que celle du Canon.

Ce fut moi, qui, portant cette fraïeur secrète
Fus cause que Merci *résolut sa retraite,*
Quand il sut que, d'un pas fier & majestueux,
Anguien *passoit les bords du* Nècre *impétueux.*
Depuis, fuïant toujours, il déroboit sa tête
Aux formidables coups de l'horrible tempête,
Qui menaçoit ses jours de la fureur des Cieux;
Et, tel que les Titans *armés contre les Dieux,*
Il couvroit son grand corps de quelque âpre montagne,
Et par tout à ce Prince il cèdoit la campagne:
Mais le Ciel qui se rit de ces remparts si vains,
Par sa prudence même aveugla ses desseins.

Près de Nortlingue *enfin il prend son avantage;*
Et, rangeant son armée à couvert d'un Village,
Choisit un double Mont: mais dans ce champ si beau,
Au lieu de son azile, il trouve son tombeau.

Le Prince, qui le suit d'une ardeur invincible,
L'attaque dans ce lieu qu'il croit inaccessible;
Le provoque & le pousse à telle extrémité,
Qu'enfin sa crainte cède à la nécessité.
De la peur, qui le trouble, il passe à son contraire;
Et dans son désespoir il devient téméraire.
Tel qu'un Sanglier, suivi par le vaillant Chasseur,
S'arrête dans un fort, tourne en rage sa peur,
S'accule contre un arbre, écarte tout, s'élance,
Et déchire les Chiens de sa double défense;
Tel l'orgueilleux MERCI *repousse ses efforts;*
Et couvre en sa fureur la campagne de morts.
Un horrible combat de tous côtés s'allume;
L'air devient enflamé; la terre est teinte & fume
Du sang bouillant, qui tombe & coule par torrens
Sous des monts entassés de corps morts & mourans.
Sur des aîles de feu la MORT *impitoïable*
Vole de toutes parts & se rend effroïable.
Par le spectacle affreux, qu'étale sa fureur,
Elle sème par tout le carnage & l'horreur.
Des malheureux Blessés les plaintes lamantables;
Un tonerre, mêlé de cris épouvantables;
Des Chevaux échapés les fiers hennissemens,
Et des mourans Soldats les longs gémissemens,
Font de leur bruit confus retentir les campagnes,
Et troublent les Echos des prochaines montagnes.
La VICTOIRE *balance; & son sort est douteux.*
Le Prince voit des siens le désordre honteux:
Mais c'est dans le péril, que sa vigueur redouble.
Du Soldat éperdu sa voix calme le trouble.

Tout ce qui se rencontre, il l'écarte, ou l'abat;
Et sa seule vertu rétablit le combat.

Qui pouroit exprimer les soins, la vigilance;
La véhemente ardeur, l'incroïable vaillance;
Et les faits merveilleux, dont il s'est signalé
Dans les sanglans dangers où son cœur l'a mêlé?
Moi, qui par tout ailleurs souvent trop exagère,
Je n'en puis retracer qu'une image légère.
Je dis tout ce qu'ont fait tous les Héros passés,
Je dis ce qu'on peut dire, & n'en puis dire assés.
Combien de fois la MORT, *aveugle & forcenée*
A-t-elle menacé sa belle destinée!
Je l'ai vu de deux coups dans le combat blessé;
Et j'ai vu de son sang, sur la terre versé,
Naître mille lauriers, dont l'immortel ombrage
Sembloit mètre sa tête à l'abri de l'orage.
DIEUX! *que dans cet état il dona de terreur!*
Ce grand Prince, enflamé d'une noble fureur,
Voïant couler son sang, comme un foudre s'élance;
Force des escadrons la ferme résistance;
Rompt les fiers Bavarois *au combat obstinés;*
Et rend tous les Guerriers de ses faits étonés.
Ces hommes vagabonds, qui sont nés dans la guerre,
Exemts du tendre amour de leur natale terre,
Ces intrépides Cœurs, redoutant ses efforts,
Laissent MERCI *leur Chef dans le nombre des Morts;*
GLÉEN *demeure pris; & le reste en déroute*
Cherche, pour se sauver, quelque secrète route;

ɔmme les Aquilons, dans les airs élancés;
ınt voir par leur fureur les arbres renversés;
ınt des plus hauts rochers choir les masses cornues;
t, chassant devant eux une troupe de nues,
endent le fond du ciel net, tanquille & serain;
t font régner par tout leur pouvoir souverain:
insi le Grand ANGUIEN & les Chefs, qui l'assistent;
ınt tomber sous le fer tous ceux qui leur résistent;
hassent des Bavarois les bataillons épars,
t se rendent le champ libre de toutes parts.
a fureur & le bruit calment leur violence,
es seuls cris de victoire y troublent le silence.
lortlingue ouvre sa porte, & reçoit dans son cœur
e Prince glorieux, triomphant & vainqueur.
e Danube, troublé du bruit de sa victoire,
n va porter l'effroi jusque dans la Mer-noire;
t moi, qui vais semant son nom par l'Univers;
'ai déja visité mille climats divers;
'ai conté son triomphe aux Peuples de l'Aurore;
e l'ai dit au Sarmate, & je l'ai dit au More;
'en ai fait le récit dans le fameux séjour
Qui voit choir dans la mer le brillant char du jour;
'ai traversé les flots de la Mer Atlantique;
'ai vu de bout en bout la sauvage Amérique;
t je n'ai point laissé de climats sous les cieux,
Que ma voix n'ait rempli de son nom glorieux.

l ne me reste plus qu'à porter cette Histoire
Dans le séjour sacré du TEMPLE DE LA GLOIRE;

Où cent Peintres savans, cent sublimes Esprits;
D'une noble fureur divinement épris,
Travaillent nuit & jour à l'immortelle image
De ce Prince, à qui même ALCIDE *rend hommage.*
Toi, qui dès ta naissance eus du Ciel quelque ardeur,
Quelques raïons du feu d'immortelle splendeur,
Qui brille dans l'esprit & qui transporte l'ame,
*Et dont l'art d'*APOLLON *sait conduire la flame,*
Si LA GLOIRE *te plaît, suis mon vol; & t'en vien*
*Travailler avec eux à l'Image d'*ANGUIEN.

Là finit le discours de l'illustre Courière;
Et, la voïant déja reprendre sa carrière,
Je me sentis pressé de suivre sa beauté;
Et me vis aussitôt dans les airs transporté.
Je ne sais si ce fut mon corps ou ma pensée:
Mais, depuis le moment qu'elle fut élancée,
Et qu'elle m'emporta dans le vague des airs,
Nous vîmes cent Cités & cent vastes Deserts;
Nous passâmes des Mers bruïantes & sauvages,
Cent Fleuves renomés, cent étranges Rivages,
Des Monts, de hauts Rochers, de rapides Torrens,
Cent Païs divisés de climats différens;
Et nous vimes enfin l'agréable contrée,
Où dans un lieu sacré LA GLOIRE est adorée.

Sur le faîte élevé d'un Mont audacieux,
Qui porte son sommet jusque dedans les cieux,

Et

Et ſe fait voir bien haut au deſſus du tonerre
Des quatre endroits divers, qui partagent la Terre,
Dans le milieu d'un bois de lauriers toujours verts,
Qui n'ont jamais ſenti la rigueur des Hivers,
Dans le plus beau ſéjour de toute la nature,
Eſt un Temple fameux d'admirable ſtructure.
Ses hauts murs tranſparens ſont d'un brillant criſtal,
Ou l'or ſemble imiter le luſtre oriental,
Dont l'AURORE, en naiſſant, peint les céleſtes plaines,
Ou l'éclat qu'elle done au criſtal des Fontaines.
Tout ce que la NATURE a de plus précieux,
Ce que l'ART a trouvé de plus induſtrieux,
Et ce que le Ciel même a produit de merveilles,
Eſt compris ſous l'enclos des voûtes ſans pareilles,
Qui de ce lieu ſacré font le riche ornement
Et ſemblent égaler celles du Firmament.

La Beauté, que la pompe & l'éclat environe;
L'auguſte Qualité, qui les autres courone;
Cette Reine des Cœurs, qui triomphe du Sort;
Ce ſeul bien des Mortels, qui reſte après la mort;
Des plus vaillans Héros la paſſion première,
Et la poſſeſſion qu'ils gardent la dernière;
LA GLOIRE de raïons d'immortelle ſplendeur
Remplit de ce lieu ſaint l'ample & vaſte grandeur;
Là des plus nobles Cœurs reçoit des vœux ſublimes;
Courone de ſes mains les ſanglantes victimes,
Que la VALEUR immole aux pieds de ſes autels;
Et ſe fait adorer même des Immortels.

Par cent Portes de Cédre on entre dans ce Temple,
Le MÉRITE les ouvre; & dans une Cour ample
L'HONEUR vient au devant careſſer & flater
Ceux que ſa RENOMÉE y daigne préſenter.
Des plus fameux Mortels mille troupes errantes
Vont cherchant par ce Mont des routes différentes.
Il a mille ſentiers. Celui de la VERTU
Sans doute eſt le plus droit: mais c'eſt le moins batu;
Il eſt âpre & pénible; & de noirs précipices
Montrent des deux côtés la demeure des VICES,
Qui rampent dans le fond, ainſi que des Serpens;
Et, quelquefois maſqués, ſur le ſommet grimpans,
Arrivent inconnus à la porte ſacrée,
Par force ou par adreſſe en pénètrent l'entrée,
Se gliſſent dans le Temple, en profanent l'Autel;
Et terniſſent ſa gloire & ſon luſtre immortel;
Mais le TEMS, ce vieux Juge équitable & ſévère,
Souffre pour quelques jours qu'un Peuple les révère;
Puis enfin les découvre & les chaſſe en fureur
Dans des antres obſcurs, où préſide l'HORREUR;
Où la VÉRITÉ triſte éclaire l'INFAMIE,
Et ſe montre en ces lieux leur plus fière ennemie.

Là, dans le plus profond de ces Vallons affreux
Paroît l'enfoncement d'un Antre ténébreux,
Dans la vaſte grandeur s'étend ſous la Montagne;
Et forme ſous ce Mont une obſcure Campagne,

Où l'on entend siffler mille horribles Serpens,
Sur la tête d'un Monstre entassés & rampans.
Là, ce Monstre cruel, qu'on appelle l'ENVIE,
Passe dans des cachots sa misérable vie;
Et voit par quelques trous, de ses ieux de travers,
La splendeur que LA GLOIRE épand en l'Univers.
Là ce Spectre, vivant sous une forme humaine,
Noircit tous les rochers de sa puante halène;
Vômit tant de venin, qu'on n'en peut approcher;
Et, se rongeant le cœur, ronge aussi le rocher;
Et croit, en le rongeant de sa dent sale & noire,
Saper les fondemens du *Temple de la* GLOIRE.

C'est sur ce Mont sacré, si superbe en Autels,
Où par de hauts sentiers inconnus aux Mortels,
Je fus enfin conduit par ma Guide fidelle;
Et c'est dedans ce Temple, où je fus avec elle.
Que de pompe & d'éclat, que de vives clartés,
Que de brillans trésors, que de rares beautés,
Que de chants de triomphe & de rares merveilles
Ravîrent en ce lieu mes ieux & mes oreilles!
Tous ceux qui dans quelque Art ont eu l'heur d'exceller,
Tous ceux dont les vertus ont fait leur nom voler
Par des faits inouis jusqu'au faîte sublime,
Où peut aller la vraie & raisonable estime,
Sont peints dans ce lieu saint, dont les murs sont ornés
D'un amas infini de Portraits couronés.

Ce Beau Sexe orgueilleux, pour qui l'autre soupire ;
Qui règne sur nos cœurs aveeque tant d'empire ;
Ces superbes Beautés, qui de tout l'Univers
Se sont fait adorer en des siècles divers ;
Celles à qui l'honeur & leurs vertus divines
Acquirent justement le titre d'Héroïnes ;
Ont dessus des Autels leurs Portraits élevés ;
Et sur des lames d'or leurs beaux noms sont gravés.

Au plus éminent lieu de ce Temple admirable
Je vis dessus un trône une image adorable.
D'une Princesse en deuil, de qui la majesté,
Les vertus sans exemple & l'extrême bonté
Dans des champs, que ses soins conservent toujours calmes
Faisoient croître les lis à l'ombrage des palmes.

Du généreux ANGUIEN & la Mère & la Sœur
Près d'elle y faisoient voir leur grace & leur douceur.
Leurs augustes attraits captivoient les plus braves ;
Et des Rois enchaînés, de leurs charmes esclaves,
Témoignoient, en tremblant devant leur doux aspect,
Tout ce que peut l'amour dans un profond respect.

Là, mille autres Beautés, des Mortels adorées,
Ont d'immortelles fleurs leurs Images parées ;
Et dessus leurs Autels mille Amans dans les fers
Y sont par l'AMOUR même en sacrifice offerts.

Parmi tant de Beautés je reconnus SILVIE.
Et vis dans son tableau l'histoire de ma vie,
Son triomphe, mes fers, sa gloire, mes langueurs,
Ses charmes, mes transports, ma peine & ses rigueurs.

Enfin du grand ANGUIEN je vis l'auguste Image,
Qui parmi les Héros avoit même avantage,
Qu'à *Rhodes* autrefois eut celle du SOLEIL,
Dont l'immense grandeur n'a rien eu de pareil.
Son port, sa majesté, sa douceur & sa grace,
Du beau Fils de CITHERE & du Dieu de la *Thrace*
Confondoient en son corps le charme & la fierté.
Son air tenoit en tout de la Divinité.
Tel & moins brave encor parut le jeune ACHILLE;
Quand on le vit quiter les délices d'une Ile,
Où sa beauté cachoit son sexe & sa valeur;
Et marcher tout armé pour le fatal malheur
Des Enfans de PRIAM & des tours de *Pergame*,
Que la fureur des *Grecs* désola par la flame.
Le feu de son esprit paroissoit dans ses ieux,
Comme l'Astre du jour brille au travers des cieux.
La MAGNANIMITÉ, les VERTUS les plus saintes
Et la haute VALEUR sur son front étoient peintes;
Et, dans un air pompeux de gloire & de grandeur,
Eclatoient tous les traits de sa guerrière ardeur.
Il tenoit dans ses mains les flames du tonerre;
L'on voïoit sous ses pieds tout le plan de la Terre,
Les Fleuves, les Cités, les Plaines & les Bois,
Qui servoient de théâtre à ses fameux exploits.

*

Là, proche *Rocroi*, cette orgueilleuſe Armée,
Sous qui la *France* en deuil devoit être opprimée,
Etóit peinte en déſordre ; & l'IBERE abatu
Admiroit, en mourant, ſa naiſſante vertu.
BELLONE y faiſoit voir les effets de ſa rage ;
Des Bataillons entiers l'effroïable carnage ;
La pâleur des Bleſſés, leur mortelle douleur,
La honte des Captifs & leur triſte malheur.
La fière AMBITION, ſous un ſanglant trophée
Et ſous un tas de Morts, paroiſſoit étoufée ;
Et d'immortels raïons le Prince couroné
Etoit peint ſur un char de gloire environé.
Thionville, plus loin, vaillamment défendue,
Etoit à ſa valeur, & ſoumiſe, & rendue.
Ses Mines, ſes Aſſauts, ſes Lignes & ſes Forts
Y faiſoient voir ſes ſoins & ſes nobles efforts ;
Et ſa priſe, dont l'heur tous nos malheurs ſurmonte,
Y ſembloit par ſa gloire effacer notre honte.
Le Combat de *Fribourg*, diſputé tant de jours
Sur des Monts dont la cime épouvante les Ours,
Et qui ſemblent armés de roches effroïables,
Montroit de ſon grand cœur des marques incroïables.
Il étoit peint à pied, forçant les *Bavarois*
Dans l'effroi des deſerts & dans l'horreur des bois ;
Et d'un front éclatant des raïons de LA GLOIRE,
Chaſſant l'AIGLE & la NUIT hors de la *Forêt noire*.
Enſuite *Philiſbourg* paroiſſoit aſſiégé ;
Et, deſſous ſon pouvoir par ſes armes rangé,

Cet orgueilleux rempart, qui couvroit l'*Allemagne*
Et devant qui tout autre eût passé sa campagne,
Par l'effort du Canon dans peu de jours ouvert,
Montroit à nos Guerriers l'*Empire* à découvert.
Cent fameuses Cités, qui suivoient son exemple,
Ouvroient à son triomphe & leur porte & leur Temple
Et le RHIN, couroné de joncs & de roseaux,
Sembloit lui rendre hommage, à moitié hors des eaux.
Dans les éloignemens on voïoit des Figures,
Qui du sombre avenir montroïent les avantures.
Des Turbans abatus, des Trônes renversés,
Etoient par le craïon confusément tracés.
A mesure qu'ANGUIEN produit quelques merveilles,
Mille rares Esprits lui consacrent leurs veilles;
Et ces traits, que l'on voit seulement ébauchés,
Sont dans ce grand Tableau par leurs mains retouchés

Ce fut à ces puissans & merveilleux Génies,
Qui reçoivent du Ciel des graces infinies,
A qui la RENOMÉE adressa son discours;
Et conta le Combat, ou dans ces derniers jours
ANGUIEN, par des exploits en tout inimitables,
Pour apaiser des *Goths* les Ombres lamentables,
A fait près de *Nortlingue* un sacrifice affreux
De leurs fiers Ennemis immolés auprès d'eux.
Ces Ministres sacrés du *Temple de* LA GLOIRE
Chantèrent aussi-tôt cent Himnes de Victoire;
Et, cherchant dans leur art ce qu'il a de plus beau,
Peignirent ce Combat dans ce divin Tableau.

LA GLOIRE me preſſa d'aller à cet Ouvrage :
Mais un ſi haut ſujet étona mon courage ;
Et, me ſentant trop foible en un ſi grand deſſein,
De crainte le pinceau me tomba de la main.
Alors dans le tranſport de mon ame étonée,
Je m'écriai : DÉESSE, *aux honeurs deſtinée,*
Je n'oſe deſirer ni l'emploi ni le prix,
Que reçoivent ici ces ſublimes Eſprits :
Mais, pour mieux faire voir la violente flame
*Dont les vertus d'*ANGUIEN *ont enflamé mon ame ;*
Je demande qu'un jour, combatant en mon rang,
Je puiſſe près de lui répandre tout mon ſang ;
Et, tombant à ſes pieds dans un jour de victoire,
Y ſervir, en mourant, de victime à ſa gloire.

LA GLOIRE, ſur le haut d'un Trône étincellant
Tournant ſur moi l'éclat de ſon regard brillant,
Et deux fois doucement vers moi baiſſant la tête,
Montra qu'elle approuvoit mon ardente requête :
Mais, ne pouvant ſouffrir les lumineux éclairs
Que l'éclat de ſes ieux élançoit dans les airs,
Mon eſprit aveuglé perdit la connoiſſance ;
Et je ne ſais coment ni par quelle puiſſance,
Quand je me reconus & que j'ouvris les ieux,
Je me vis dans le bois & dans ces mêmes lieux,
Où je fais retentir la *Scarpe* & ſes rivages
Au lent & foible bruit de mes petits Ouvrages ;

Com-

Comme un torrent d'Eté, qui dure peu de jours,
Et dont le bruit se perd aussi-tôt que le cours.

MAGNANIME GONDI, dont l'ame généreuse
Parmi les changemens d'une Cour orageuse,
Plus ferme qu'un écueil des tempêtes batu,
A toujours conservé son entière vertu;
Toi, de qui l'amitié, constante & non commune,
Console les ennuis de mon âpre fortune;
Reçoi ce que mon zèle a tracé dans ces Vers
Pour le plus grand Héros, qui soit en l'Univers.
Je sais de quels respects ta passion l'honore,
Voi le donc en ce TEMPLE où ma Muse l'adore;
Approuve son Image; &, flatant mon dessein,
Rens quelque honeur au Dieu qui m'échauffe le sein.



XXIX.

SONNET

Sur la mort d'un JEUNE-HOMME DE QUALITÉ *tué dans une Bataille.*

MOURIR dans les Combats au ſein de la Victoire,
Fut le noble deſtin de tes braves Aieux;
Ce beau ſort leur ouvrit le Temple de la GLOIRE,
Et les y fit aſſeoir entre les demi-Dieux.

TU n'as pas fait moins qu'eux; auſſi dans notre Hiſtoire
Ton nom vaincra l'effort des ans injurieux;
Et jamais l'avenir n'aura d'ombre ſi noire,
Qu'elle en puiſſe obſcurcir les éclats radieux.

IL eſt vrai qu'à regret on a vu tes années
Dans leur verte ſaiſon fâtalement bornées,
Et d'un pas ſi léger à leur terme courir.

TELLE fin toutefois n'eſt point précipitée;
Et qui meurt quand ſon nom ne ſauroit plus mourir
N'eſt jamais emporté d'une fin trop hâtée.



XXX.

STANCES

AU CARDINAL MAZARIN,

Sur la PAIX des PIRENÉES.

LA DISCORDE aux abois n'en sauroit relever;
Et le Ciel favorable est tout prêt d'achever
Le présent, qu'on attend de sa main libérale.
Je vois les Ennemis de haine dépouillés:
Mais ce ne sauroit être une Paix générale,
Tandis que la FORTUNE & moi serons brouillés.

Donc il n'est plus de guerre entre les premiers Rois;
Les Peuples sont contens pour une bone fois.
Nous allons en repos danser sur la fougère,
Voir fleurir les beaux Arts, rétablir le Trafic.
C'est une portion cependant fort légère,
Que d'avoir simplement sa part au bien public.

JULE, dont la grandeur est sans comparaison,
Tout le corps de l'Etat vous doit sa guérison;
Et vous avés causé l'allegresse commune:
Mais, étant possesseur du fruit de vos travaux;
Puis-je être satisfait de ma bone fortune,
Quand elle se partage entre tant de rivaux?

IL n'est rien d'éclatant comme votre retour.
La PAIX vous accompagne en ce glorieux jour;
Et je la reconnois à sa lente démarche.
Le Déluge a cessé; le tems est clair & sec.
Enfin vous revenés, de même que dans l'Arche
La Colombe revint l'olive dans le bec.

VOUS avés à sa fin conduit l'heureux Traité
Et le sang qui couloit, vous l'avés arrêté
Avecque vos discours, comme avecque des charmes;
Ce brasier est éteint jusqu'aux derniers tisons;
Et, quelque fort que soit le fier Démon des armes,
Il n'a pu soûtenir l'effort de vos raisons.

Ce Monstre terrassé vous a bien fait suer,
Contraint de le nourrir, ne le pouvant tuer.
Pour nous mètre à couvert de sa fureur horrible,
Il faloit contre lui toute votre vertu;
Et même dans sa mort, son corps, toujours terrible,
Encore sous vos pieds s'est longtems débatu.

Vos labeurs vont finir; &, devant qu'il soit peu
Vous aurés achevé ce difficile nœu,
Où la paisible *Europe* aura tant d'avantage.
Par vous de nos destins la gloire s'accomplit;
Et le grand jour approche, où la *Seine* & le *Tage*,
Pour ne faire qu'un Fleuve, auront un même lit.



XXXI.

LE TOMBEAU D'ANNE D'AUTRICHE,

Reine de FRANCE & Mère de LOUIS XIV.

Une Piramide de Cœurs enflamés avec ce mot Espagnol: Assi sepultada, no es Muerta *(Ensevelie de cette manière, elle n'est pas morte).*

PASSANT, ne cherche point en ce mortel séjour
ANNE, de l'Univers & la gloire & l'amour,
Sous le funeste enclos d'une Tombe relante.
Elle est dans tous les Cœurs encore après sa mort;
Et, malgré l'injustice & la rigueur du Sort,
Dans ces vivans Tombeaux cette Reine est vivante.



* *

STANCES DE M. PELISSON.

Il y fait parler le DAUPHIN, Fils de LOUIS XIV.

JE suis digne Fils d'un grand Roi,
Connu sur la terre & sur l'onde.
Des Vers, aussi jolis que moi,
Seroient les plus jolis du monde.

JE n'ai point encore d'amour,
Et je n'en veux point de commune:
Mais je prévois que quelque jour
J'aurai deux Maîtresses pour une.

JE ne craindrai point leur rigueur,
Nous ferons une belle histoire.
Leur nom est déja dans mon cœur;
Ce sont la RAISON *& la* GLOIRE.

Il me semble que je les voi
Qui m'appellent & qui m'atendent.
Je veux faire comme le Roi,
Qui fait tout ce qu'elles commandent.



XXXII.

REPONSE

Aux STANCES *précédentes.*

DIGNE Fils du plus grand des Rois,
La GLOIRE & la RAISON sont deux charmantes Reines:
Et j'estime le noble choix,
Que votre amour a fait de ces deux *Souveraines*.

❧

VOUS aurés des momens bien doux
Dans l'aimable entretien de ces belles Princesses;
Mais un Prince, aussi beau que vous,
Ne sera pas content de deux seules Maîtresses.

❧

PARMI celles dont la beauté
Peut prétendre de plaire à votre ame charmée,
J'espère que la VÉRITÉ
Sera de vous un jour très chèrement aimée.

❧

ELLE est belle sans ornement,
Elle est simple & sans fard, elle n'est pas commune;
Et ne hante que rarement
Aux lieux où l'INTÉRÊT encense la FORTUNE.

❧

Là, les Amis fourbes & faux
La déguisent toujours, ainsi que font les Songes,
Qui cachent souvent de vrais maux
Sous des biens apparens & de plaisans mensonges.

❧

Mais elle pourra vous charmer,
Et vous rendre content, dès que vous l'aurés vue;
Et, si vous la voulés aimer,
Vous aurés du plaisir de la voir toute nue.

❧

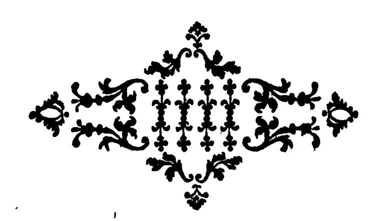
LA GLOIRE en fait tout son support,
Et sans elle n'est rien, qu'un faux éclat qu'on vante.
La RAISON même a toujours tort,
Dès qu'elle s'en écarte; & n'est que sa suivante.

❧

LES VERTUS ont assés d'apas,
our aspirer de même à votre confidence.
Les Héros, marchant sur leurs pas,
uivent avec plaisir celui qui vous devance.

⁂

VOTRE cœur, sans manquer de foi,
'eut bien se partager entre elles & la GLOIRE.
Si vous faites comme le Roi,
illes feront un jour votre éloge en l'Histoire.



XXXIII.

STANCES

Contre l'AMOUR.

IMPRUDENT Ennemi, vainqueur des foibles Ames;
Qui n'as pour les domter que d'impuissantes flames,
Déité sans pouvoir comme sans jugement,
AMOUR quite cet arc dont tu nous veux combatre;
Son usage, inutile en ton aveuglement,
Ne peut blesser que ceux qui se laissent abatre.

❧

TES feux sont sans effet & tes flèches sans force;
Quand le Cœur a gouté d'une plus douce amorce,
Et lorsque la VERTU se le peut asservir.
C'est là le beau rempart, qui doit garder une Ame;
Et c'est le seul moïen, dont on se doit servir
Pour garantir un Cœur du venin de ta flame.

❧

C'EST ce bel Ennemi, dont l'éclat te furmonte,
Dont la beauté fans fard te chaffe & te fait honte,
A l'abord feulement qu'il s'empare d'un Cœur;
Et c'eft le feul lien, qui retient ma franchife
Libre de ton fervage, & de cette rigueur
Qui fait que la RAISON te fuit & te méprife.

L'ESPRIT le moins fubtil eft vainqueur de tes charmes;
Il méprife tes feux, fans redouter tes armes,
Alors que la RAISON ternit tes faux attraits.
Qui veut te réfifter, eft auffi-tôt le maître;
Et fi peu de puiffance accompagne tes traits,
Que qui n'eft pas vainqueur, veut bien ne le pas être.



XXXIV.

STANCES

Consolation sur la mort d'une HUGUENOTE.

PHILIS, appaisés vos douleurs;
C'est assés répandu de pleurs
Pour la perte de votre Amie.
Cessés ce violent transport,
Qui, s'ataquant à votre vie,
Livreroit la miène à la mort.

FINISSÉS tous ces déplaisirs;
La MORT est sourde à nos soûpirs,
Comme elle est aveûgle à nos larmes.
Si le Ciel l'eût faite autrement,
Elle eût respecté tant de charmes,
Qu'elle a détruit en un moment.

MAIS quoi! Rien n'échape ici bas.
Et la Laideur & les Apas
Ressentent ses coups redoutables.
Les Heureux, les Infortunés,
Les Innocens, & les Coupables,
Sont au même but destinés.

TOUT est dans l'instabilité.
La plus ferme félicité
Se perd, dès qu'elle est découverte;
Et, vous-mêmes enfin un jour
Ferés pleurer pour votre perte
Ceux qui pleurent pour votre amour.

CE n'est pas que par mon discours
Je prétende arrêter le cours
D'une tristesse raisonable;
Moi-même j'ai part au malheur;
Et par une pitié louable
J'accompagne votre douleur.

J'EXCUSE votre déplaisir,
En ce qu'il ne pouvoir choisir
Une matière plus illustre.
DORIS fut chef-d'œuvre des Cieux;
Et c'est en son huitième lustre,
Que le DESTIN l'ôte à nos ieux.

MAIS ce qui peut mieux excuser
La douleur, que vous peut causer
Sa perte trop inopinée;
C'est qu'en mourant, le Ciel voulut
Que son hérésie obstinée
Laissât douter de son salut.

MAIS non; sans doute qu'à sa mort,
Son esprit, devenu plus fort,
Reçut la céleste lumière;
Et qu'étant presque détaché
Du poids de sa masse grossière,
Il reconnut d'avoir péché.

AUSSI, grand DIEU, si l'amitié
Peut émouvoir votre pitié
Pour un chef-d'œuvre sans exemple;
Oïés les vœux, que désormais
Nous irons faire en votre Temple
Pour celle qui n'y fut jamais.

HÉLAS! Son malheur seulement
Causa son endurcissement
A vivre dans son hérésie;
Et son zèle la décevoit,
Recevant, pour la mieux choisie,
La Loi que son Pére approuvoit.



VOUS l'enrichites à nos ieux
De ces dons les plus précieux,
Dont vous ornés les belles Ames;
Et son ardente charité
Brûloit de vos divines flames
Son cœur rempli de piété.



Sans cesse elle espéroit en vous;
Et toujours son soin le plûs doux
Etoit de vous être fidèle.
Hélas! En son aveuglement
Lui donâtes-vous tant de zèle,
Pour la perdre éternellement?



Grand Dieu, je ne pénètre pas
Dans ces secrets, dont ici bas
Vous nous ôtés la connoissance:
Mais j'espère en votre équité,
Et crois que votre providence
Suit les loix de votre bonté.



Ainsi, Philis, c'est trop pleurer;
Dieu, vous permètant d'espérer,
Défend une douleur plus ample.
Règlés-vous sur ses volontés,
Et suivés en cela l'exemple
De celle que vous regrètés.

XXXV.

SONNET.

Le Converti.

N'AGITÉS plus mon cœur, DESIRS impétueux ;
Qui règnés ſur une Ame au Vice abandonée.
De ſes crimes paſſés la miène eſt étonée,
Et ſent des mouvemens nobles & vertueux.

DEPUIS que je languis oiſif, voluptueux,
On a vu douze fois recommencer l'année.
Je veux changer d'objet, changer de deſtinée ;
Et déſormais au Ciel j'adreſſe tous mes vœux.

C'EST marcher trop longtems parmi des précipices,
C'eſt voguer trop longtems dans la mer des délices ;
Il eſt tems à la fin de s'aſſurer du port.

DÉJA les ſaints Penſers, que mon Sauveur m'envoie,
Me détachent du Monde avec ſi peu d'éffort,
Que je fais ma douleur d'en avoir fait ma joie.





TABLE DES POESIES DE MONTPLAISIR.

Rec. de SERCY, T. II, p. 66. Signé M.

Dans la *TABLE des* POESIES *de* LALANE, j'ai fait connoître suffisamment ce RECUEIL & les autres dont je me sers ; & j'ai dit dans l'AVERTISSEMENT, qui précède ici les POESIES de MONTPLAISIR, pourquoi j'attribue à ce Poète quelques-unes des Pièces, qui dans le RECUEIL *de* SERCY, sont marquées d'une M. La même raison

a lieu pour celles qui sont signées D. M. dont la plupart sont de MATTHIEU DE MONTREUIL ou de quelqu'un de ses trois Frères.

II. STANCES.

Déclaration d'amour à la Vicomtesse DE ***

AIMABLE & divine persone. p. 9

* *REC. de SERC.* T. II. p. 67. Signé M.

III. SONNET en Bouts-rimés,

Sur la mort du PERROQUET *de Madame* DU PLESSIS-BELLIERE, *sa Sœur.*

PHILIS, c'est justement que ma Muse *chicane.* p. 10

REC. *de* SER. T. III. p. 401. Signé *Le M. de M.*

Ces Lettres semblent signifier *Le Marquis de* MONTPLAISIR : mais j'avoue en même tems qu'elles peuvent indiquer aussi LE *Marquis* DE MONTAUSIER, qui n'étoit pas encore Duc, lorsqu'on imprimoit ce RECUEIL, dans lequel il y a de lui plusieurs POESIES.

Il y a de suite dans ce Tome du RECUEIL vingt-cinq SONNETS *en Bouts-rimés* sur les mêmes Rimes & sur le même sujet. Ils sont tous extrêmement médiocres, & ces deux-ci sont peut-être les seuls, où toutes Rimes soient amenées avec justesse.

Le premier eſt ſigné BERTAUT, Poète que je ne connois point. Le voici:

AUTENTIQUES PLAIDEURS, *amateurs de* . . chicane;
Beaux JOUEURS DE PIQUET, *grands faiſeurs de*. capot:
IVROGNES *renommés, adorateurs du* . . Pot;
Vénérables DOCTEURS, *revêtus de* . . . ſoutane;

ASTROLOGUES, *pour qui le ciel eſt* . . . diaphane;
Et qui vous y joués comme dans un . Tripot;
Sachés que ma douleur ne vient pas d'un . . Chabot:
Mais d'un Oiſeau divin, qui n'eut rien de . prophane.

MES *pleurs ſont auſſi chauds, que l'eau d'un*. coquemard;
Mes ſanglots feroient bien tourner un . . Jacquemard;
Mes ieux font aſſés d'eau pour me faire la . . barbe.

LE *deuil de tout mon corps fait un triſte* . . débris.
Ah, digne PERROQUET, *qui valois mieux qu'un*. Barbe!
Ne te verrai-je plus qu'en peinture au . . lambris?

Cet autre, ſigné *Le P. le M.* eſt du P. LE *MOYNE, Jéſuite.*

LE *Roi des Oiſeaux verds s'eſt ſoumis ſans* . chicane
A la PARQUE, *qui foule, & Courone, &* . . Capot;
Qui perce également plaſtron, cuiraſſe, & . . pot;
Et n'épargna jamais ni Jupe, ni . . . . Soutane.

IL *avoit beau plumage, œil fier &* . . . diaphane;
Et parloit auſſi haut, qu'un Marqueur en . . Tripot.
Il ſifloit auſſi juſte un Branle, que . . . Chabot;
Et répétoit maint Air, tant ſacré, que . . prophane.

Soïés sobre Buveur de Jus de . . . . coquemard ;
Soïés brave & plus fort, que ne fut . . Jaquemard ;
Aïés cœur de Lion ; aïés jambe de . . . Barbe ;

Si faudra-t-il entrer dans ce commun . . débris.
On y voit tête blonde, on y voit blanche . . . barbe ;
Et comme on meurt en cage, on meurt sous un . lambris.

Ce furent ces mêmes *Bouts-rimés*, remplis ou *sur la mort du Perroquet de Madame* DU *Plessis*-BELLIERE ou *sur la Prise de* SAINTE MÉNEHOUD arrivée en même tems, qui firent faire à SARASIN son Poème ingénieux de LA DÉFAITE DES BOUTS-RIMÉS OU DU LOT VAINCU. Ce furent aussi ces mêmes *Bouts-rimés*, qui mirent SCARRON de mauvaise humeur. Il le témoigna par ce SONNET.

Au sortir de son lit, aiant quité ses gands ;
Decordoné son poil, défait sa bigotère
Pinceté son menton, & ratissé ses dents,
Il prend un bon bouillon & va rendre un clistère.

Le voilà bien muni tant dehors que dedans.
C'est pour un grand dessein, pour une grande affaire ;
C'est pour aller pousser de ces beaux sentimens,
Dont les Godelureaux font un si grand mistère.

Il paroît vers le soir poudré, frisé, lavé,
Exhalant le jasmin, de canons entravé,
Dont un seul pêse autant que la plus grosse bote.

Il va chés quelque Dame, où, d'un ton de Coquet;
Il lit un BOUT-RIMÉ *sur défunt* PERROQUET.
Cette Dame l'admire. O le Fat! O la Sote!

IV. EGLOGUE.

Sur la maladie de DAPHNIS *&* d'AMINTE; *en hiver.*

DE sa robe de fleurs la terre dépouillée. p. 11

REC. *de* SER. T. II, p. 78, avec le même Titre; & signé DE M. P.

P. 12; V. 4.

Qu'il la trouva *quasi* plus belle qu'en Eté.

Ce mot *quasi* ne rend-il pas ce Vers un peu plat?

V. 6.

Les sillons égalés, les ornières *emplies*.

Nous dirions plus volontiers *remplies*: mais ici la fin du Vers auroit eu de la dureté.

V. 7.

Et d'avec le chemin le guéret inconnu.

Ce Vers ne dit pas assés clairement; *le gueret confondu avec le chemin*.

V. 12-14.

Qu'il n'eût auparavant *gravé* de toutes parts;

Où

Où la nége parut plus unie & plus nète,
Cent chifres amoureux, *du bout de ſa houlète.*

Mauvaiſe conſtruction. Ne diroit-on pas que *les chifres ſont amoureux du bout de la houlète d'*ALEXIS? Ce demi-Vers *du bout de ſa houlète*, devoit ſuivre ou précéder immédiatement le Participe *gravé.*

P. 12; V. 21 & 22.

La Rime *inégale* & *pâle* eſt défectueuſe.

P. 12; V. 27 & 28; & P. 13, V. 1-5.

Pour le Berger, voïant ces merveilleux glaçons
Tenir à chaque branche en cent mille façons,
Il s'imagina voir le demi-ceint qu'ELISE
Avoit le jour qu'en pompe elle fut à l'Egliſe;
Où pendoient des plotons, des étuis marquetés,
Des ſerpètes d'acier, des coûteaux argentés;
Et cent autres bijoux, dont MÉNALQUE le riche,
Pour bien parer ſa Bru, n'avoit point été chiche.

On ne ſauroit dire que la SIMILITUDE ne ſoit pas dans le goût du GENRE PASTORAL: mais ſi l'on en approuve les quatre premiers & les deux derniers Vers, le cinquième & le ſixième ne peuvent pas manquer de déplaire. Ces menus détails ſont toujours bas & rampans dans notre Poéſie, hors du Stile familier. D'ailleurs le cin-

quième Vers pèche par un endroit, que MALHERBE reprochoit à DESPORTES; c'est d'abuser des mauvaises Prononciations pour la commodité du Vers. Le Poète a dit *Plotons* au lieu de *Pelotons*. Nous trouverons dans la suite une pareille faute.

P. 13; V. 11.

Qu'il sembloit que la main grossière du hazard.

Ce Vers n'a point de repos à l'hémistiche.

Au reste, cette Description des effets de la glace & de la nége, laquelle commençant, V. 5 de la page précédente & finissant V. 12 de celle-ci, contient trente-six Vers, est trop longue; & prouve que l'*Abbé* DE BRIENNE n'avoit pas tort de reprocher à MONTPLAISIR d'être un peu diffus.

P. 14; V. 4.

Ou si quelque Genisse on leur *avoit volée*.

L'espèce d'INVERSION de ce Vers, par laquelle le Participe, qu'on fait entrer, dans les Tems composés des Verbes actifs, devient déclinable, étoit encore en usage du tems de MONTPLAISIR; & l'on ne sauroit la regarder ici comme une faute : mais depuis on l'a banie de notre Versification, comme étant en effet une sorte de Barbarisme.

P, 14; V. 15 & 16.

Et vous verrés lequel *doit plus justement craindre ;*
Et lequel *doit du Sort plus justement se plaindre.*

Outre que le Pronom *lequel* a toujours quelque chose de plat dans les Vers, le premier de ces deux Vers a nécessairement son repos sur la quatrième Sillabe. C'est une faute. J'oserai pourtant dire que c'est un article sur lequel on ne doit pas pas être trop sévère. Nos Vers Alexandrins, toujours coupés en deux portions égales, sont d'une monotomie insupportable. C'est pourquoi ceux qui savent réciter, se donent bien de garde de suivre à la lettre le précepte de DESPRÉAUX, qui veut

Que toujours dans les Vers le sens, coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.

Rien ne seroit plus ennuïeux. En récitant, on appuie plus ou moins fortement sur la Césure de l'Hémistiche. Quelquefois, guidé par la nature de l'Image ou du Sentiment, on glisse sur cette Césure sans la faire sentir, & l'on marque le repos sur une autre Sillabe. Seroit-ce un grand inconvénient, si l'on s'accoûtumoit insensiblement à faire, en composant, ce que la Récitation exige? Mais il faudroit que l'exemple en fût doné par un Poète accrédité. Que l'on n'imagine

pas que ce que je parois ſouhaiter, rendit notre Verſification plus aiſée. Elle enſeroit au contraire plus difficile, en ce qu'il faudroit ſavoir varier la Céſure ſuivant l'eſpèce d'harmonie, que demanderoit l'Image ou le Sentiment, qu'il s'agiroit de rendre.

P. 14; V. 18.

Que j'aïe contre lui le combat évité.

MALHERBE cenſuroit DESPORTES de ce qu'il faiſoit, AIE dans J'AIE, *il* AIE, de deux Sillables. Ces trois Voièles unies ne forme qu'une Diphtongue, & ne ſont par conſéquent qu'une Sillabe. La prononciation Pariſiène en fait deux; & beaucoup de nos Poètes adoptoient autrefois cette prononciation vicieuſe. Quelques-uns la ſuivent encore.

La même faute eſt ailleurs dans cette Pièce.

V. 27.

La grote, de cailloux ſimplement *étoſée.*

Le verbe *étoſer* n'a pas fait grande fortune; & partout où l'on en trouve le Participe ou différens Tems, on eſt tenté d'en être choqué.

P. 15; V. 11.

DANS *les ſacrés vallons de la* molle ARCADIE.

L'Epithète *molle*, qui ne signifie rien en cet endroit, doit être une faute de Copiste. Le Poète avoit mis apparemment *de l'aimable Arcadie.* Je n'en fais la réflexion qu'en cet instant ; &, si l'idée m'en fût venue plustôt, je n'aurois pas fait difficulté de corriger le texte.

P. 15 ; V. 16.

ux Chantres plus vantés *de la* SEINE *&* *du* TIBRE,

Le *Comparatif*, au lieu du *Superlatif*, étoit autrefois en usage, non seulement dans les Vers, mais aussi dans la Prose. C'est un *Latinisme.* Il faudroit *aux Chantres les plus vantés.*

V. 17 & 18.

vec attention *leurs Vers il écoutoit,*
t de riches présens les vainqueurs contentoit.

1°. L'*Inversion* est vicieuse dans ces deux Vers : mais du tems de l'Auteur elle étoit d'usage.

2°. *Contenter les Vainqueurs de présens* est une expression claire, mais peu correcte.

3°. Au premier Vers le REC. *de* SERC. met : *Avec intention.* Il ne falloit pas être un Aigle, pour s'appercevoir de la faute d'impression.

P. 15; V. 23 & 24; & p. 16. V. 1 & 2.

Combien de joie alors sentit ANNE *sa Mère ;*
ANNE *des affligés le recours ordinaire ;*
Et qui par sa prudence & par sa piété,
Comble nos champs de gloire & de félicité.

Phrase irrégulière. Après avoir répété le nom d'*Anne*, & dit par Apposition, *le recours ordinaire des affligés* ; il faloit continuer l'Apposition au moien d'un Participe, & dire : *Comblant par sa prudence*, &c. *nos champs*, & ne point mètre de *Conjonction*. Si l'on vouloit amener cette seconde idée par un *Relatif*, il faloit, sans *Conjonction*, dire *laquelle par sa prudence*, &c. *comble nos champs*, &c. Mais on doit aux Poètes quelque indulgence ; & la contrainte du Vers leur fait pardoner quelquefois des Constructions peu régulières. Il est bon cependant d'avertir que ce sont des fautes, & de les exhorter à les éviter.

P. 16 ; V. 3 & 4.

Mais ses beaux ieux qu'alors occupoient tant de charmes,
Ne sont plus occupés qu'à répandre des larmes.

1°. Dans le Texte au premier de ces Vers, on lit *ces*, faute d'impression qui m'est échapée.

2°. Je ne puis m'empêcher de dire que *tant de charmes* au lieu de *tant de choses*

agréables ou *charmantes*, n'est là que pour rimer.

P. 16 ; V. 12.

Lui *veut autant de mal*, qu'il voulut *à son Père*.

Il faudroit : *qu'il en voulut*.

V. 17 & 18.

La terre pour cela *n'a point produit de bleds*,
Pour cela *nos Bergers, d'épouvante troublés*, &c.

On ne sauroit s'empêcher de trouver quelque chose de plat à ce *pour cela*. D'ailleurs il faut chercher ce qu'il signifie, & l'on ne voit pas d'abord qu'il signifie *pour présage de la maladie de* DAPHNIS, ou *pour présager, pour annoncer la maladie de* DAPHNIS.

V. 21 & 22.

La Nature *pour* lui *souffroit tous ces tourmens*,
Et *donoit de* son *mal tous ces avertissemens*.

Ce PRONOM *son* est équivoque. Le Sens le rapporte nécessairement à *lui*, c'est-à-dire à DAPHNIS ; & la Sintaxe à *la Nature*. C'est ce qui s'appelle une Phrase louche.

V. 23.

Cependant ignorans dans *les secrets des astres*.

Comme le Verbe *ignorer* est Actif, son

Participe emploié comme *Adjectif verbal*, doit marquer son Régime, à la manière de ces sortes de Verbes ; & comme l'on dit *ignorer quelque chose*, il faut dire, *ignorant quelque chose*.

P. 17 ; V. 12.

Moi-même ne pouvant qu'à peine me guider.

On a mis dans le Texte après ce Vers une virgule, qui n'y devroit pas être.

V. 18.

Sans qu'ALEXIS soudain le prit par sa chemise.

1°. Ce Vers est dur.

2°. J'ai peur que la *chemise* ne soit là que pour Rime.

V. 21.

LA Vierge *qui chassoit dans les vallons de* CINTHE.

Le mot *Vierge* est emploïé là comme les *Latins* en pareil cas emploient celui de *Virgo*. Nous n'avons pas coûtume d'en faire un pareil usage, & peut-être est-ce une faute.

P. 19 ; V. 4.

Et que j'étois l'Amant traité de la façon.

Le second Hémistiche a quelque chose de naïf : mais il est un peu plat.

V. 13.

Mais aux miens à présent mon esprit impassible,
Pour les siens seulement est devenu sensible.

Impassible est un Adjectif qui s'emloie d'une manière absolue & sans Régime.

V. 19-22.

Cessés de murmurer dans les adversités,
Populaires VERTUS, *ordinaires* BEAUTÉS,
AMINTE *vous apprend comme les plus parfaites*
Aux injures du Sort en tout tems sont sujètes.

Il est aisé de voir que ces Vers sont une heureuse imitation de ceux-ci, par lesquels MALHERBE termine l'EPITAPHE du DUC D'ORLÉANS, second Fils de LOUIS XIII, lequel mourut en 1611 :

La Parque a fait ses loix
Egales & nécessaires,
Rien ne m'en a su parer.
Apprenés, AMES vulgaires,
A mourir sans murmurer.

MALHERBE pouvoit devoir cette idée à JEAN SECOND, qui termine l'*EPITAPHE de MARGUERITE D'AUTRICHE, Gouvernante des Païs-Bas* par ces trois Vers:

Et vos plebeio geniti de sanguine, quando
Ferrea nec nobis didicerunt Fata, nec ullis
Parcere nominibus, patientius ite sub umbras.

P. 20 ; V. 3-8.

Ces six Vers me paroissent exprimer très-bien les effets de la *Petite Vérole* ; & d'autant mieux, que l'Image est tournée en Sentiment.

V. 9 & 10.

*Que j'offrirois alors d'*Agneaux *aux Immortels,*
Et de combien d'encens *fumeroient leurs autels !*

REC. *de* SER.

Que j'offrois alors d'encens *aux Immortels!*
Et de combien d'agneaux *fumeroient leurs autels!*

Il est visible que les mots *d'encens* & *d'agneaux* avoient été transposés par l'Imprimeur.

V. 15.

Là dans ce sacré Temple, *où rien d'impur n'arrive.*

Ce sacré Temple est bien dur.

Malgré quelques défauts, que j'ai marqué dans cette IDILLE ; je ne laisse pas de croire qu'elle doit tenir son rang parmi nos bonnes POESIES PASTORALES. Le Plan en est très-heureux & neuf. On y peut remarquer d'ailleurs que le Poëte connoissoit les Anciens ; & qu'il les imite en Maître, sans les copier.

V. STANCES.

Le PRINTEMS *est la véritable saison de l'amour.*

RARE Merveille de nos jours. p. 23

REC. *de* SER. T. I, p. 142. Avec ce Titre LE PRINTEMS; & signé M.

P. 23; ST. II, V. 5-8.

Tu peux voir sortir mille fleurs
Par une petite ouverture.
Comme hors de leur sépulture,
Et montrer leurs vives couleurs.

Au lieu d'*Et montrer*, il y a dans le REC. *de* SER. *Qui montrent*, &c. Le Relatif *qui* se trouve si loin de son Antécédent *fleurs*, qu'il fait une Phrase embarassée. Je n'ai pas douté que ce ne fût une faute d'impression; & j'ai fait imprimer ce que l'Auteur devoit avoir mis.

P. 24; ST. I, V. 8.

S'en viènent animer *leurs* corps.

Ce *leurs* se rapporte à *fleurs* de la STANCE précédente. Il en est si loin, qu'il faut chercher à deux fois de quel Substantif ce Pronom dépend.

ST. II; V. 6 & 7.

Et vient témoigner par *ses plaintes*
Qu'on voit dessus ses feuilles *peintes*.

Il y a dans le Rec. *de* Ser. *sa plainte & peinte*. J'ai cru que le Pluriel auroit meilleure grace, & peut-être ai-je eu tort. Au reste, le Poète dit que la plainte d'Hiacinthe est peinte sur la fleur en laquelle il fut transformé ; parceque les Anciens croïoient entrevoir sur cette fleur, deux Lètres Grèques, qui rendent l'exclamation *Aïe*.

P. 28 ; St. I. V. 7.

Se fait *doner la cote-verte.*

L'Expression *doner la cote-verte*, aujourd'hui basse & triviale, ètoit peut-être peu commune dans le tems que cette Pièce fut faite. C'est ce qui peut excuser un peu l'Auteur. Mais, comme toute la Pièce est écrite dans le ton noble, il devoit sentir que cette Expression n'avoit pas assés de noblesse, & n'ètoit pas du même Stile que le reste de ces Stances.

St. II. V. 6 & 7.

Il ne se sert plus de lunètes,
Et commence à *conter sornètes.*

Ces deux Vers en total, & principalement l'Expression *conter sornètes*, ont quelque chose de trop bas.

St. III, V. 8.

Auprès de la jeune Chloris.

Chloris est le nom Grec de la Déesse Flore. Je le dis pour ceux qui pouroient l'ignorer, ou ne s'en pas souvenir.

VI. STANCES.

A Mademoiselle de Lenclos sur son Luth.

Quand vous touchés le Luth, j'y trouve tant de charmes, p. 30

Rec. de Ser. T. V, p. 115. Avec ce Titre Pour Madame L. *Sur son Luth.* Signé M.

Comme Chapelle & plusieurs autres Poètes ont fait des Vers sur ce que Mademoiselle de Lenclos, jouoit parfaitement du Luth, j'ai cru que cette Pièce étant du même tems, avoit été faite pour elle.

VII. BALLADE.

A M. le Duc de S. Aignan.

Le sujet de cette Ballade *est que M. le* Comte, *depuis* Duc de Saint-Aignan, *aiant été attaqué par quatre Voleurs, & se servant d'un Pistolet qui tiroit trois fois, tua deux de ces Voleurs, blessa le troisième, & mit le dernier en fuite. La* Ballade *lui fut envoïée avec un Mousqueton qui tiroit sept fois.*

Parmi les bois & la gaïe verdure. p. 32

REC. *de* SER. T. IV, p. 25 avec ce Titre: BALLADE, *A Monsieur le Comte de S. Aignan, en lui envoïant un Mousqueton qui tire sept fois*. Sans nom d'Auteur.

REC. *de* LA FONT. T. III, p. 316, où le Titre est BALLADE *de M. D. M. à Monsieur* DE *S. Aignan*, avec le reste du Titre tel que je le done, à la réserve qu'après *M. le Comte*, j'ajoute *depuis Duc*. Ce qui m'a fait croire que cette *Ballade* étoit de MONTPLAISIR, c'est qu'elle suit immédiatement le SONNET *contre ceux qui médisoient du* Cardinal DE RICHELIÉU, lequel est à la p. 315, & signé M. D. M. P. Cependant il se pouroit qu'à la tête de cette BALLADE M. D. M. voulût dire: *Monsieur* DE *Montausier*. J'ai cependant l'idée d'avoir lu quelque part cette BALLADE imprimée sous le nom de MONTPLAISIR: mais il y a si longtems, qu'il m'est impossible de me rappeller où. L'on fera donc de mon assertion à cet égard le cas, que l'on croira devoir en faire. Moi-même je ne suis pas sur que ma mémoire ne me trompe pas.

P. 32; Couplet I, V. 1.

PARMI les bois & la *gaïe* verdure.

Il n'est peut-être pas nécessaire d'avertir que *gaïe* se doit ici prononcer à la Pa-

risiène, comme s'il étoit écrit *gaiie*. Au reste, le mot *gaie* est de deux Sillabes, parcequ'au Masculin *gai* faisant une Sillabe, l'*e* muet que l'on ajoute au Féminin, fait nécessairement une seconde Sillabe.

P. 32; Coup. II, V. 5.

Damp Chevalier, on ne le peut nier.

Damp est du Langage très ancien pour *Dom*.

P. 33; Coupl. 1. V. 4.

Celui qui fut tant de Monstres abatre.

On entend assés qu'il s'agit là d'HERCULE.

VIII. SONNET.

Contre ceux qui médisoient du Cardinal DE RICHELIEU.

LAISSÉS, lâches ESPRITS, parler la Renomée. p. 34

V. 2.

En vain vous prétendés *par vos prophanes Vers*.

Le dernier Hémistiche est trop dur.

IX. ODE,

Imitée en partie d'une ODE *d'*HORACE.

MAINTENANT que l'Hiver désole les campagnes, p. 35

REC. *de* SER. T. V. p. 361. sans autre titre qu'ODE. Signé D. M. & marqué dans la Table M. P.

Le fond de la première STANCE & des trois premiers Vers de la seconde se trouve

dans la Ire, la IIe & la IVe Stances de la IXe ODE du premier Livre d'HORACE.

VIDES *ut alta stat nive candidum*
Soracte, *nec jam sustineant onus*
Silvæ laborantes, geluque
Flumina constiterint acuto.

DISSOLVE *frigus, ligna super foco*
Large reponens: atque benignius
Deprome quadrimum Sabina,
O THALIARCHE! *merum diota...*

QUID *sit futurum cras fuge quærere, &*
Quem fors dierum cumque dabit, lucro
Appone: nec dulces amores
Sperne puer, neque tu choreas, &c.

X. STANCES.

DÉSESPOIR.

Affreuse & vaste *Solitude*. p. 37

REC. *de* SER. T. V, p. 356. Avec le même titre qu'ici. Signé M. P.

P. 37. ST. II, V. dernier.

J'Y viens solliciter la colère des Airs.

REC. DE SER. JE *viens*, &c. Le Sens demandoit nécessairement comme j'ai fait imprimer.

P. 38, ST. III, V. 5, 7 & 8.

Ces

Ces flots sont autant de tombeaux, ...
Et dans *mes* mornes rêveries
[J]e vois nager la MORT dans le fond de *ces* eaux.

Rec. de Ser.

Ses flots sont autant de tombeaux, ..
Et dans *ces* mornes rêveries
[J]e vois nager la MORT dons le fond de *ses* eaux.

Le Texte m'a paru corrompu. Les Pronoms Possessifs *ses* du premier & du troisième de ces Vers ne se peuvent rapporter qu'à *goufre* du septième Vers de la STANCE précédente. Ils en sont trop éloignés pour ne pas causer quelque embaras. Il étoit tout simple de suppléer dans les deux endroits le Pronom Démonstratif *ces*, qui rend le sens très net : mais en même tems il faloit nécessairement l'ôter du second Vers, en y mètant *mes* à la place de *ces*.

P. 39 ; V. 1.

MAIS ton CŒUR n'*en* est plus capable.

Mauvaise construction. Ce Pronom Relatif *en* répond à *pitié*, qui finit le Vers 5 de la seconde STANCE avant celle-ci. Pour le coup l'Antécédent & le Relatif sont si loin l'un de l'autre, qu'on ne se souvient plus du premier quand on arrive au second.

M

XI. STANCES.

L'Hiver ou le Séjour des Ennuis.

Rec. de Ser. T. I, p. 132. Avec le seul Titre : *L'Hiver*. Signé M.

L'Abbé de Lomenie de Brienne, en disant dans son Recueil que le Palais des Plaisirs de l'*Abbé* de Montigny fut fait pour répondre au Séjour des Ennuis de M. de Montpaisir, m'a mis dans la nécessité de chercher cette Pièce. Je n'ai point trouvé dans aucun Recueil de Pièce, qui portât ce titre ; & n'en ai point vu d'autre à laquelle il pût convenir, que celle-ci. Quoiqu'elle ne soit signée que d'une M. le Stile & la Versification ne m'ont pas laissé douter qu'elle ne fût de Montplaisir. Je conviens que ce ne sont pas toujours des indices surs : mais ils suffisent, quand on n'a rien à leur opposer.

P. 40 ; St. I, V. 3.

Je crois que je ne vis que pour *croître* la rage.

Le Verbe *Croître* est Actif ici, comme il l'est souvent dans Malherbe, & dans tous nos Poëtes, jusqu'au tems où l'usage en a fait un Verbe Neutre. *Croître* aujourd'hui n'a plus de Régime. Il faut dire *Accroître*.

P, 41 ; St. I, V. 1.

Depuis que j'ai quité cet objet si *plaisant*.

L'Adjectif *plaisant* est emploïé là dans la simple acception d'*agréable*. Nous ne l'emploïons plus de même.

P. 41; V. 7.

Que pour le *séjour des* ENNUIS.

Ce Vers a pu faire doner à la Pièce le Titre de SÉJOUR DES ENNUIS.

ST. II, V. 6 & 7.

La terre, comme ma pensée
Ne produit plus que des *soucis*.

La Pensée, qui joue ici sur le mot *Soucis*, par une froide allusion du Phisique au Moral, n'a rien moins que de l'exactitude.

P. 42; ST. I, V. 9 & 10.

Ce Soleil, qui fondant, &c.

Ne pénètre qu'à peine l'air
Que le froid a rendu solide;

est une Pensée outrée.

ST. II, V. 3 & 4. L'AURORE

S'étone que la glace arrête sa lumiére,
Et qu'elle ne fond point au feu de son amour.

1°. Pensée fausse. Ce n'est point la glace ou plustôt la gelée, ce sont les brouillards qui nuisent à la lumière. Il gèle souvent avec un Ciel très clair & très serain; & le Soleil alors très brillant, est précédé d'une Aurore brillante.

2°. Cette glace, qui ne fond point au feu de l'amour, est encore une mauvaise allusion du Phisique au Moral : mais en même tems il faut avouer que dès l'Antiquité les Poètes sont en possession, quand la fantaisie leur en prend, de regarder le feu de l'amour comme un feu matériel. Cette longue possession est cause qu'en désapprouvant cette fausse idée, on n'ose pas absolument condamner les Poètes, qui l'emploient.

P. 42 ; St. II, V. 5.

TITHON, *parmi* la jalousie.

Il faloit dire *au fort de la jalousie*. La Préposition *parmi* ne peut se joindre qu'à des termes signifiant des choses qui se comptent. Je ne dis rien de la chute de cette Stance. Elle participe au défaut du troisième & du quatrième Vers.

P. 44 ; St. I, V. 5.

Les trois *Fureurs* à demi-nues.

On n'a jamais dit les Fureurs pour les Furies.

St. II On y retrouve encore d'un bout à l'autre l'allusion du Phisique au Moral.

Cette Pièce l'une des mieux versifiées de Montplaisir, est semée de quelques belles Images : mais il y règne trop de faux dans le fond des Pensées.

** LE PALAIS DES PLAISIRS,

Par M. l'*Abbé* DE MONTIGNY, mort Evêque de LÉON en 1671; pour servir de réponse au SÉJOUR DES ENNUIS de M. de MONTPLAISIR.

AUX *bords toujours fleuris, que le Dieu de la Seine.* p. 45

REC. *de* LA FONTAINE. T. II, p. 138. Avec ce Titre: LE PALAIS DES PLAISIRS *par M. l'*Abbé DE MONTIGNY, *pour réponse au* SÉJOUR DES ENNUIS *de M.* DE MONTPLAISIR.

Ce titre seul m'a fait insérer ici ce POEME, dont la lecture peut faire plaisir: mais en même tems j'avoue que je ne vois pas comment il répond à la Pièce précédente; ce qui me feroit presque croire qu'il faloit que MONTPLAISIR eût fait quelque POEME, aiant uniquement pour titre, LE SÉJOUR DES ENNUIS, avec lequel ce PALAIS DES PLAISIRS peut avoir quelque rapport. Je ne ferai point d'observations sur ce dernier POEME, parceque mon dessein est, quand l'occasion s'en présentera, de doner une Edition de tout ce qui nous reste de cet *Abbé* DE MONTIGNY, mort, comme je l'ai dit, en 1671, Evêque de *Léon*, à l'âge de 35 ans. C'étoit un très bel esprit, aimant l'étude, aiant du goût, & capable d'écrire aussi bien en Prose qu'en Vers.

XII. EPIGRAMME.

Sur une Horloge de Verre, *remplie de* Cendre ; *traduite du Latin de* Geronimo Amalteo.

Rec. *de* Ser. T. V, p. 226. Avec le seul Titre : Epigramme. Signé M.

* * SONNET.

Imitation de la même Epigramme.

Rec. *de* Ser. T. IV, p. 404. Sans autre Titre, que Sonnet, & sans nom d'Auteur.

Verset II, V. 2.

L'espérance t'est close.

On lit dans le Rec. *s'est close.* Ce doit être une faute d'impression.

* * SONNET.

Autre Imitation de la même Epigramme.

Ibid. p. 405. Sonnet, Titre unique, & point de nom d'Auteur.

Quatrain I, V. 2.

C'est, si tu ne le sais, la Cendre *d'un Amant.*

Rec. *de* Ser.

C'est si tu ne le sais, la Poudre *d'un Amant.*

Ce mot *Poudre* est surement une faute du Copiste ou de l'Imprimeur. L'Auteur a nécessairement du mètre, *Cendre.*

QUATRAIN II, V. 2.

Et pour qui jour & nuit il s'alloit consumant.

REC. de SER.

Et pour qui jour & nuit il s'alloit consommant

J'ai mis *consumant*, parceque nous ne donons pas la même signification à *consommer*, qu'à *consumer* : mais dans le tems, où ce SONNET fut composé, l'usage permètoit encore d'emploïer presque indifféremment ces deux Verbes l'un pour l'autre.

TERSET I, V. 3.

Et mesurant toujours le tems & sa demeure.

Peut-être faudroit-il *le tems de sa demeure*, pour dire *le tems que sa Dame tardoit à revenir*. C'est ce que l'Auteur a voulu dire par *le tems & sa demeure*.

TERS. II. V. 3.

Témoignage d'un Cœur vivement enflamé.

Ce Vers ne sert qu'à faire le quatorzième du SONNET ; & ne peut absolument rien signifier ici : mais l'Auteur n'avoit plus de place pour rendre la pensée de l'EPIGRAMME originale, que voici.

HOROLOGIUM PULVEREUM.

TUMULUS ALCIPPI.

PERSPICUO *in vitro Pulvis qui dividit horas,*
Dum vagus angustum sæpe recurrit iter ;
Olim erat ALCIPPUS, *qui* GALLÆ *ut vidit ocellos,*
Arsit, & est cæco factus ab igne cinis.

Irrequiete CINIS, *miseros testabere Amantes,*
More tuo, nulla posse quiete frui.

JÉRÔME AMALTÉE a traité le même sujet de cette autre manière.

HOROLOGIUM PULVEREUM.

IOLÆ TUMULUS.

HORARUM *in vitro Pulvis nunc mensor* IOLÆ
Sunt cineres; urnam condidit acer AMOR;
Ut, si quæ extincto remanent in amore favillæ,
Nec jam tutus eat, nec requietus amet.

Cette seconde EPIGRAMME, dont la Pensée se fait chercher, ne vaut pas la première, & n'a point excité l'émulation de nos Poètes. Dans le *MENAGIANA* de l'Edition de Paris 1729, T. I, p. 5, on lit la première de ces deux EPIGRAMMES *Latines* imitée de cette manière par M. DE LA MONNOYE.

CE Verre est le tombeau de l'amoureux *Lisandre*,
Qui, pour la Bergère CLORIS
D'une trop vive ardeur épris,
Fut à la fin réduit en cendre.
O toi, qui par un sort fatal,
CENDRE inquiète, en ce cristal
A mesurer le tems sans cesse es condamnée!
Tu nous fais bien voir qu'un Amant
Jamais, ô CENDRE infortunée!
Ne peut, non plus que toi, reposer un moment.

XIII

XIII. EPIGRAMME.

LE pauvre JEAN, aiant l'ame éperdue. p. 56.

REC. *de* SER. T. V, p. 115. Sans autre Titre qu'EPIGRAMME. Signé M.

V. 5.

Disoit à son Voisin, « qu'il *couproit* par le pié

Nous avons déja vu ci-dessus un exemple de ce retranchement de Lètres inusité. MONTPLAISIR a dit dans son IDILLE : *plotons*, au lieu de *pelotons*.

On trouve dans cette petite Pièce & dans la précêdente (XII.) ce Stile diffus, que l'*Abbé* DE BRIENNE reprochoit à notre Poète.

XIV. CHANSON.

Sur l'Air d'une COURANTE

SI vous doutés de mon amour extrême. p. 57.

REC. *de* SER. T. V. 104. Avec ce Titre: *Courante.* Signé D. M.

XV. CHANSON.

Qu'il est impossible d'empêcher l'amour de paroître dans les ieux.

VOUS vous plaignés que je romps mon serment. p. 58.

REC. *de* SER. T. V, p. 116. Avec ce Titre, AIR. Signé M.

XVI. STANCES, ou CHANSON.

L'ADMIRATEUR INDIFFÉRENT.

DANS le visage d'ISABELLE. p. 59.

Rec. de Ser. T. II, p. 216. Avec ce Titre : L'Admirateur *indifférent*. Stances. Signé M.

Quoique je done ici cette Pièce à Montplaisir, je ne ſerois point étoné que d'autres cruſſent y voir l'enjoument & la légereté de Marigny.

XVII. SONNET

Fait dans une Ile à l'embouchure de la Loire.

Claire Eau, que les Zéphirs ont doucement émuë.
p. 61.

Rec. *de* Ser. T. V, p. 404. Avec le même Titre, & ſans nom d'Auteur.

Ce n'eſt par le ſeul Tour du Vers, qui me fait attribuer cette Pièce à Montpaisir. Il êtoit Breton & faiſoit des voïages *en Bretagne*, où l'on ſait que la *Loire* a ſon embouchure. Ce ſont des raiſons ſuffiſantes, non pour aſſurer, mais pour ſoupçoner que ce Sonnet eſt de lui,

Ters. II. V. 2.

Je goûte des plaiſirs, *en Furieux*, qui ſonge.

Rec. *de* Ser.

Je goûte des plaiſirs *comme un Furieux*, qui ſonge,

Suivant notre prononciation du mot *Furieux*, le ſecond Hémiſtiche eſt trop long d'une Sillabe. J'ai donc hazardé de le corriger ; mais je conviens qu'il eſt très poſ-

ſible que le Poëte n'ait emploïé *Furieux* que pour deux Sillabes, dans un tems où l'on n'en faiſoit que deux de *Sanglier* & qu'une de *Grief*.

XVIII. EPIGRAMME,

Imitée d'une EPIGRAMME LATINE *de* JAQUE BOUJU; *ſur une* FEMME *deux fois mal aſſortie.*

DURANT mes premiers ans, que j'ètois incapable. p. 62.

REC. *de* SER. T. V, p. 195. Sans autre titre qu'EPIGRAMME. Signé M.

V. 4.

Et tel, que ſes plaiſirs m'*ètoient tous doulou*reux.

MALHERBE n'auroit pas manqué de traiter de Cacophonie ce *toientoudou*.

V. 5 & 6.

A préſent que je ſuis dans cet âge plus ferme,
Où l'on goûte l'amour ſans meſure & ſans terme.

REC. *de* SER.

A préſent que je ſuis dans cet âge plus ferme,
Que l'on goûte l'amour, &c.

Le *Que* du ſecond Vers doit ètre une faute d'impreſſion. La Conſtruction demande néceſſairement *Où*.

V. 8.

J'épouſe un Mari lâche & *froid comme une ſouche*.

Ce *froid comme une ſouche*, amené par la Rime, eſt d'une grande platitude.

V. 9.

Trop injuste VÉNUS, si *la pitié te touche*,

REC. de SER.

Trop injuste VÉNUS, si *ma* pitié te touche.

1°. J'ai pris *ma* pour une faute d'impression. Je n'ai pas d'idée d'avoir vu nulle part le mot *pitié* dans une signification passive, lorsqu'il fait dans la Phrase fonction de Nominatif.

2°. Cacophonie, *tiétetou*.

Les petits défauts que je viens de relever dans cette Pièce, n'empêchent qu'à titre de TRADUCTION, elle ne soit assés bone, en ce qu'autant que notre Langue & notre Poësie l'ont permis, elle rend, à peu de chose près, toutes les idées de l'Original, qui, comme on le va voir, n'est pas de nature à pouvoir être traduit avec quelque exactitude, même en Prose.

Dans le *MENAGIANA* de *Paris* 1729, T. III, p. 311, MÉNAGE, que sa prodigieuse mémoire ne servoit pas toujours à souhait, dit: « Je ne sais de qui est cette EPIGRAMME: mais elle est très néte, & le sujet en est bien traité.

« IMPUBES *nupsi valido; jam firmior annis,*
» *Exsucco & molli sum sociata Viro.*
» *Ille fatigavit teneram, hic ætate valentem*
» *Intactam totâ nocte jacere sinit.*

» *Dum nollem, licuit, nunc, dum volo, non licet uti:*
» *O* HYMEN ! *aut annos, aut mihi redde Virum* ».

M. DE LA MONNOYE ajoute : « Il y a » grande apparence que cette EPIGRAMME » fut faite pour MARGUERITE, Fille naturelle de CHARLE-QUINT, Epouse en premières nôces d'ALEXANDRE DE MEDICIS, & en secondes d'OCTAVE FARNESE. » On sait, quand elle fut mariée avec le » premier qui avoit vingt-sept ans, qu'elle » n'en avoit que douze ; & qu'elle n'en » avoit pas moins de vingt, quand elle » épousa le second qui n'en avoit que 13. » C'est là dessus que VARILLAS (*Liv.* » XIII *de son* FRANÇOIS *I.*) a dit qu'*un* » *Poète Angevin avoit eu lieu de faire une* » *des plus belles* EPIGRAMMES, *qui parurent* » *au Siècle passé.* BAYLE, dans son DICTIONNAIRE, au mot, LYCURGUE, pouvoit, » sans hésiter, reconnoître que VARILLAS » n'a point eu en vue d'autre EPIGRAMME » que celle-ci. Elle est de JAQUE BOUJU, » en Latin *JACOBUS BUGIUS, Angevin*, dont » SCÉVOLE DE SAINTE-MARTHE, qui nous » l'a conservée, a fait l'éloge. Elle convient parfaitement au sujet. Ceux qui ont » cru que par *Vir exsuccus & mollis*, il faloit entendre un *Vieillard*, se sont trompés. BAYLE, de la manière dont il raisone, semble avoir été du nombre. Il

» est surprenant qu'il ait rapporté cette
» EPIGRAMME avec toutes les fautes, dont
» elle est chargée dans l'Edition précéden-
» te du *MENAGIANA*, où, sans parler de
» *nunc firmior* pour *jam firmior*, on lit *sa-*
» *tiata* au second Vers pour *sociata*; & *dum*
» *licuit nolui* pour *dum nollem licuit*. JAQUE
» MOSANT *Sieur* DE BRIEUX l'a traduite en
» dix-huit mauvais Vers François. C'est
» un petit Opéra pour notre Poësie qu'une
» TRADUCTION de cette Pièce. L'expres-
» sion seule des trois premiers mots de-
» mande un long tour. Il n'y a pas de Plu-
» me, pour légère qu'elle soit, qui puisse
» attraper le

Dum nollem, licuit, nunc dum volo, non licet uti.

» Le reste n'est guère moins difficile.
» Aussi n'ai-je garde de doner l'IMITA-
» TION suivante pour une Copie digne de
» l'Original.

« A DOUZE ans veuve de LÉANDRE,
» Vainement pour moi vigoureux,
» A vingt j'épouse HILAS, qui, trop jeune & trop tendre,
» Ne peut sentir encor, ni soulager mes feux.
» Dans ce bizare état que faut-il que je fasse?
» HIMEN, qui m'as offert tes plaisirs les plus doux,
» Lorsque pour eux j'étois de glace,
» Et qui dans mon ardeur me les refuse tous,
» Rens-moi mon premier âge, ou mon premier Epoux.

» Le même MOSANT DE BRIEUX lit ainsi
» le dernier Vers, p. 4 de ses DIVERTIS-
» SEMENS :

» O HIMEN! *annos, vel mihi redde Virum;*

» Ce qui a moins de grace que O HI-
» MEN, *aut annos*, &c Il rend aussi BU-
» GIUS pour BOUGY, en quoi il n'a pas
» mieux rencontré que VARILLAS, qui a
» dit DU BOIS ».

Je n'ajoute qu'une chose, c'est que l'E-
PIGRAMME de BOUJU peut être regardée
comme une très heureuse Imitation de cel-
le-ci de MARTIAL.

CUM *Sene communem vexat Spado* DYNDIMUS ÆGLEN,
Et jacet in medio sicca Puella thoro.
Viribus hic operi, non est hic utilis annis:
Ergo sine effectu prurit uterque labor.
Supplex illa rogat pro se, miserisque duobus,
Hunc juvenem facias, hunc, CYTHEREA, *Virum.*

XIX. STANCES.

A une DAME, *en lui envoïant un* ROMAN.

ALORS que vous verrés tant d'actions fameuses. p. 63.

REC. *de* SER. T. IV, p. 247. Avec ce Titre: *Sur un* ROMAN. Signé D. M.

ST. I; V. 4.

Si *les* Inventions ne sont pas véritables.

Lisés *ses inventions*. J'ai laissé passer *les*, en lisant comme il faloit.

XX. SONNET.

L'excès d'un contentement imprévu le fait applaudir à la cruauté de sa MAITRESSE.

QUEL bonheur est égal à mon bonheur extrême. p. 65.

REC. *de* SER, T. V, p. 396. Sans autre titre que SONNET. Signé D. M.

XXI. STANCES.

Il témoigne le regret, qu'il a de s'éloigner de sa Maîtresse pour un an.

FAUT-il que je vous quite, & qu'un cruel devoir, p. 66.

REC. *de* SER. T. V, p. 315. Sans autre Titre, que STANCES, Signé D. M.

XXII. STANCES.

LA PROMENADE DU SOIR.

L'ASTRE du jour par sa pâleur. p. 68.

REC. *de* SER. T. IV, p. 249; avec le même Titre. Signé DE MONTREUIL. Ce doit être une fausse attribution; & ce n'est pas la seule, qui soit dans ce Recueil. J'en ai doné des preuves dans la TABLE *des* POESIES DE LALANE.

En comparant la Pièce, dont il s'agit, avec la Pièce V, dont le Titre est *Le* PRINTEMS *est la véritable saison de l'Amour*, on reconnoîtra sans peine, qu'elles sont l'une & l'autre le fruit de la même Imagination. Tout le dit, le Caractère de l'Expression, le Tour du Vers, le genre de Fiction. *La*

Pièce du PRINTEMS est signée d'une *M* dans le RECUEIL ; & n'y trouvant rien qui ressemble à la manière de MONTREUIL, j'ai cru devoir la revendiquer à MONTPLAISIR. Je devois donc aussi lui doner *LA PROMENADE DU SOIR*, puisqu'elle n'est pas plus dans le goût de MONTREUIL, que *LE PRINTEMS*.

P. 69 ; ST. II, V. dernier.

Les flames dont *leurs* cœurs se virent consumer.

REC. *de* SER.

Les flames, dont *les* cœurs se virent consumer

La suite du discours demandent *leurs cœurs*.

XXIII. SONNET

A LA VICOMTESSE DE ***

Il cesse de l'aimer pour n'en point aimer d'autres.

ENFIN tant de rigueurs ont lassé ma constance. p. 71.

REC. *de* SER. T. II, p. 99. Sans autre Titre, que SONNET. Signé D. M.

Je mets au Titre : A LA VICOMTESSE DE ***, en supposant quelque rapport entre ce SONNET & la Pièce II.

XXIV. SONNET

A MADEMOISELLE DE ***

Sur le trépas d'un jeune Officier son Amant, mort à la guerre, lorsqu'il étoit prêt de l'épouser.

QUELLE fut d'ALCIDON la triste destinée ! p. 72.

Rec. de Ser. T. II, p. 124. Sans autre Titre, que Sonnet. Signé D. M.

XXV. SONNET.

Epitaphe de M. le Marquis du Plessis-Belliere. *Sa Femme parle.*

Le Cœur de mon Epoux dans cette Urne repose. p. 73.

Rec. de Ser. T. III, p. 240. Avec ce Titre: *Epitaphe de M. le Marquis du Plessis-Bellievre.* Il faut Belliere. Sans nom d'Auteur.

Une raison de convenance m'a fait attribuer au *Marquis de Montplaisir* ce Sonnet, dont les Vers sont bien faits. Il m'a paru tout naturel que notre Poète eût fait quelque chose sur la mort de son Beaufrère.

XXVI. SONNET.

Epitaphe de Cromwel.

Que contre mon pouvoir toute la terre gronde. p. 74.

Rec. de Ser. T. V, p. 278. Avec le même Titre, & sans nom d'Auteur.

Quelque légère ressemblance, que j'ai cru voir entre le Tour des Vers de ce Sonnet & ceux de Montplaisir, me l'a fait mètre ici: mais j'avoue qu'il est très possible que je me sois trompé. La manière, dont le Poète fait parler Cromwel, ne done pas lieu de croire que la Pièce dût porter le titre d'Epitaphe, que j'ai con-

servé, parcequ'on voit par la RÉPONSE, que la Pièce doit avoir été faite après la mort de CROMWEL.

** *RÉPONSE A L'EPITAPHE DE CROMWEL, PAR M. DE MURAT.*

Sur les mêmes Rimes.

SI *contre ton pouvoir toute la Terre* gronde. p. 75.

REC. *de* SER. T V, p. 279. Avec ce Titre: RÉPONSE A L'EPITAPHE DE CROMWEL. SUR LES MESMES RIMES. Signé au bas DE MARUT. Le même nom se trouve au bas du SONNET que voici, SUR LE RÉTABLISSEMENT DU ROI D'ANGLETERRE (CHARLE II), lequel se lit à la page suivante du même volume.

PORTRAIT *vivant du Dieu, que tout le monde adore;*
Astre, qui dissipés les ombres de la nuit;
Soleil, qui renaissés sans tumulte & sans bruit,
Puisqu'une belle paix vous a servi d'Aurore;

ON *a vu des succès qu'on ne croit pas encore.*
Un miracle vous mène, un miracle vous suit,
Pour dessiller les ieux de ce peuple séduit,
Qui lave par ses pleurs ce qui le déshonore.

LE *Ciel nous a fait voir, vous rendant vos Etats,*
Que, s'il permet le crime, il ne l'approuve pas,

Comble-t-il d'autres Rois d'une gloire si pure?

LA *Nature ou le Choix les a mis dans leur rang :*
Mais, quand pour vous le Choix a suivi la Nature ;
On rend à la Vertu ce qu'on devoit au Sang.

Quoique ces deux SONNETS soient signés DE MARUT, j'ai fait imprimer PAR M. DE MURAT, dans le titre de la RÉPONSE A L'EPITAPHE DE CROMWEL, paceque dans ce même T. V du *REC.* DE *SER.* je trouve un assés grand nombre de Pièces marquées DE MURAT. J'ai cru MARUT une faute d'impression. Au reste, que MURAT & MARUT ne soient qu'un seul homme, ou que c'en soit deux, la chose est fort indifférente ; & l'un ne m'est pas plus connu que l'autre.

Qu'il me soit permis d'ajouter un SONNET, qui suit dans le RECUEIL, celui qu'on vient de lire. Il est sur le même sujet ; & son Auteur est l'*Abbé* DE BOISROBERT. Il y fait parler le *Général* MONKE.

PEUPLES, *qui dans l'éclat voïés mes destinées,*
Admirés les degrés par où j'y suis monté.
Je dois toute ma gloire à ma fidélité,
Qui m'égale aux honeurs des Têtes couronées.

ELLE *met dans les fers les Hidres déchainées ;*
Elle calme en un jour un Etat révolté ;
Et fonde en un moment une tranquillité,
Que refusa le Ciel aux vœux de vingt années.

Ajoutés aux grandeurs de ces succès divers
Qu'un des plus dignes Rois, qui soient en l'Univers,
A repris de mes mains l'éclat qui l'environe.

Succedant aux Tirans, j'ai pu règner comme eux:
Mais j'apprens par leur sort & par mon nom fameux,
Que ma Fidélité vaut mieux qu'une Courone.

Je n'ai mis ici ce Sonnet que pour faire voir, en passant, que l'*Abbé* de Boisrobert, qui fut certainement un tres bel Esprit: mais qui ne tient presque aucun rang sur notre Parnasse, n'est cependant pas un Poète méprisable. Je connois de lui beaucoup de Pièces aussi bones que ce Sonnet, & quelques-unes, qui lui sont supérieures.

XXVII. STANCES.

Consolation à Madame D. P. sur la mort de sa Tante.

Philis, c'est avec d'autres armes. p. 76.

Rec. de Ser. T. II, p. 154. Avec le même Titre. Signé M.

P. 7; St. II, V. 8-10.

Elle (Clothon) fait la sourde à nos vœux;
Et le fuseau dont elle joue
A bien plus de nœuds que de bouts.

Cette chûte est dans le goût de Benserade; & frise un peu trop la Pointe.

XXVIII. Le Temple de la Gloire.

A Monſeigneur le Duc d'Anguien.

Rec. *de* Loyson, T. II, p. 35. J'ai fait connoître ce Recueil dans la Table des Poesies de Lalane. Ce Poeme y eſt plein de fautes énormes.

Rec. *de la* Font. T. II, p. 122.

Le Titre eſt le même ici que, dans les deux Recueils. Celui de la Fontaine a mis en tête du Poeme ; M. D M*. P**

C'eſt ici l'Ouvrage le plus conſidérable du *Marquis* de Montplaisir, & celui dans lequel il a mis le plus de Poëſie. La Verſification, à quelques négligences près, eſt d'un grand Maître. L'Expreſſion eſt vive, forte, & quelquefois très heureuſe. Le Stile eſt noble, grand & ſoûtenu. Les Deſcriptions ont de la magnificence : mais elles ſont allongées dans quelques endroits. Les Comparaiſons ont de la juſteſſe, & ne ſont point triviales. Quelques-unes même ſont neuves. On ſouhaiteroit ne pas rencontrer dans ce Poeme quelques mots un peu trop répétés. Mais on ſent que c'eſt l'Ouvrage tel qu'un premier feu l'a produit. On entrevoit ce qu'il ſeroit devenu, ſi le Poète l'avoit voulu retoucher ; & l'on regrète qu'il ne l'ait pas fait. Peut-être n'avoit-il pas le

talent de corriger ; car c'en est un, & plus rare qu'on ne pense.

P. 82 ; V. 1.

SUR le point que la NUIT *détend* ses sombres voiles.

REC. de LA FONT.

Sur le point que la NUIT *étend* ses sombres voiles.

J'ai suivi le REC. DE LOYS. L'autre, par *étend ses sombres voiles*, expression qui marque le commencement de la nuit, dit ici le contraire de ce que veut dire le Poète, qui place la Scène de son POEME au moment que le Char de la NUIT,

déja tout panchant,
Fait voir sa pompe noire aux portes du Couchant.

Ces expressions annoncent clairement la fin de la nuit ; & l'on n'en sauroit douter, en voïant le Poëte ajouter tout de suite :

J'ètois au fond d'un bois, dont les feuillages sombres
Sembloient servir d'azile à ses mourantes ombres.

Ces deux Vers disent très poètiquement, qu'il ne faisoit plus parfaitement nuit que dans le bois : mais que dans la plaine, le Crépuscule commençoit à dissiper les ténèbres. Il faut donc nécessairement dans le premier Vers *détend* & non pas *étend ses sombres voiles*.

P. 82 ; V. 5 & 6.

J'ètois *au fond* d'un bois. dont les feuillages sombres
Sembloient servir d'asile à ses *mourantes* ombres.

RÉC. de LOYS.

J'étois *dedans* un bois, dont les feüillages sombres,
Sembloient servir d'azile à ses *mouvantes* ombres.

J'étois dedans un bois, est sans doute de MONTPLAISIR. Pour *mouvantes omlres*, ce doit être une faute d'impression.

V. 8.

Je tâchois de cueillir quelques *brins de* lauriers.

REC. de LOYS.

Je tâchois de cueillir quelques *petits* lauriers.

V. 18.

L'air frémissoit au bruit de sa voix *étonante*.

REC. de LOYS.

L'air frémissoit au bruit de sa voix *éclatante*.

On l'aimeroit peut-être mieux.

P. 84; V. 22.

Par sa prudence même *aveugla* ses desseins.

REC. de LOYS.

Par sa prudenee même *aveugle* ses desseins.

Cette leçon vaut bien l'autre.

P. 85; V. 11 & 12.

Tel l'orgueilleux MERCI repousse *ses* efforts.
Et couvre en *sa* fureur la campagne de morts.

Le Pronom *ses* du premier Vers est ici très équivoque. La Grammaire le rapporte à MERCI : mais le sens veut qu'on le rapporte au mot *Prince*, placé dix Vers au-dessus

dessus. *Ses* est d'autant plus équivoque dans ce premier Vers, que *sa* dans le second, se rapporte nécessairement à MERCI.

P. 86; V. 7 & 8.

Moi, qui par tout ailleurs souvent trop exagère,
Je n'en puis retracer qu'une image légère.

REC de LOYS.

Moi qui par tout ailleurs souvent trop exagère
Je ne t'en peux tracer qu'une image légère.

Je n'ai préférai la leçon du REC. de LA FONT. que parceque le Vers est plus doux.

P. 87; V. 5 & 7.

Rendent le fond du Ciel, net, tranquille & serain;
Et font règner par tout leur pouvoir souverain.

Ce dernier Vers est beau : mais, tout étant dit, il n'est là que pour remplir un vuide.

P. 88; V. 13.

Je me sentis pressé de *suivre sa beauté.*

J'ai peine à comprendre ce que ce peut être que *suivre la beauté de la* RENOMÉE; & ce Vers n'offre en cette place aucun sens, qui puisse satisfaire.

P. 89; V. 24.

Remplit de ce lieu saint *l'ample & vaste* grandeur.

REC. de LOYS.

Emplit de ce lieu saint *l'ample & vaste* grandeur.

1°. *Remplit* à quelque chose de plus ex-

preſſif, de plus emphatique qu'*emplit*.

2°. *Ample & vaſte* eſt pur Pléonaſme.

P. 89; V. 25.

Là des plus nobles Cœurs reçoit *des vœux* ſublimes,

REC. de LOYS.

Là des plus nobles Cœurs reçoit *les voix* ſublimes.

On voit bien que *voix* eſt une faute d'impreſſion au lieu de *vœux*. Au reſte, j'aimerois mieux *les vœux* que *des vœux*.

P. 91; V. 13 & 14.

C'eſt ſur ce Mont ſacré, *ſi ſuperbe en Autels*,
Où par *de* hauts ſentiers inconnus aux mortels.

1°. Dans le premiers Vers l'Hémiſtiche, *ſi ſuperbe en Autels*, eſt une véritable Cheville.

2°. J'ai fait imprimer dans le ſecond Vers, *par de hauts ſentiers*. Les deux RECUEILS ont, *par des hauts ſentiers*; & j'ai peut-être tort de ne les avoir pas ſuivis.

V. 16.

Et c'eſt dedans ce Temple où je fus avec elle.

Vers entièrement cheville.

P. 92; V. 10, 11, &c.

Je vis deſſus un trône une Image adorable,
D'une Princeſſe en deuil, &c.

C'eſt de la *Reine Régente* ANNE D'AUTRICHE, que le Poète veut parler.

P. 93; V. 4.

Ses charmes, mes transports, *sa* peine & mes rigueurs.

Lisés *ma peine*. Le sens le demande. *Sa peine* est une faute d'impression, qui m'est échapée.

V. 9-11.

Son port, sa majesté, sa douceur & sa grace
Du beau Fils de CITHERE & du Dieu de la *Thrace*
Confondoient en son corps le charme & la fierté.

SARAZIN dit encore plus dans les deux premiers Vers de cette STANCE, qui commence une ODE à ce même *Duc* D'*ANGUIEN*.

GRAND DUC, qui d'AMOUR & de MARS.
Portes le cœur & le visage;
Digne qu'au Trône des CÉSARS
T'élève ton noble courage.

P. 95; V. 13-18.

Thionville plus loin, vaillamment défendue;
Etoit à *sa* valeur, & soumise, & rendue.
Ses Mines, *ses* Assauts, *ses* Lignes & *ses* Forts
Y faisoient voir *ses* soins & *ses* nobles efforts;
Et *sa* prise, dont l'heur tous nos malheurs surmonte,
Y sembloit par *sa* gloire effacer notre honte.

Ces Vers sont bien faits : mais il y a du louche dans la Phrase à cause des Pronoms possessifs *sa*, *ses*, qui se rapportent, les uns à *Thionville* & les autres au *Duc* D'*ANGUIEN*, dont il est parlé plus haut.

P. 96 ; V. 6.

Je m'écriai : DÉESSE, *aux honeurs destinée*

Le second Hémistiche est un-peu cheville.

P. 97 ; V. 9.

MAGNANIME GONDI, &c.

C'est au *Duc* DE *Retz*, Frère du *Cardinal*, que le Poète adresse son TEMPLE DE LA GLOIRE.

XXIX. SONNET

Sur la mort d'un JEUNE-HOMME DE QUALITÉ *tué dans une Bataille.*

MOURIR dans les Combats au sein de la Victoire. p. 98.

Rec. de Ser. T. I I, p. 260. Sans autre Titre que SONNET. Signé D. M.

XXX. STANCES

Au CARDINAL MAZARIN,

Sur la PAIX *des* PIRENÉES.

LA DISCORDE aux abois n'en sauroit relever. p. 99.

Rec. de Sér. T. V, p. 291. Avec ce Titre : *A son Eminence sur la Paix.* Sans nom d'Auteur.

Beaucoup de Vers, dont le Tour est heureux & noble, m'ont paru tenir de la manière de MONTPLAISIR ; & m'ont fait mètre ici ces STANCES. Dans ce moment, en feuilletant LE REC. de LA FONT. je les y trouve, T. II, p. 295, attribuées à BENSERADE ; & l'on a lieu de croire que l'*Ab-*

bé DE BRIENNE, Auteur de ce RECUEIL, devoit être bien informé. J'en conviens; &, malgré deux ou trois traits qui ſont dans le goût de BENSERADE, je ne puis me perſuader qu'il ſoit Auteur de cette Pièce. En général la Verſification en eſt d'un ton fort différent du ſien; & puis la Pièce ne ſe trouve point dans l'Edition de ſes Œuvres. D'ailleurs les cinq Volumes du REC. DE SER. contiènent un très grand nombre de *Poëſies* de BENSERADE; & toutes ſont marquées, ou de ſon nom entier, ou d'un B. Laiſſons donc ces STANCES à MONTPLAISIR, juſqu'à ce que quelque autre Poète les réclame légitimement.

XXXI LE TOMBEAU D'ANNE D'AUTRICHE, Reine de FRANCE & Mère de LOUIS XIV.

Une Piramide de Cœurs enflamés avec ce mot Eſpagnol: Aſſi ſepultada, no es muerta (*Enſevelie de cette manière, elle n'eſt pas morte.*

PASSANT, ne cherche point en ce mortel ſéjour, p. 102.

Cette petite Pièce eſt imprimée ſous le nom de MONTPLAISIR dans le RECUEIL DE VERS CHOISIS, doné par le P. BOUHOURS.

* * STANCES DE *M. PELISSON.*

Il y fait parler le DAUPHIN, Fils de LOUIS XIV.

JE *ſuis digne Fils d'un grand Roi,* p. 103.

XXXII RÉPONSE

Aux STANCES *précédentes.*

DIGNE FILS du plus grand des Rois. p. 105.

Cette Pièce & celle de PÉLISSON sont dans le REC. DE LA FONT. T. II, p. 135 & 136; la première signée M. DE PÉLISSON; & la seconde; M. D.* M.* P.* Elles suivent immédiatement LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

XXXIII. STANCES

*Contre l'*AMOUR.

IMPRUDENT Ennemi, vainqueur des foibles Ames. p. 108.

*R*EC. *de* SER. T. II, p. 88. Avec le même Titre. Signé DE M. P.

ST. I. V. 6

Ne peut blesser que *ceux* qui se laissent abatre.

Ce Pronom *ceux* marque mal le repos de l'Hémistiche.

XXXIV. STANCES.

Consolation sur la mort d'une HUGUENOTE.

PHILIS, appaisés vos douleurs. p. 110.

ST. III. V. 2 & 3.

LA MORT est sourde à *nos* soûpirs;
Comme elle est aveugle à *nos* larmes.

*R*EC. *de* SER.

La MORT est sourde à *vos* soûpirs,
Comme elle est aveugle à *vos* larmes.

J'ai cru que le Poète avoit du passer du général au particulier. C'est ce qui m'a fait mètre *nos* dans ces deux Vers, au lieu de *vos*.

XXXV. SONNET.

Le Converti.

N'AGITÉS plus mon cœur, DESIRS impétueux. p. 115.

Rec. de Ser. T. I, p. 357; avec le même Titre. Signé M.

FIN.

p.16. Sonnet de Benserade

